



POUR FAIRE
FONDRE SON CŒUR
Romane Rose



ROMANE ROSE

Pour faire fondre son cœur

Roman



Chapitre 1

Rebecca hésita devant la porte de la suite.

Elle faisait là une folie.

Elle le savait, mais elle voulait se prouver qu'elle en était capable. Elle voulait prouver à Seth qu'elle n'était pas la femme prude et froide qu'il croyait qu'elle était.

Elle regarda la carte magnétique empruntée à la réception de l'hôtel, carré de plastique rouge, clé du paradis et de son avenir.

Personne ne l'interrogerait jamais sur cet emprunt. Il était primordial pour elle. Il en allait de son bonheur.

Depuis un mois, Seth s'éloignait d'elle. Elle le sentait au plus profond de son être. Une semaine auparavant, leur conversation lui avait fait entrevoir l'affaiblissement des sentiments de celui qu'elle aimait, tandis que chaque nouvelle rencontre exacerbait les siens.

Il était l'homme de sa vie.

Elle resta devant la porte, indécise, une angoisse sourde au creux du ventre. Elle ne devait plus réfléchir. Elle devait agir.

Elle respira lentement pour ralentir les battements fous de son cœur, s'exhorta au calme. C'était elle qui décidait. Elle allait faire ce que Seth la suppliait de faire depuis deux mois et qu'elle refusait.

Se donner à lui.

Il n'avait aucune idée du cadeau qu'elle lui offrait là, mais cette nuit, il comprendrait l'étendue de ses sentiments. Il serait le premier. Le cadeau de sa virginité représentait la plus grande preuve qu'elle pouvait lui donner de son attachement pour lui.

Elle regarda dans le couloir à droite et à gauche. Il était vide à cette heure avancée de la nuit. Personne ne s'étonnerait de la croiser en peignoir, alors qu'elle logeait à quelques portes de là.

Elle avança la main, tremblant de ce qu'elle allait faire. La carte rouge glissa dans la fente de la serrure avec facilité, le dé clic d'ouverture se fit à peine entendre, et la lumière verte l'avertit du déverrouillage de la porte.

Elle hésita un court instant face à cette lumière marquant pour elle l'irréversible. Elle se décida enfin, poussa la porte, se glissa dans l'entrée sombre de la suite. Elle la connaissait, cette suite. Comme toutes celles de l'hôtel. Elle y logeait parfois et pouvait s'y diriger les yeux fermés. Hors de question d'allumer, de voir les yeux sombres de Seth briller de son triomphe.

Demain matin... Demain matin, elle accepterait de lire la victoire dans ses magnifiques yeux bruns. Demain.

Cette nuit, elle voulait n'être qu'une créature évanescence dans ses bras, une personne sans visage, sans expression. Seuls leurs corps se parleraient, se prouveraient leur amour mutuel.

Elle traversa le grand salon, frémit des sensations, qu'elle ne savait plus reconnaître. Ses yeux s'habituaient à la luminosité douce que la ville apportait par la grande baie vitrée.

La porte de la chambre était entrouverte. Elle la poussa, le cœur battant, les jambes flageolantes de l'émotion qui l'étreignait. Le ronflement léger la fit s'arrêter, fermer les yeux. Elle écouta ce souffle lent et profond, accorda sa propre respiration à ce bruit apaisant. Une sérénité nouvelle l'envahit alors. Elle prenait la seule décision qui lui assurerait un avenir prometteur et heureux. Arrivée près du lit, elle laissa tomber son peignoir au sol. Le frottement léger du tissu sur elle, puis elle fut nue. Un frisson courut sur sa peau comme un souffle infime d'excitation. La rougeur de ses joues la brûlait de son intensité. Elle se sentait forte tout à coup. Tous ses doutes s'envolaient, tendue qu'elle était vers ce souffle qui, bientôt, se mêlerait au sien.

Elle respira profondément, se glissa entre les draps, frémit de la caresse du tissu sur sa peau, impatiente de sentir les larges mains la porter vers le plaisir. La chaleur du corps tout proche la galvanisa. L'obscurité complète la protégeait de sa peur. Ses yeux percevaient les contours du corps près d'elle. Elle devinait ce qu'il était sous le drap soulevé par son souffle endormi.

Sa main tremblante s'approcha du torse qu'elle savait solide pour s'y être réfugiée depuis quelques mois. Elle caressa les muscles longs avec délectation. Les yeux fermés, elle se rappela chaque détail. Ses doigts partirent à l'aventure pour une découverte plus intime. La peau douce vibrait de sa caresse, la toison lui chatouillait la paume. Le soupir de Seth la figea un court instant. Puis son excitation, plus grande de seconde en seconde, la poussa à poursuivre sa route. Elle frissonna de le sentir totalement nu. Aucune barrière ne se dressait entre eux. Ses mains glissèrent sur les hanches minces aux muscles fermes. Son cœur battait à cent à l'heure de sentir la peau mâle frémir sous ses doigts aventureux, écho aux frissons de sa propre peau.

Il est si beau ! pensa-t-elle avec admiration.

Jamais homme ne serait plus beau que Seth.

Dès leur première rencontre, elle en était tombée follement amoureuse. Pendant des mois, elle l'avait regardé vivre. Elle s'était ingéniée à assister à toutes les réunions, réceptions, galas où il paraissait, elle qui fuyait ces manifestations guindées qu'elle détestait par-dessus tout. Au fil du temps, il l'avait regardée d'un œil amusé, touché par sa persévérance respectueuse et lointaine. Elle avait été folle de joie lorsqu'il l'avait invitée à danser, la première fois. Mais sa timidité l'avait rendu idiote. Elle n'avait pu dire un mot. Elle s'était sentie la femme la plus stupide de la terre, muette, tremblant dans les bras de celui qui était tout pour elle depuis des jours. Mais il avait persévéré. Il lui avait avoué que cette timidité froide l'avait rendu avide de la conquérir.

Et ce soir, elle était là.

Elle se rapprocha de ce corps frémissant contre sa peau émue. Son cœur battait la chamade. Sa poitrine se soulevait sous l'effet de son souffle tendu. Elle se pressa contre Seth, nota que son souffle s'accélérait.

Il se réveille, pensa-t-elle, émerveillée, excitée d'une émotion nouvelle.

Elle s'approcha de son visage viril, où bientôt les extraordinaires yeux de velours brilleraient, si doux, si veloutés, si caressants qu'elle perdait le sens des réalités lorsqu'elle s'y noyait. Elle posa ses lèvres sur les lèvres pulpeuses, les caressa d'un baiser sensuel. Sous sa tendre sollicitation, la bouche s'éveilla avec une lenteur dont elle frissonna. Une main se posa sur son dos nu, l'explora d'une caresse légère.

– Qu'est-ce..., s'étonna la voix sourde, ensommeillée.

Elle l'embrassa doucement pour le faire taire. Aucun mot n'était utile.

L'autre bouche se fit exigeante, avide... Lui imposa un baiser enivrant. Leurs langues dansaient un ballet savant, ivresse de la découverte de l'autre. Elle gémit de l'attaque exigeante. Deux bras l'enserrèrent sans douceur, des mains aux doigts déliés explorèrent son corps chaud.

Un grognement fondit contre ses lèvres. Elle s'écarta, haletante, excitée par les sensations qui l'envahissaient. Jamais auparavant Seth ne l'avait embrassée avec cette sauvagerie exigeante, cette sensualité torride.

– Qu'est-ce..., répéta-t-il contre ses lèvres.

Elle posa les doigts sur cette bouche étrangement inconnue qui lui apportait tant de plaisir.

– Chut ! Cette nuit est à nous, mon amour. Ne parle pas, s'il te plaît, chuchota-t-elle d'une voix éraillée par l'émotion. Je te veux.

Elle essaya de percer l'obscurité pour entrevoir sur le visage aimé un frisson, un tremblement d'émoi. Mais la nuit était trop profonde. Ses mains reconnaissaient ses traits harmonieux. Le plus beau visage de la terre.

Elle voulait le découvrir comme ça, dans l'amour, à l'aveugle, sentir avec force toutes les sensations de l'extase. Une manière de se dévoiler, de lui offrir ce qu'elle avait préservé farouchement jusque-là.

– Mais...

Elle sentit le mouvement du bras en direction de l'interrupteur, près de la tête du lit. Elle l'arrêta avec autorité, attrapa la main pour la plaquer sur l'oreiller, imposa sa volonté. L'obscurité était son courage ; le voir la perturberait trop. Elle voulait cette découverte aveugle pour lui faire comprendre tout l'amour qu'elle avait pour lui.

– Non ! Je veux te découvrir comme ça, dit-elle.

Elle l'embrassa avec fureur, lui imposa à son tour ce qu'il avait fait vibrer en elle.

Le rire chaud sous ses lèvres la délivra de l'angoisse qui l'étreignait encore. Il attrapa à son tour sa main, l'entraîna sur son corps dans des caresses hardies.

– Je suis à vos ordres, madame, répondit la voix sourde, éraillée par l'excitation.

Elle ne la reconnut pas, mais ces paroles, il les lui disait souvent pour se moquer d'elle.

Il la prit contre lui, répondit au baiser fougueux qu'elle lui donnait. Leurs langues ivres partaient à la découverte l'une de l'autre, leurs lèvres se grisaient de passion. Ils s'embrassèrent comme jamais auparavant avec une douceur ardente, blottis l'un contre l'autre dans leur chaleur moite.

Elle était perdue, secouée de la tête aux pieds par les sensations nouvelles. Les mains aventureuses de Seth parcouraient son corps avec une sensualité grisante. Elle tremblait d'attente entre ses bras. Elle tremblait d'amour, d'impatience, de frayeur, de son innocence des jeux de l'amour.

– Tu es plus douce que la soie, murmura-t-il dans un souffle haletant.

Il la repoussa sur le matelas, la couvrit de son corps, l'embrassa d'un baiser langoureux.

Elle suffoqua de ses mains sur ses hanches, de leur descente lente vers ce qu'elle lui offrait, de la caresse hardie, explicite. Le souffle court, elle se tendit comme un arc. La bouche gourmande dessina des arabesques sur son cou, sa gorge, saisit la pointe de son sein, l'avalait goulûment, la rejeta avec une lenteur torturante. Elle gémit de toutes ces sollicitations, émerveillée par la naissance de son désir. C'était une brûlure plus forte de seconde en seconde. Il se montrait délicat, tendre, savourait sa peau avec une lenteur exaspérante, lui faisait découvrir l'ivresse du plaisir. Elle se consuma sous sa bouche, sous ses mains intrépides. Elle le caressa à son tour, découvrit le pouvoir de le faire frémir, s'enivra de sa force, de ce corps musclé dont elle avait admiré la beauté au sortir de la piscine de leur maison d'été.

Il était le plus beau. Il lui prouvait à présent qu'il était le plus tendre.

Elle s'offrit avec abandon, gémit sans honte de ses caresses expertes, d'une douceur exigeante. Ses baisers mouillés torturèrent la peau de son ventre, remontèrent sur sa poitrine. Il mordilla les pointes durcies de ses seins tendus. Les mains sous ses fesses, il la guida, lui écarta les cuisses d'un geste possessif, se glissa contre elle d'autorité, ondula des hanches pour se rapprocher de l'orée de sa féminité. Elle se figea, impatiente et dans la même seconde terrorisée. Elle haleta de son approche, de

la caresse de son sexe tendu, source pour elle d'une exaltation intense. Il la caressait de sa force, effleurait son sexe gonflé de sensations inconnues. Elle ignore sa peur, offrit sa bouche à l'autre bouche, l'appela de son corps enivré de désir. Elle se tendit, retint son cri de sa lente plongée, suffoqua de la douleur fugace. Il s'immobilisa, tendu, pétrifié au-dessus de son corps frémissant. Le recul fut comme une perte irrémédiable.

– Pourquoi tu... ?

– Chut !

Elle l'attira contre sa bouche. D'une main posée sur ses fesses fermes, elle l'empêcha de s'éloigner.

Le recul de Seth était la preuve de son émoi, de sa surprise qu'elle espérait émerveillée. Ils n'en avaient jamais parlé. Il avait toujours cru qu'elle se refusait à lui à cause des convenances imposées par son père. Mais cette nuit, elle lui prouvait qu'il était plus important que tout ce qu'on lui avait inculqué depuis l'enfance, plus important que toutes ses croyances, tous ses vœux. Malgré l'intransigeance de son père, malgré ce qu'elle s'était promis à elle-même, elle passait outre son éducation, sa propre conscience, pour lui prouver son amour. Elle montrait à l'homme qu'elle aimait qu'il était pour elle plus que sa vie.

À son tour d'être émerveillée, elle remonta le bassin, l'invita à l'explorer. Son rôle de plaisir s'étrangla dans sa gorge sèche, les spasmes de douleur atténués par l'excitation du plaisir montant. Elle roula des hanches pour le rassurer, lui caressa le dos, l'incita à poursuivre sa route. Il se décida, accepta de lui prendre ce qu'elle lui offrait avec passion. Il la porta vers le plaisir, la fit se découvrir femme. Elle était en fusion sous ses mains, sa bouche, sa peau, son corps qu'elle faisait sien. Le bonheur parfait !

Elle s'abandonna aux émotions de plus en plus violentes. Portée par le plaisir inconnu de caresses sans cesse répétées, reformulées, dessinées, elle naissait à la vie sous sa direction experte. Il l'incita à enrouler les jambes autour de lui, à prendre à son tour, à l'accompagner. Leurs hanches soudées devinrent diaboliques, souveraines du plaisir partagé. Elle se perdit, s'abandonna à la passion sauvage, accompagna de tout son corps cette danse si belle qu'elle en succombait de plaisir. Leurs gémissements rauques finirent en appel à l'assouvissement d'un désir insoutenable. Le plaisir la foudroya de sa beauté. Son rôle étouffé par sa gorge en feu accorda la victoire à celui qui la comblait de sa passion.

C'est ça l'amour ? s'émerveilla-t-elle.

Il s'apaisa entre ses cuisses, picora de baisers ses lèvres inertes, son visage, sa gorge comme pour la réveiller de la léthargie de bien-être où elle se complaisait.

Elle gémit de ces sollicitations légères, s'émerveilla de ce qu'il lui promettait encore : quelque chose de plus âpre, de plus rude, de plus sauvage. Elle s'agrippa à ce corps dont elle sentait l'intense vibration, s'accorda à la danse dans laquelle il l'entraînait, leurs corps en parfaite communion. Son souffle n'était plus qu'un gémissement de bonheur. Elle s'agrippa, s'arc-bouta pour le suivre, se tendit. La tempête du plaisir fracassait ses sens déboussolés. Elle explosa dans un soubresaut qu'ils partagèrent intimement. Leurs râles se perdirent dans le cou de l'autre. Leurs corps tendus par la vibration de la jouissance s'affaissèrent l'un contre l'autre. Elle s'abandonna, un soupir d'extase au cœur, le corps tremblant du tsunami si fabuleusement beau. Plus rien ne comptait que les lèvres fermes venues cueillir son souffle haché. Elle exhala un ultime gémissement de le perdre, dernière trace de ce qui les avait unis. Surréaliste.

C'est ça l'amour ?

Elle s'abandonna langoureusement à son baiser, les lèvres tremblantes et gonflées.

Les mots d'amour voletaient dans son cerveau anéanti de plaisir. Son bonheur était si extraordinaire qu'il en devenait l'univers. Seth était parfait ! Elle n'avait plus aucun doute quant à leur

avenir. Un avenir heureux et infini.

Avait-il ressenti la même force étrange qui les avait menés si loin dans le plaisir ? Avait-il ressenti la communion parfaite de leurs âmes ?

– C’est le plus beau cadeau que l’on m’ait fait, murmura-t-il d’une voix rauque et vibrante d’émotion.

Elle savoura le doux baiser partagé en récompense.

Pas de triomphalisme dans la voix sourde. Un ton de reconnaissance émerveillé. Elle se sentit comblée par ces simples mots chuchotés avec délicatesse. Ils apaisaient toutes ses angoisses. Il était tel qu’elle l’avait imaginé. Son cœur tressautait, ivre d’allégresse. Le bonheur était dans ces simples mots. Leur vie serait parfaite.

– À toi seul je voulais l’offrir, dit-elle, se blottissant dans la réconfortante chaleur de ses bras.

Il la serra contre lui, avec cette tendresse nouvelle dont elle se rassasia avec bonheur.

– Merci.

Ils restèrent ainsi, étroitement blottis, sans un mot, tant ils étaient inutiles. Seuls leurs souffles s’élevaient dans la chambre obscure. Ils ressentait le même apaisement, la même plénitude bienheureuse. Bientôt, leurs respirations devinrent lourdes de sommeil. Ils furent emportés par les mêmes rêves de bonheur.

Un sourire ébloui étira les lèvres gonflées de Rebecca. Elle était à sa place. Une place qui lui était dévolue depuis toujours. Tout était merveilleux, comme la plus belle histoire que sa mère lui contait dans son enfance.

Et ils vécurent heureux...

Un rai de lumière effleura son visage et Rebecca sourit.

Une plénitude bienheureuse la baignait de sa langueur. Elle était sur un nuage ouatiné, doux, suave. Merveilleusement bien dans les bras de son amour. Le sentir contre elle, sentir sa chaleur était le plus beau des paradis. Elle ouvrit les yeux. Sa main caressa lentement le torse sur lequel sa tête était nichée.

Le torse de son amant...

Son fiancé bientôt, puis son mari pour la vie.

Elle regarda sa poitrine se soulever d’un souffle profond. Elle frémit à nouveau de désir, d’un désir brut de vouloir partager une fois encore le paradis avec lui.

Le bras ferme s’abandonnait sur sa taille. La main, sur sa hanche, lui donnait des frissons d’impatience. Elle voulait le sentir à nouveau la caresser, et toutes les parcelles de sa peau en frissonnaient d’anticipation.

La pénombre de la chambre se colora lentement. Les rayons du soleil naissant perçaient entre les rideaux de velours sombres. Elle releva la tête pour regarder l’homme de sa vie, son amour, son amant, son paradis, son avenir.

Elle se figea, pétrifiée d’horreur, en découvrant le visage sombre, dans la lumière douce de l’aube naissante, son esprit peinant à accepter ce que lui montraient ses yeux. L’hébétude était si forte qu’elle fut incapable de bouger, les yeux posés sur les traits fermes qui s’offraient à elle dans les lueurs vaporeuses.

Ce n’était pas Seth !

Elle suffoqua, trembla d’une terreur sombre, le souffle et le cœur figés par l’inconcevable. Qu’avait-elle fait ?

Elle qui voulait prouver à Seth que lui seul comptait, elle avait fait l’amour avec un inconnu, lui avait offert ce qu’elle réservait depuis vingt-huit ans à l’homme de sa vie. Et à lui seul.

Elle était glacée, tétanisée face aux traits séduisants de l’inconnu.

Il dormait paisiblement. Un sourire effleurait ses lèvres ourlées, sensuelles. Son nez droit frémissait du souffle profond de son sommeil. Ses pommettes marquées, son menton carré, sa mâchoire solide donnaient à ses traits de l'autorité, même dans le repos. Il était beau, même si son visage n'avait pas la perfection de celui de Seth.

Elle ne pouvait en détacher les yeux. Il dormait contre elle, inconscient du bouleversement intense qui la terrassait. Les pensées se bousculaient sous son crâne en une sarabande folle, destructrice. Les larmes affluèrent à ses paupières. Elle ferma les yeux, pria pour que ce ne soit qu'un cauchemar. Elle retint ses sanglots pour ne pas réveiller cet homme avec qui elle avait découvert les contrées merveilleuses du plaisir. L'horreur de la situation la submergea. Un dégoût profond lui monta à la gorge.

Elle se reprit. Son esprit cartésien repoussa ses émotions, son désespoir. Personne ne devait jamais apprendre ce qui s'était passé cette nuit. Personne, encore moins Seth. Cet homme, contre elle, ne pouvait se douter de qui elle était. Et il ne le découvrirait jamais.

Elle repoussa lentement son bras pour ne pas le réveiller. Il grogna sourdement, son visage se froissa un court instant avant qu'un souffle profond ne l'apaise. Elle avait cessé de respirer, paniquée à l'idée qu'il se réveille. Il dormait profondément, fort heureusement. Elle le repoussa un peu plus, se glissa en dehors de sa chaleur bienfaisante devenue son enfer. Il était brun de peau et de poil, les muscles dessinés harmonieusement sous sa peau qu'elle savait douce. Une impression de force tranquille émanait de lui.

Elle se risqua hors du lit, attentive à tous les signes de son éveil. Elle exhala un pauvre souffle, récupéra son peignoir abandonné au pied du lit. Sans même s'en vêtir, elle sortit de la chambre après un dernier regard à l'homme endormi.

Il lui avait offert une découverte intense du plaisir, l'avait comblée plus qu'elle l'avait imaginé. Un inconnu !

En moins de deux secondes, elle refermait la porte de sa propre suite. Elle s'écroula au sol, en sanglots, terrassée par la honte et l'horreur.

– Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Les souvenirs de la nuit affluaient avec violence.

Elle était devenue indigne.

Indigne d'être la femme de Seth.

Indigne de la confiance qu'il lui avait accordée.

Indigne de son père, de sa famille.

Elle venait de passer la nuit dans les bras d'un inconnu et y avait pris le plus grand plaisir qu'elle ait jamais ressenti de toute sa vie. Au-delà de ce qu'elle aurait pu imaginer. Au-delà du paradis.

Elle était perdue ! Perdue et anéantie de honte.

Chapitre 2

Bruce entendit à peine la porte se refermer, et l'absence soudaine de chaleur au creux de sa hanche finit de le réveiller.

Un rayon de soleil filtra entre les épais rideaux et lui frappa les yeux. Il sourit, posa la main sur le matelas près de lui. La chaleur du corps présent quelques minutes plus tôt lui réchauffa les doigts.

Ce n'était donc pas un rêve, mais bien le paradis.

La plus belle nuit de sa vie, songea-t-il, souriant de plus belle, les yeux fermés sur les fabuleux souvenirs.

Il s'étira avec lenteur, savoura la volupté des courbatures de ses muscles, rappels de l'extase vivifiante. Ils avaient partagé un moment unique. Elle lui avait offert le plus beau des cadeaux. Il grogna de plaisir aux souvenirs de la nuit, tendu à nouveau par un désir naissant. Il regarda la place à côté de lui.

Vicky lui avait offert un moment merveilleux.

Un soupir lui gonfla la poitrine de bonheur.

Elle lui avait fait un cadeau exceptionnel.

Jamais il n'aurait imaginé que celle qu'il poursuivait de ses assiduités depuis deux mois pouvait être l'une de ces jeunes femmes libérées et pourtant encore vierges.

Quel plus bel aveu que celui-là pour lui prouver son amour ?

Il s'extasia, ravi qu'elle se soit donnée à lui. Son émoi vibra plus profond et plus fort que jamais. Il venait d'en tomber amoureux ! Totalemment et irrémédiablement.

Elle s'était abandonnée dans ses bras avec tant de passion et d'abandon qu'il en restait surpris, émerveillé comme un gamin le jour de Noël en découvrant le train électrique tant convoité depuis des mois.

Émerveillé et amoureux. Passionnément.

Jamais un sentiment aussi fort ne l'avait étreint alors qu'il se délectait de son corps doux. Elle l'avait rejoint avec tant de simplicité, de confiance, d'abandon tendre et passionné !

Tous les souvenirs remontèrent avec puissance en lui, provoquant une flambée de désir brut dans ses reins. Son corps frémit des rappels intenses des plus beaux moments de la nuit.

Sentir ses mains fines sur lui, comme des ailes de papillon, l'avait sorti des limbes du sommeil avec douceur. Sa bouche sur la sienne, pour éteindre ses questions, avait été un savoureux délice. L'entendre lui murmurer « Cette nuit est à nous, mon amour, je te veux » de cette voix voilée par l'émotion, à peine reconnaissable, l'avait puissamment charmé. Qu'elle refuse qu'il allume la lumière pour qu'ils se découvrent à l'aveugle l'avait conquis. Qu'elle se donne à lui avec tant de fougue l'avait

fait trembler d'un désir profond, sauvage, avide. Il avait voulu prolonger leur attente pour que leur plaisir soit plus fort, plus pur, plus féerique et il l'avait été... au-delà de ce qu'il avait imaginé.

Vierge. Vicky était vierge et s'était donnée à lui !

Il sourit d'un sourire béat, idiot, tant il était troublé, ému d'un tel présent de sa part. Le plus beau cadeau qu'elle lui ait fait. Le plus bel aveu d'amour !

Il se remémora leur première rencontre. Il avait été subjugué au premier regard.

Elle était magnifique, distinguée, d'une élégance souveraine qui la désignait comme la plus belle de toutes. Il l'avait remarquée dès qu'elle était entrée dans le grand salon de réception de l'hôtel où Charly l'avait traîné malgré lui pour un gala de bienfaisance. Il s'ennuyait ferme au milieu de toutes ces huiles qui se congratulaient hypocritement depuis plus d'une heure.

Lorsque Vicky était apparue, royale, splendide de hautaine majesté, il s'était senti revivre. La fille de Marshall Aberdeen pouvait se permettre ce dédain hautain. Sa famille était une famille puissante dans le domaine de l'hôtellerie de luxe à travers le monde. Tous se pliaient aux désirs des filles Aberdeen.

Dès le premier regard, il avait été subjugué par son charme flamboyant. Il n'avait eu de cesse de l'approcher pour se présenter à cette créature envoûtante, sortie tout droit du paradis. Elle jouait de son charme avec une rouerie toute féminine, ensorcelante, suprêmement attirante.

Alors que Charly le présentait enfin à elle, elle l'avait dévisagé longuement. Ses splendides yeux bleus teintés de violet, si mystérieux qu'on pouvait y plonger pendant de longues minutes sans découvrir les merveilles qu'ils cachaient, lui avaient fait palpiter le cœur. Elle l'avait ensorcelé de son sourire à peine dessiné sur ses lèvres charmantes de sensualité. Une déesse d'une royale beauté !

– Heureuse de vous rencontrer, monsieur Wayne. Bruce Wayne ?

Il n'avait pu retenir une moue comique devant l'incongruité de son nom.

Bruce Wayne. Toute sa vie n'était que plaisanterie à ce propos, mais il y avait belle lurette que cela ne lui importait plus. Le jour où il avait donné sa première correction à un gamin moqueur, qu'il l'avait battu à plate couture, il avait pris conscience que c'était peut-être un atout. Sa taille, sa carrure n'avaient rien à envier à celles des célèbres Bruce Wayne du cinéma. Cela lui donnait même un certain mystère qui n'était pas pour déplaire aux femmes. Il en abusait, avec humour et fierté.

– Mon père est fan de comics. Il a trouvé amusant de me prénommer comme son héros préféré, avait-il répliqué, une note d'humour charmeuse dans la voix.

Les yeux de Vicky avaient pétillé d'un amusement mêlé de curiosité.

– Êtes-vous un super-héros, monsieur Wayne ? avait alors susurré l'adorable créature de sa voix sucrée comme une caresse.

– Pour vous, je suis prêt à le devenir, avait-il dit sur le même ton, avec une petite révérence cocasse pour faire rire la belle.

Et depuis deux mois, il s'était attaché à ses pas.

Elle était recherchée par tous les hommes, quel que soit leur âge, mais elle lui montrait une préférence dont il se rengorgeait à chaque rencontre. Il tombait peu à peu amoureux de cette icône si mystérieuse qu'elle en devenait unique pour lui. Jusqu'à présent, elle s'était refusée à lui, ne lui accordant que des baisers torrides qui le laissaient pantelant de désir.

Il pensait au mariage depuis une semaine, rêvassait à ce que serait leur vie côte à côte. Un paradis. Cette nuit le lui confirmait.

Elle l'aimait et ne refuserait pas sa demande. L'offrande qu'elle lui avait accordée était plus qu'un aveu. C'était un don immense, si délicat qu'il frémissait d'impatience de la revoir pour la tenir à nouveau dans ses bras, la porter vers le plaisir partagé.

Il se souleva sur le coude pour regarder vers la salle de bains, mais aucune lumière n'y brillait, ni dans le salon. Il s'inquiéta soudain de l'absence de Vicky. Il se jeta hors du lit pour la chercher. Après

avoir fait le tour de la suite, force lui fut de constater qu'elle avait disparu.

Il s'arrêta au milieu du salon, les sourcils froncés par l'incompréhension. Puis il regagna la chambre d'un pas lent, pensif, déçu qu'elle se soit sauvée, éclipsée comme le songe qu'elle lui avait fait vivre si intensément.

– Le père Aberdeen est un despote pour ses filles, avait affirmé Charly, quelques semaines plus tôt.

Ils déjeunaient ensemble après une importante réunion de travail. Leur conversation avait naturellement dévié sur Vicky.

– Ses filles ?

Il s'était intéressé aux renseignements qu'il pouvait obtenir sur celle qui occupait une place grandissante dans son esprit. Si grandissante qu'il ne s'était jamais interrogé sur sa famille. Ils avaient d'autres sujets de conversation. Depuis qu'il était revenu d'Europe, il n'avait guère accordé d'attention aux ragots, aux bruits de salon de la société new-yorkaise. Vicky seule occupait toutes ses pensées. Tout ce qui n'était pas elle était devenu insignifiant.

– Oui. Marshall Aberdeen a quatre filles. Pour son plus grand désespoir. Elisabeth, l'aînée, est mariée à un célèbre avocat de la côte Ouest. Ils ont deux filles, je crois. Le grand-père fulmine contre sa fille incapable de donner un héritier mâle à la dynastie Aberdeen.

– Il y en aura bien une qui le satisfera, avait-il fait remarquer, moqueur.

Mais il avait soudain pris conscience de l'importance sociale de celle qu'il voulait séduire avec tant de détermination. Les louvoiements de la belle étaient une excitation profonde, un jeu du désir exaltant.

– Oui, mais elles ne sont pas pressées. Rebecca, la deuxième, seconde son père. Pour l'instant, personne ne lui connaît de liaison sérieuse. On parle de Seth Hamilton. Mais la Princesse de glace ne semble pas totalement fondre pour le bel étalon, au désespoir de papa Aberdeen. À vingt-huit ans, elle n'est pas encore décidée à se lier à qui que ce soit. La famille est très catholique. Le divorce est exclu dans le clan. Un précepte inculqué autoritairement par le papa.

– La « Princesse de glace » ? s'était-il étonné.

– Toi qui côtoies assidûment Vicky, tu n'as jamais entendu parler de Rebecca ?

L'exclamation moqueuse de Charly l'avait fait grimacer. Il montrait peu d'attention aux autres femmes, lorsque Vicky était présente.

– Non, j'avoue que je ne me suis pas particulièrement intéressé à sa famille.

– Tu aurais dû. Il est bon de savoir où l'on met les pieds. Marshall Aberdeen est un vieux renard. Un homme despotique envers ses filles et sa femme. Il est très vieux jeu. Ses filles n'ont aucun intérêt à sortir avec un homme, si ce n'est pas pour l'amener au mariage. Papa Aberdeen ne tolère aucune dérive de leur part, crois-moi ! Et il a les moyens de les rappeler à l'ordre.

– Que veux-tu dire ?

Il s'était inquiété, peu décidé, à l'époque, à aliéner sa liberté, même pour la plus délicieuse des déesses. Il avait tant de choses à vivre !

– On dit dans le milieu que si l'une des filles fait une incartade, elle sera bannie du clan. Ce qui équivaut à une déchéance totale. Aberdeen a fait en sorte qu'elles soient dépendantes de lui. Aucune n'a fait de vraies études, à part Rebecca, qui a suivi pendant un ou deux ans des cours à la fac de droit. Sans poursuivre vraiment. Elisabeth s'est mariée à vingt ans et a gagné son indépendance par son mariage. Victoria, ta Vicky, se contente de représenter le groupe Aberdeen à travers le monde depuis sa sortie du lycée. Une occupation qui lui prend tout son temps. Quant à la benjamine, Amanda, elle semble suivre les traces de son aînée. On la dit fiancée au fils d'un industriel en énergie renouvelable du Brésil. Une grosse pointure. Un « de » quelque chose, d'après mes informations. Et le fiancé n'a aucunement l'intention de reprendre les affaires de futur *beau-papa*.

– Je comprends mieux, avait-il murmuré, dépit de ne pas s’être intéressé plus tôt à ce qui faisait la vie de sa déesse.

Sa situation, même si elle était très confortable, était très loin d’égaliser celle de Vicky. L’entreprise de robotique qu’ils avaient créée dix ans auparavant, Charly et lui, était sortie depuis peu des limbes de l’anonymat. Deux gros contrats signés avec l’agence européenne d’aérospatiale avaient renfloué les caisses. Leur notoriété était désormais mondiale. Encore deux ou trois ans et leur fortune serait faite, sans toutefois égaler la fortune du clan Aberdeen.

Dans moins d’une semaine, le premier robot spatial qu’ils avaient conçu se poserait sur la comète Tchouri. Leur petit Philémon était leur avenir. Un succès et les contrats allaient pleuvoir sur leur entreprise. Il venait de passer deux ans à Toulouse et Francfort pour mettre au point ce fabuleux projet. Bientôt, le petit logo de la Batmanco verrait les lumières de l’espace. Une fierté immense pour Charly et lui. Son rêve de gosse se réalisait au-delà de ce qu’il avait imaginé dans ses songes les plus fous. Leur petite chauve-souris rouge allait battre des ailes dans le cosmos.

– Autrement dit, les espoirs du paternel sont tournés vers Rebecca et Vicky, avait poursuivi Charly, avec un soupir attristé.

– Et Rebecca ne semble pas pressée de convoler en justes noces, d’après ce que tu dis, avait-il soufflé, désappointé d’avoir espéré une autre issue à son aventure que le mariage.

– Personne n’en sait rien. Cette fille, c’est un glaçon. Ce n’est pas pour rien qu’on l’appelle la « Princesse de glace ». Elle est le portrait craché de son père !

La mine apitoyée de Charly l’avait poussé à en connaître plus sur la famille de Vicky. Il n’avait pas envie de se fourrer dans une impasse.

– À ce point ? avait-il demandé, atterré.

Il avait croisé Marshall Aberdeen une ou deux fois au cours de soirées, sans véritablement s’intéresser à lui. Toute son attention n’était tournée que vers Vicky. Il se souvenait vaguement de lui. Un homme grand, solidement charpenté, au visage aussi coupant qu’un profil d’aigle. Les yeux d’un bleu si froid qu’ils vous glaçaient au premier abord, et sa crinière blanche et fournie n’adoucissait en rien la sévérité de ses traits.

Sa femme était son antithèse. Vicky en était le portrait craché. Fine, élégante, d’une distinction raffinée, blonde comme les blés, avec des traits d’une finesse de reine. La plus pure des beautés.

Charly avait ri de son exclamation effrayée.

– Je ne parle pas de son physique. Mais elle ne ressemble pas à ses sœurs, elle est le portrait craché de leur mère. La Princesse de glace est à part dans le clan. Ils sont tous blonds, elle, elle est brune, de cet auburn sombre qui lui donne un faux air de sorcière. Parmi ses sœurs les fées, elle choque. Et son regard ! Peu de personnes arrivent à le soutenir. De la glace à l’état pur. Froid, indéchiffrable. Mais d’une couleur exceptionnelle, d’un bleu azur délavé à l’extrême. Lorsqu’elle te fixe, tu te sens devenir tout petit !

– Ne me dis pas qu’une femme te fait peur ? s’était-il moqué, étonné de n’avoir jamais croisé les sœurs de Vicky aux soirées où ils se rejoignaient tacitement.

– Tu comprendras lorsque tu la rencontreras. Vicky est distante et hautaine, mais Rebecca est la glace personnifiée. D’ailleurs, c’est la seule des filles Aberdeen qui n’a pas de diminutif. Personne n’oserait jamais l’appeler Becky hors de sa famille ! Aucun ne s’y risque. Même Seth Hamilton se montre respectueux avec la demoiselle.

– Quel âge a-t-elle pour faire aussi peur à un homme de ta trempe ?

La mine respectueuse, presque apeurée de Charly, était comique.

– Vingt-huit ans. Papa Aberdeen en a fait son bras droit. Du moins, à la mode Aberdeen. Il ne confierait jamais des responsabilités à une femme, qu’elle soit sa fille ou non. Il la façonne à sa

manière pour qu'elle devienne l'épouse du futur P-DG de la compagnie. C'est la raison pour laquelle le paternel voit d'un bon œil son rapprochement avec Seth Hamilton.

– Seth Hamilton, de Hamilton aviation ?

– Lui-même. Marshall Aberdeen espère une alliance entre leurs deux empires. Imagine... les hôtels Aberdeen et les avions privés Hamilton. Ils régneraient sur l'hôtellerie et les voyages de luxe pour longtemps.

– Et la fortune des deux familles réunies serait une réussite grandiose, avait-il terminé, dépité, mais avec un espoir au cœur.

Une fois Rebecca mariée à Hamilton, peut-être papa Aberdeen serait-il moins intraitable sur l'avenir de Vicky ?

– Oui. Aberdeen va tout mettre en œuvre pour faire aboutir son projet. On dit qu'Hamilton père se réjouit lui aussi d'une telle alliance. Une sorte d'assurance pour l'avenir des deux compagnies. Il suffira que la Princesse de glace ponde un petit Hamilton-Aberdeen, et les deux grands-pères seront ravis.

Les propos de Charly en mémoire, il comprenait tout, et bien plus encore. Son ami était en deçà de la vérité en affirmant que Marshall Aberdeen était un tyran.

Quelle fille était encore vierge à vingt-six ans ? Surtout une beauté aussi éblouissante que Vicky ? Il poussa un cri de triomphe. Elle ne l'était plus désormais, elle lui avait fait don de sa virginité.

Il allait devoir se dénoncer auprès de papa Aberdeen, avouer qu'il avait compromis la belle Vicky ! Et surtout qu'il était prêt à réparer sa faute. Elle aurait dû rester avec lui dans la suite, se laisser surprendre par le personnel de l'hôtel. Les bruits de couloirs auraient eu tôt fait d'arriver aux oreilles de Marshall Aberdeen. Il aurait alors dû avouer son forfait, et réparer ce crime de lèse-majesté, d'après ce que lui avait appris Charly.

Il comprenait maintenant qu'une aussi belle jeune femme soit encore vierge à vingt-six ans. La peur du père, les menaces qu'il avait dû faire peser sur ses filles les avaient préservées. Vicky était coquette, aimait s'entourer de luxe. Ce n'était pas une femme à se laisser entraîner dans une aventure pour tout perdre.

Il fit la grimace. Elle le manipulait, là !

Mais ne souhaitait-il pas, depuis quelques jours, lier sa vie à celle de Vicky ?

Elle avait simplement pris les devants. Lui avait fait une déclaration d'amour détournée. Elle aussi l'aimait. Assez pour vouloir s'unir à lui.

Une bouffée de désir lui scia les reins, tandis qu'il se remémorait leur étreinte passionnée, douce et fougueuse, si pleine d'abandon et de soumission, si délectable, si merveilleuse... Un sentiment nouveau naissait dans son cœur, une fierté immense, sereine. Il avait trouvé la femme de sa vie. Lui, l'anti-romantique qui se moquait de l'amour fou et exclusif, avait été pris au piège par deux magnifiques yeux bleu-violet.

Il regrettait soudain de n'avoir pas allumé la lumière pour la contempler dans la jouissance, pour voir ce regard exceptionnel éclater dans le plaisir.

La revoir.

C'était la seule chose qui comptait.

Dès aujourd'hui.

S'il le fallait, il irait faire sa demande à Marshall Aberdeen avant son départ pour l'Europe. Il ne pouvait pas attendre un mois. Dans moins de quinze heures, il s'envolait pour Francfort, pour assister au décollage de Philémon. Si Vicky voulait l'accompagner, ce serait la consécration fabuleuse de ces deux ans de travail. Partager avec la femme de sa vie la plus grande joie de sa carrière professionnelle. Un rêve qu'il attendait depuis des années.

Son rire de bonheur résonna dans le salon. Il se précipita dans la salle de bains, l'espoir au cœur.

Un immense bonheur venait de lui ouvrir les bras.
Comme les bras doux de Vicky l'avaient enserré si fort dans l'amour.

Chapitre 3

Le téléphone sonna dans la chambre, mais Rebecca ne bougea pas.

Elle était transie de froid. Affalée par terre contre la porte, elle serrait autour d'elle son peignoir comme un rempart. Un rempart à la honte, à l'humiliation, à la folie qui l'avait poussée si loin qu'elle se dégoûtait. Elle n'avait plus de larmes depuis une heure, anéantie par sa stupidité.

Comment avait-elle pu faire une chose aussi idiote ? Elle qu'on disait la plus terre à terre, la plus réfléchie de toutes les filles Aberdeen.

Vicky ou Mandy auraient été capables d'une telle folie, pas elle !

Le téléphone sonna à nouveau avec insistance, pendant de longues secondes. Son portable avait vibré sur la table du salon quelques minutes plus tôt. Elle se leva avec difficulté, meurtrie comme si on l'avait battue, le corps pesant d'un poids douloureux. Elle respira profondément pour reprendre ses esprits, écarter les événements de la nuit pour ne pas sombrer dans une nouvelle crise de désespoir. Elle réfléchirait plus tard. Elle n'en pouvait plus de détresse. L'horloge sur la cheminée indiquait 9 heures. Il lui semblait que cela faisait des heures qu'elle pleurait sur son incommensurable sottise.

Elle décrocha d'une main lourde.

– Oui ?

– Mademoiselle Aberdeen ?

– Oui, Benjamin.

Elle essaya d'affermir sa voix en reconnaissant le concierge en chef de l'hôtel.

– Un monsieur insiste pour vous parler, mademoiselle, dit l'homme d'un ton confidentiel inhabituel.

Elle dut faire un effort pour se concentrer. Heureusement, entendre la voix de Benjamin la replongeait dans la vie de tous les jours, l'aidant à reléguer au second plan, avec toute la volonté qu'elle gardait encore au fond d'elle, les souvenirs impies.

Qui pouvait savoir qu'elle était là ? Seth ?

– M. Hamilton ? demanda-t-elle d'une voix incertaine.

La nausée lui remonta aux lèvres, le goût de la bile, comme le dégoût qu'elle ressentait depuis des heures.

Comment avouer à celui qu'elle aimait par-dessus tout qu'elle s'était jetée à la tête d'un parfait inconnu pour lui faire l'amour avec fougue et abandon ? L'excuse qu'elle l'avait pris pour lui n'était pas valable ! Jamais elle ne pourrait avouer un tel forfait.

– Non, mademoiselle. Il s'agit de M. Wayne, répondit le concierge, comme si le nom de l'homme devait lui être connu.

Des Wayne, il y en avait pléthore dans les hôtels du groupe Aberdeen.

Un client mécontent ?

Ce n'était pas son rôle de répondre aux demandes et réclamations des clients de leurs établissements. Le côté commercial relevait de la responsabilité du directeur, pas de la sienne. Elle ne s'occupait que de l'administratif en fonction des ordres de son père.

Ce n'était pas pour rien qu'il lui avait fait suivre des études de droit à l'université. Il l'avait ensuite entraînée dans un tour du monde des hôtels Aberdeen. En six ans, elle avait appris à cerner les multiples aspects des vingt-quatre établissements répartis dans les capitales des pays les plus riches du monde. Elle secondait son père autant qu'il le lui permettait.

Elle ne regrettait pas de rester en retrait du monde où ses sœurs se complaisaient. Sa timidité – que l'on prenait souvent pour de la froideur – était un handicap qu'elle surmontait par un détachement hautain.

Depuis toujours, elle préférait jouer dans les cuisines ou les offices des étages, plutôt que déambuler dans les magnifiques toilettes que sa mère la forçait à revêtir pour figurer dans les soirées huppées de la ville. Elle se sauvait dès que l'occasion se présentait. Invariablement, le lendemain, sa mère se chargeait de lui faire des remontrances.

Son père, lui, ne se formalisait pas de sa *sauvagerie*. Elle restait ainsi à sa disposition. Petit à petit, il avait fait d'elle son « héritière travailleuse » comme le disaient en se moquant ses sœurs, peu désireuses de se plier à un dictat imposé par un travail.

Plus tard, elle serait la garante de la politique imposée par son père. Il la forgeait à son image pour transmettre sa vision de l'avenir.

– Tu es comme papa ! lui assénait souvent Vicky avec dédain, le regard méprisant pour la fourmi travailleuse qu'elle était.

De fait, elle ne ressemblait pas aux splendides cigales qu'étaient ses sœurs, elles qui obtenaient tous les suffrages, alors qu'elle-même ne recueillait que des reproches à peine voilés. Elle n'en prenait plus ombrage. Son travail lui donnait l'impression de faire quelque chose de sa vie. Loin de l'oisiveté où ses sœurs se complaisaient.

À côté d'elles, elle était le vilain petit canard.

Sa réputation de « princesse de glace » ne rendait pas ses contacts sociaux aisés. Elle ne se sentait pas à l'aise parmi tous ces gens envers qui elle devait faire preuve de courtoisie. Son esprit vagabondait souvent vers d'autres cieux. Ses occupations dans les hôtels étaient plus enrichissantes que toutes les réceptions guindées auxquelles elle était tenue d'assister. Elle y découvrait un monde attrayant, fait de peines, de joies simples, de rencontres vraies, enrichissantes, même si son nom déclenchait la réserve des uns ou des autres.

Dès qu'elle le pouvait, elle visitait les pays où sa présence était requise, découvrait des cultures qui la fascinaient. Elle aurait adoré partir un appareil photo à la main aux quatre coins du monde pour *recueillir* l'air du temps, les témoignages de vie. Lorsqu'elle avait lancé l'idée de devenir photographe-reporter, son père avait refusé. Vingt ans de soumission l'avaient alors fait se taire pour obéir au despotisme paternel.

L'arrivée de Seth avait tout changé.

Elle s'était sentie revivre. Elle avait frémi de ce sentiment de liberté qui avait soufflé timidement sur les braises de sa rébellion étouffée dans l'œuf des années plus tôt.

– Crois-tu donc que sans argent tu pourras vivre de ta *passion* Becky ? avait demandé son père lorsqu'elle lui avait exposé son projet.

– Papa, je ne veux faire que ce que j'aime !

– On ne fait pas toujours ce que l'on aime ou ce que l'on veut dans la vie, ma fille. Si tu as envie de devenir photographe, libre à toi. Mais ne compte pas sur nous pour t'aider financièrement. Tu devras te débrouiller. Totalemment.

Elle avait compris.

Non seulement il ne l'aiderait pas, mais il ferait tout pour lui mettre des bâtons dans les roues. Elle avait cédé par peur de l'avenir. Elle était faible, incapable de se révolter. Comme toujours, elle s'était pliée aux désirs paternels. Elle avait trouvé un compromis, parvenait malgré tout à garder une certaine liberté. Dans chaque pays où elle séjournait, elle partait une ou deux journées sans que quiconque ne découvre son occupation. Elle prenait des photos à n'en plus finir, se soulait d'une liberté qu'elle ne posséderait jamais tout à fait.

C'était son jardin secret. Sa bouffée d'oxygène pour résister à l'étouffement familial.

Mais cette nuit, tout avait été bouleversé. Elle était perdue.

– Mademoiselle Aberdeen ? souffla Benjamin, manifestement inquiet de ne plus l'entendre.

– M. Wayne ? répéta-t-elle, déboussolée par tout ce qu'elle venait de perdre.

Elle tenta de mettre ses idées au clair, mais ses pensées étaient bouleversées par cette nuit maudite.

– Oui, mademoiselle. M. Bruce Wayne, répondit le concierge comme si ce nom lui était connu.

Elle cherchait, mais le trou noir qu'était devenu son cerveau refusait de lui donner la solution.

– Que veut-il ? demanda-t-elle avec indifférence.

– C'est personnel, mademoiselle.

– Bien, je... je descends dans dix minutes, souffla-t-elle avant de raccrocher.

Encore un client mécontent d'un service quelconque. Se replonger dans le travail était le mieux pour elle. La routine la laisserait peut-être en paix pour quelques heures.

Elle se dirigea vers la salle de bains, se déshabilla, frissonna, trembla à nouveau. Son visage était décomposé. Elle se regarda sans pitié. Elle détailla sa silhouette élancée aux courbes fermes, si différente des corps longilignes de ses sœurs. Elle était aussi grande que Vicky, mais ses épaules étaient trop carrées, ses jambes trop longues, ses hanches trop rondes pour que sa silhouette soit aussi harmonieuse et attire les regards de convoitise des hommes, comme c'était le cas pour Vicky ou Mandy. Sa mère lui imposait des robes de grands couturiers dans lesquelles elle ne se sentait pas elle-même. Elles l'engonçaient de leurs élégances ostentatoires, l'oppressaient comme une gangue étouffante.

Son visage aurait été beau si ses yeux si grands ne lui mangeaient le visage. Leur couleur particulière, de cette nuance de glace bleutée, incitait ses interlocuteurs à se détourner avec embarras. Pour couronner le tout, ses cheveux, de cet auburn sombre, faisaient paraître ses yeux plus clairs et accentuaient la froideur de son regard. Elle ne s'était jamais vue belle. La comparaison que tous établissaient entre ses sœurs et elle l'avait persuadée de son insignifiance. Elle n'y avait jamais fait attention avant que Seth n'apparaisse, mais maintenant, le choc était rude.

Comment un homme comme lui avait-il pu la préférer à Vicky ?

Elle se posait la question si souvent qu'elle croyait au miracle de l'âme sœur. Un attrait irrésistible et immédiat les avait entraînés l'un vers l'autre, et jamais rien ne pourrait les séparer. Il était devenu tout pour elle. Sauf que la seule chose qu'elle pouvait lui offrir, elle l'avait offerte à un inconnu par un acte stupide, irréfléchi.

Elle essuya ses larmes d'une main rageuse, se précipita sous la douche pour effacer cette nuit maudite. Les souvenirs des sensations, des émotions remontaient avec violence sous la caresse de l'eau chaude sur sa peau. Elle en gémit de honte, de dépit.

Plus jamais elle ne devait penser à cette nuit.

Plus jamais, se jura-t-elle en frottant son corps avec énergie pour effacer l'infamie des caresses qu'elle avait acceptées avec tant d'abandon et de passion. Son corps était soudain devenu soudain son pire ennemi. Elle le contraindrait à oublier, comme son esprit.

Définitivement.

En moins d'un quart d'heure, elle était prête, avait effacé de son visage son désarroi et sa honte, reprit son masque de « princesse de glace ». Un coup d'œil dans le grand miroir de l'entrée de la suite et elle se détourna, satisfaite de montrer ce que tous attendaient d'elle. Une femme glacée, impassible, indifférente au monde autour d'elle.

Son téléphone bipa dans la veste de son sévère tailleur. Elle le récupéra, s'agaça que Benjamin la rappelle à l'ordre.

Je débarque ce soir. Vicky.

Vicky ?

Elle devait rester à Londres jusqu'à l'inauguration de l'hôtel rénové ! Sa sœur s'était proposée pour la remplacer parce que l'inauguration coïncidait avec la grande semaine des défilés à Paris. Vicky avait certainement passé peu de temps à l'hôtel. Rebecca avait cédé sa place avec joie pour rester près de Seth présent à New York pour quelques semaines encore. Il devait repartir en Floride dans la propriété familiale avant l'été. Rebecca avait espéré partir avec lui en tant que fiancée officielle.

Dans trois jours, c'était l'inauguration à Londres. Si Vicky ne s'y rendait pas, elle allait devoir s'absenter de New York. Peut-être était-ce une solution après tout ?

Quelques jours au calme pour réfléchir à son avenir qu'elle venait de compromettre.

Sans véritable intérêt ni colère pour le comportement inconséquent de sa sœur, elle demanda :

Pourquoi ?

Mon boyfriend me manque !

Elle haussa les épaules. Les aventures amoureuses de sa sœur ou sa collection de *boyfriends* ne l'intéressaient plus. Leur père fermait les yeux sur *les amusements* de sa fille préférée, considérant qu'une aussi jolie jeune femme devait avoir des prétendants. Il se rengorgeait de voir les hommes à ses pieds, sans qu'elle accorde à aucun un semblant de faveur.

Rebecca sortit de l'ascenseur, se dirigea vers le comptoir de la réception d'un pas affermi, comme s'affermis ses résolutions pour les prochains jours. Elle salua le personnel croisé dans le hall, son regard attentif au moindre détail.

Benjamin l'aperçut immédiatement. Il discutait avec l'homme accoudé nonchalamment au comptoir. La silhouette bien découpée dans un costume sombre sur mesure se redressa.

Rebecca se figea au mouvement de l'homme vers elle. L'envie de fuir à toutes jambes l'étreignit si fort qu'elle se détourna vers les ascenseurs, prête à se sauver. Sa retraite fut coupée par un chariot à bagages tiré par un chasseur. Le lourd chargement l'effleura, la bouscula légèrement. Elle vacilla sur ses jambes flageolantes, bouleversée par la vision de l'homme au comptoir. Une main ferme la saisit, l'écarta du lourd chariot. Le chasseur, insensible à l'incident qu'il venait de provoquer involontairement, poursuivit sa route.

– Attention ! s'exclama la voix grave reconnaissable entre toutes.

Rebecca frissonna de sentir la main sur son bras, alors qu'il la tirait en arrière. Elle trébucha sur le bord du tapis retroussé, se retrouva contre la poitrine ferme de l'homme. Il l'avait rattrapée de justesse pour qu'elle ne chute pas, le geste plein de prévenance et de sollicitude.

– Mademoiselle Aberdeen ? fit-il, étonné, comme s'il ne s'attendait pas à la rencontrer.

Elle blêmit de l'interpellation, le souffle court, affolée. Elle s'écarta d'un bon pas, se tourna vers lui. Il attendait, une lueur de surprise dans les yeux gris argent.

Faire face et nier, lui cria sa raison.

C'était la seule solution pour éviter le scandale qui éclabousserait sa famille et les hôtels Aberdeen. Quelle publicité pour la concurrence !

Elle voyait déjà les gros titres dans la presse.

Service spécial à l'Aberdeen Palace ! La directrice Rebecca Aberdeen se glisse dans le lit de ses clients pour une nuit d'amour torride !

Sa honte fut comme un aiguillon pour sa fierté. Elle se redressa de toute sa taille, releva le menton avec hauteur, planta son regard dans le regard d'argent empli de curiosité.

– À qui ai-je l'honneur ? demanda-t-elle d'un ton coupant.

– Bruce Wayne, se présenta-t-il en lui tendant la main poliment sans qu'elle fasse mine de vouloir la serrer.

Elle ne broncha pas, adopta le comportement habituel en face d'un client mécontent ou revendicatif.

– Que puis-je pour vous, monsieur Wayne ? lui demanda-t-elle, soutenant sans broncher l'examen dont elle faisait l'objet.

M'a-t-il reconnue ? pensa-t-elle, le cœur battant de son affolement.

– À vrai dire, je crois n'avoir pas été assez précis dans ma demande, dit-il avec un sourire avenant.

– Quelle était votre demande, monsieur Wayne ? répéta-t-elle, en s'écartant légèrement de lui.

Il s'était rapproché pour éviter un nouveau chariot à bagages, le visage empreint d'un amusement dont elle s'effraya. Le sourire large marqué de sa béatitude la figea dans l'attente de l'attaque.

– Je voulais voir Vicky, annonça-t-il d'un ton émerveillé, le regard pensif.

– « Vicky » ? répéta-t-elle, hébétée par la demande insolite.

D'un coup le voile de doutes se déchira.

Bruce Wayne ! Batman !

Elle sentit son sang se retirer de son visage. Elle flageola imperceptiblement, se rattrapa au dossier du fauteuil derrière elle, le souffle coupé par la fulgurante illumination qui traversait son cerveau surchauffé au souvenir d'une conversation avec sa mère.

Bruce Wayne !

Le nouveau boyfriend de Vicky, celui que tout le monde appelait Batman dans la famille !

La panique la saisit. Courageusement, elle refoula son émoi horrifié. Elle se détourna pour cacher son désarroi, s'éloigna vers la réception, louvoya entre les chariots, le personnel, les clients pour reprendre ses esprits, effondrée par ce qu'elle venait de comprendre.

Il ne l'avait pas reconnue, comprit-elle avec un soulagement angoissé.

C'était le seul point positif dans cette abominable affaire, mais l'autre hypothèse était plus effrayante. Elle devait protéger Vicky d'une mauvaise interprétation de la part de cet homme à propos de cette nuit.

Personne ne devait jamais savoir.

Lui moins que tout autre.

– Mademoiselle ! s'exclama Bruce, redescendu sur terre par la soudaine fuite de la jeune femme. La sœur de Vicky.

La Princesse de glace, avait-il pressenti dès le premier regard.

Il s'attendait à voir Vicky, pas cette jeune femme qu'il avait qualifiée d'étonnante tant son surnom lui allait comme un gant.

Elle ne ressemblait en rien à Vicky, en était l'antithèse presque parfaite.

La chevelure sombre tombait sur ses épaules en vagues légèrement ondulées, encadrait le visage aux traits fermes, à l'opposé de la douceur angélique de Vicky. La bouche aurait pu être belle si elle n'avait pas été serrée en un pli d'arrogance et de dureté. Et que dire des deux lacs de glace bleutés qui l'avaient toisé avec hauteur.

Il y avait perçu une vibration étrange, un battement infime lorsqu'elle s'était écartée de lui.

Quelle étrange fille ! se dit-il en la poursuivant vers la réception.

Il comprenait que tous l'affublent de ce « Princesse de glace » tant elle se montrait froide comme la glace de l'Arctique. Il souhaitait bonne chance à Seth Hamilton pour dégivrer ce glaçon raidi dans une attitude sévère et hautaine !

Il évita de peu une collision avec un chariot à bagages et la rejoignit au comptoir.

Un vrai matin d'hiver, pensa-t-il, de plus en plus intrigué par cette femme occupée à consulter un registre tendu par le concierge.

Il lui coula un regard attentif, s'attarda sur la chevelure à la couleur si étrange qu'il se demandait quel coiffeur avait pu inventer un tel mélange.

Il essaya de l'imaginer en blonde, sans succès.

Aucune autre couleur ne pouvait convenir à ce visage glacial. La chevelure le contrastait par sa chaude lumière, le réchauffait. Les sourcils fins se froncèrent sur la glace du regard, une petite ride se creusa entre les sourcils, sans que le visage ne frémisses ou ne montre un quelconque intérêt.

– Vicky est absente pour l'instant, dit-elle, sans un regard pour lui.

– « Absente » ? Pour longtemps ? s'étonna Bruce.

Il s'accouda au comptoir près de Rebecca plongée dans son registre.

Presque le même parfum que Vicky, constata-t-il.

Il ne put retenir un sourire extatique. *Ah, Vicky...*

– Elle sera de retour... Benjamin, à quelle heure Mlle Vicky a-t-elle pris son avion à Heathrow ? le sortit de sa rêverie la voix froide de Rebecca.

– Le vol est à 10 h 12, mademoiselle. La limousine passera la prendre à l'aéroport à 17 h 30.

– Parfait. Prenez-moi un billet pour Londres, pour ce soir.

Bruce écoutait, l'incompréhension à l'esprit. Il fixa celle qui se tourna de trois quarts vers lui, l'attitude ferme, le visage marqué par sa froideur.

– Si vous souhaitez lui laisser un message, elle rentrera de Londres ce soir vers 18 h 30, le prévint-elle sèchement.

– « Londres » ? répéta-t-il stupidement.

– Oui. Vicky était à Paris pour les défilés de mode et elle devait assister à l'inauguration de notre nouvel hôtel. Il semble qu'elle ait choisi de revenir plus tôt. Elle vient de m'en informer. Je rentre moi-même de Las Vegas, expliqua-t-elle d'une voix posée.

– Mais... c'est impossible ! s'exclama-t-il, ahuri par l'incohérence de l'information donnée par Rebecca.

Comment Vicky pouvait-elle être à Londres et dans ses bras, cette nuit ? C'était impossible ! Pourtant... il n'avait pas rêvé. Il avait bien tenu dans ses bras une femme qui s'était abandonnée avec passion, en une étreinte parfaite.

Il scruta le visage impassible de Rebecca Aberdeen, chercha dans son regard de glace la vérité.

– Qu'est-ce qui est impossible ? Que j'arrive de Las Vegas ? rétorqua-t-elle d'une voix indifférente.

– Non... que Vicky soit à Londres !

– Si vous ne me croyez pas, allez l’attendre à l’aéroport. Son arrivée est prévue à 17 h 30, lâcha-t-elle d’un ton sec.

Elle se détourna sans façon, l’abandonnant devant le comptoir sans même une formule de politesse.

– C’est impossible ! murmura-t-il, déboussolé par les propos de celle qui traversait le hall d’un pas vif.

Rebecca fuyait. Elle retenait les larmes qui inondaient ses yeux. Le chasseur s’écarta devant elle avec un sourire contraint, inquiet, sans doute, qu’elle puisse faire une remontrance, tant sa crispation devait être visible. Mais, ce matin, elle avait la tête ailleurs. Elle quitta l’hôtel sans même répondre aux saluts courtois du personnel.

On l’aimait bien à l’Aberdeen Palace, pourtant.

Mlle Rebecca ne ressemblait pas à ses sœurs... Combien de fois n’avait-elle pas entendu cette remarque ?

Combien de fois n’avait-elle pas joué dans les couloirs des offices, en cuisine ou dans les étages, bavardant avec le personnel comme s’ils étaient sa famille ?

Et depuis qu’elle avait des responsabilités, nombre d’entre eux ne craignaient pas d’aller la voir pour lui exposer leurs déboires, leurs craintes ou leurs demandes. Tous la préféraient à son père, elle le savait.

Elle, elle était humaine, même si les autres l’appelaient la « Princesse de glace ».

À l’Aberdeen Palace, elle était leur princesse.

Une petite princesse qui ressemblait plutôt à une cendrillon dans son enfance, abandonnant les soirées raffinées pour venir se réfugier parmi eux.

Chapitre 4

Debout sur le trottoir, Rebecca regardait la façade de l'Aberdeen Palace scintiller de tous ses feux. L'hôtel était pour elle sa deuxième maison, son pied-à-terre.

Si l'empire Aberdeen devait un jour sombrer, le seul établissement qu'elle regretterait serait celui-ci. Il n'était pas le plus grand, ni le plus luxueux, mais il était le premier et revêtait pour elle un charme désuet.

Elle le regretterait, même si, depuis un mois, il était devenu sa hantise.

Elle frissonna malgré la douceur de cette splendide soirée de début d'été. Les grosses chaleurs n'avaient pas encore envahi New York, et un petit vent venu de la mer rafraîchissait la ville.

Elle se décida à traverser la rue pour rejoindre l'hôtel, affronter ce qu'elle avait fui depuis un mois. Elle s'était abruti de travail pour ne pas penser. Elle avait fui la grande ville pour se noyer dans une autre, anonyme et froide.

L'inauguration de l'Aberdeen Grand Hôtel de Londres avait été un succès retentissant. Son père l'avait félicitée de la performance qu'elle avait mise au point en moins d'une semaine, après le lâchage de Vicky. La frénésie de travail lui avait fait oublier l'in vraisemblable situation dans laquelle elle s'était mise.

Elle s'était jetée dans le lit de l'homme dont sa sœur était amoureuse !

Cette trahison-là était pire que sa trahison envers Seth. Elle avait tout fait pour que Bruce Wayne ne puisse pas croire que Vicky l'avait rejoint, cette nuit-là. Elle supposait que cela l'avait jeté dans un désarroi aussi profond que le sien.

À cette différence qu'elle, elle savait la vérité.

Bruce Wayne ne connaîtrait jamais le quiproquo qui avait précipité une inconnue dans son lit. Une femme à qui il avait fait l'amour en imaginant qu'elle était une autre. Une femme qui lui avait fait un don dont jamais il ne comprendrait la valeur.

Après avoir marché pendant des heures, ce jour maudit, elle avait rejoint l'hôtel en milieu d'après-midi. Elle avait consulté les réservations pour tenter de comprendre comment une telle erreur avait pu arriver.

Seth avait annulé sa réservation au dernier moment, sans qu'elle en soit informée. Suite à un problème de fuite d'eau dans sa chambre, Bruce Wayne avait été relogé dans la suite libérée. Benjamin avait cru bien faire en lui accordant ce surclassement, sans se douter que son « cadeau » au boyfriend de Vicky tournerait au cauchemar pour elle-même.

Un concours de circonstances dramatique.

Elle voulait se persuader que pour Bruce, ce n'était qu'une histoire invraisemblable. Que cette nuit avec une inconnue resterait pour lui un souvenir étrange destiné à disparaître au fil du temps,

comme elle s'évertuait pour sa part à le faire disparaître.

Après l'inauguration de Londres, elle avait proposé à son père de rester sur place quelques semaines pour s'intéresser de plus près à la gestion de l'établissement. Il avait tiqué de son éloignement. À mots à peine couverts, il l'avait incitée à accepter la demande en mariage que pourrait lui faire Seth, comme s'il était assuré qu'elle était imminente. Elle avait frémi. Le trouble s'était fait plus grand dans son esprit.

Était-elle digne d'épouser un tel homme ? Tout était si confus dans son esprit !

Mais après tout, elle seule savait sa honte. Et de nos jours...

Jimmy, le portier en chef, la salua chaleureusement, poussant avec déférence la porte à tambour devant elle. Elle répondit aux saluts du personnel qu'elle croisait. Ils lui souriaient avec cette chaleur qu'elle ne trouvait nulle part ailleurs. D'autres, d'un signe de tête, lui prouvaient leur attachement.

– Bonsoir, mademoiselle Rebecca, la salua Benjamin avec le sourire jovial qu'il lui réservait à chacun de ses retours.

– Bonsoir Benjamin, répondit-elle, avec un sourire à peine ébauché.

Elle croisa son reflet dans le grand miroir du hall d'entrée. La fatigue du voyage lui tirait les traits, ses yeux paraissaient plus grands dans son visage amaigri. Une lassitude sourde au fond du regard lui donnait un air de mélancolie étrange.

– Avez-vous fait bon voyage, mademoiselle ?

– Oui, merci. Parfait, comme toujours, assura-t-elle en prenant le courrier qu'il lui tendait.

Elle le sentait qui l'observait discrètement, tandis que, debout au comptoir, elle triait les lettres.

Elle savait que Benjamin l'appréciait, qu'il approuvait – comme tous les autres – son implication dans la marche des hôtels. Elle n'avait que peu de pouvoir, mais elle tentait autant que le lui permettait son poste d'agir au profit du personnel. Un mois à Londres où elle s'était noyée dans le travail lui avait fait entrevoir de nouvelles possibilités d'avenir. Si son père l'y autorisait.

Elle repoussa son courrier sur le comptoir d'un geste las.

– M. Hamilton viendra vous chercher ce soir à 19 h 30, mademoiselle, la prévint Benjamin, qui semblait étonné par sa passivité inhabituelle.

Elle releva la tête, fronça les sourcils, effrayée de passer la soirée avec Seth. Il était une réalité qu'elle souhaitait écarter pour quelque temps encore.

– Faites-lui savoir que... non, je vais le faire moi-même. Merci, Benjamin, dit-elle d'une voix lasse, avant de se diriger vers l'ascenseur.

En quelques secondes, elle fut au dernier étage. Elle se dirigea vers la suite qui lui était attribuée à l'année. Son privilège en tant que fille de Marshall Aberdeen. La suite confortable n'avait rien d'extravagant comparée aux appartements new-yorkais luxueux que ses sœurs avaient réclamés à leur père. Elle, elle préférait de loin dormir au Palace ; elle s'y sentait comme chez elle. Bien plus que dans leur maison familiale de Long Island, sur l'île Aberdeen. Au fil des ans, des chalets indépendants pour chacune d'elle y avaient été construits sur ordre de son père. Une manière comme une autre de garder la mainmise sur leur vie.

Elle y résidait rarement lorsque la famille s'y trouvait. Les allées et venues incessantes des invités perturbaient le silence de l'île dont elle préférait goûter la sauvagerie silencieuse. Elle y séjournait l'hiver, lorsque tout le monde avait déserté les lieux et migré vers New York. Elle se complaisait à y jouer les ermites pendant quelques semaines, savourait le silence, la plénitude de la nature autour d'elle.

Affalée dans le profond canapé devant la baie vitrée du salon, elle profitait de la vue sur la ville, perdue dans ses tristes pensées. Son téléphone bipa, la ramenant à la réalité.

Elle le récupéra dans la poche de son pantalon de lin, consulta le message. Son cœur se serra d'un pincement douloureux.

Elle posa la tête sur le dossier du canapé et soupira profondément. Elle devait prendre une décision. Le temps des tergiversations était terminé. Un mois à tourner et retourner le problème. La seule solution lui laissait un goût de honte dans la bouche. Honte qu'elle serait seule à connaître.

Ne rien dire, tout simplement.

Taire sa stupidité à tous, ne plus y penser. Oublier cette nuit maudite, l'enfouir à jamais.

Elle aurait des remords, elle le savait. Sa nature franche souffrirait de ne rien avouer à Seth, mais elle l'aimait. Elle ne voulait pas le perdre pour une folie. Sa décision était prise. S'il insistait à nouveau pour qu'ils couchent ensemble, elle se plierait à sa volonté pour ne pas le perdre.

Qu'elle n'ait plus sa virginité à lui offrir n'avait certainement pas la même importance pour lui. Il serait peut-être déçu, mais elle en doutait.

Qui pouvait croire qu'une fille de vingt-huit ans n'ait encore jamais couché avec un homme, dans la société actuelle ?

Elle s'abandonnerait dans ses bras sans qu'aucune promesse ne soit proférée entre eux.

Et elle garderait son secret. À jamais.

Assis dans un fauteuil du hall, Seth vit Rebecca sortir de l'ascenseur. Elle paraissait pensive, inattentive au monde autour d'elle. Elle avançait de cette démarche élégante, reconnaissable. Bien des gens la suivaient du regard sans qu'elle en soit consciente. Son aura de mystère, de charme attirait étrangement, ce soir.

Il se leva, sourit avec orgueil. Il la détailla avec soin, un frisson de convoitise le parcourut tout entier. La Princesse de glace serait à lui et à nul autre. Une glace qu'il se faisait fort de faire fondre pour dévoiler le volcan qui couvait sous cette froide apparence. La sentir frémir contre lui lorsqu'ils dansaient, tendrement enlacés, l'excitait profondément.

Cela avait été si simple de la séduire, de la maintenir sous sa coupe !

Elle approchait sans l'empressement qu'elle y mettait d'habitude. Il remarqua son visage amaigri, ce voile étrange dans ses grands yeux clairs assombris. Il s'inquiéta de ces signaux insignifiants, pourtant flagrants et déroutants.

Pas d'étincelle dans son regard bleu.

Pas de petit sourire au charme secret au coin des lèvres.

Pas de petite inspiration rapide, preuve de son trouble.

Il l'avait décryptée si aisément ! Son émoi était visible pour tous et bien plus pour lui. Il s'en était enorgueilli. Il avait séduit celle dont on disait qu'elle était comme une banquise jamais conquise ! La seule résistance qu'elle lui opposait était son refus d'une relation plus intime. Le dernier but à atteindre afin de savourer entièrement sa victoire, d'affirmer sa supériorité.

– Bonsoir, Rebecca...

Elle lui tendit la joue sans ce petit tremblement particulier de la bouche, signe de son trouble.

– Bonsoir, Seth, répondit-elle d'une voix lisse, dénuée de ce voile d'émotion teinté de sensualité auquel il s'était habitué.

– Tu as fait bon voyage ?

Il la prit par le bras pour la guider vers la sortie sans attention aux personnes autour de lui. Les employés saluaient Rebecca avec déférence. Un sourire à peine dessiné sur ses lèvres fardées répondait à ces marques de considération.

– Oui, merci.

– Tu as l’air fatiguée. Nous pourrions rester ici pour dîner, si tu le veux ? proposa-t-il avec sollicitude.

Tester son pouvoir sur elle devenait un nouveau jeu. La sentir s’écarter le poussait à obtenir tout d’elle.

– Non, Seth. Je ne crois pas que papa appréciera, répondit-elle d’une voix étrangement retenue.

Elle était si lointaine, ce soir... Il en ressentit une sourde déception. Au milieu de la foule, elle se refermait toujours. L’émouvoir devenait impossible. Il s’inquiéta de ne pas la sentir émue comme d’habitude.

Il avait des projets.

Épouser Rebecca Aberdeen était l’un deux. Il deviendrait ainsi le bras droit du vieux Aberdeen et l’empire serait à lui en un rien de temps. Plus de restriction pour refréner ses envies de luxe. Son père, malgré leur immense fortune, faisait montre d’une mesquinerie dont il rageait. Une fois à la tête de l’Aberdeen Compagnie, il aurait les coudées franches. Et ce ne serait pas Rebecca qui freinerait ses envies, tant elle était soumise à sa volonté. Il ferait d’elle tout ce qu’il voudrait.

Il avait hésité à poursuivre leur relation lorsqu’elle avait refusé qu’ils couchent ensemble d’un simple : « C’est trop tôt. » Mais son mois d’absence et les remontrances de son propre père à propos de dépenses qu’il jugeait inutiles l’avaient persuadé qu’il ne devait pas laisser passer l’occasion de s’allier à une fortune solide et disponible.

Les propos de Marshall Aberdeen avaient été clairs. S’il épousait Rebecca, il serait directeur général en moins de deux ans. Il deviendrait alors le seul gestionnaire des hôtels de luxe. Aberdeen jugeait qu’une femme ne pouvait gérer un tel empire. Seul un homme en était capable. Au moins, cette vision rétrograde avait-elle l’avantage d’aller dans son sens ! Seul aux commandes, il disposerait de la fortune du groupe sans que personne n’ait à y redire.

Et puis, cette petite Rebecca n’était pas si laide...

Intéressante, même, constata-t-il en la faisant passer devant lui.

Il contempla ses hanches rondes, sa chute de reins harmonieusement mise en valeur par la robe couleur cuivre rouge dont elle s’était habillée. Presque de la même couleur que ses cheveux retenus en un chignon bas dont quelques boucles ondulées lui frôlaient les épaules.

Plus qu’intéressante, renchérit-il, étonné du constat qu’il faisait.

Il ne l’avait jamais vraiment regardée. Il était ébloui par la beauté éclatante de Vicky, pas par l’étrangeté de Rebecca. Mais il la découvrait différente, tout à coup, et l’observa avec une attention redoublée. Le charme insolite, secret, le voile d’ombre de ses grands yeux clairs la rendaient plus envoûtante que Vicky, à la beauté plus classique.

Comment ne l’avait-il pas remarqué plus tôt ?

Le chasseur ouvrit la portière de la Jaguar où Rebecca s’installa sans un mot.

Seth s’installa au volant, s’engagea dans la circulation dense de cette soirée estivale, attentif à sa passagère muette.

Elle lui répondit à peine lorsqu’il lui demanda des nouvelles de son séjour londonien. Le visage tourné vers la vitre, elle s’isolait dans cette gangue de glace dont elle se protégeait du monde extérieur.

Il s’inquiéta de ce mutisme poli, de son attitude indifférente. Il ne comprenait pas.

Où était passé ce trouble qu’elle montrait toujours en sa présence ? Cette dévotion béate qu’elle avait à son égard ?

Elle ne devait pas lui échapper ! Ce n’était pas le moment...

Heureusement, un plan de bataille s’organisait dans son esprit. Il devait la faire céder coûte que coûte et rapidement ! Une fois dans son lit, elle ne pourrait plus reculer, et l’affaire serait conclue. La

réputation de dureté du père Aberdeen n'était pas un secret. Rebecca céderait à toutes ses demandes, une fois qu'il l'aurait compromise. Et puis, plus elle s'éloignait, plus il la désirait.

La Princesse de glace serait à lui et à nul autre ! se promit-il, certain d'arriver à ses fins d'une manière ou d'une autre.

Quelques semaines et elle serait en son pouvoir.

Un grand sourire étira ses lèvres fermes tandis qu'il la guidait à travers la foule présente dans la grande salle de réception où se tenait le gala de bienfaisance.

– Ton père et ta mère sont là-bas, lui indiqua-t-il à l'oreille, en montrant un coin de la salle d'un geste discret.

– Allons les saluer, proposa-t-elle avec un haussement d'épaules las.

Marshall Aberdeen repéra sa fille et Seth Hamilton parmi la foule. Il sourit de voir le jeune homme se pencher à l'oreille de Rebecca d'un geste de séduction chargé de douceur et d'autorité. Preuve évidente de ses intentions. Tout comme la main qu'il avait posée sur sa taille fine pour la guider. Il n'ignorait par ailleurs rien du penchant de sa fille pour le jeune homme.

Il connaissait Rebecca mieux que Vicky ou Mandy.

Ne la dirigeait-il pas depuis des années pour la façonner à son image ?

Rebecca était comme lui, il l'avait toujours senti. Une femme de tête capable de reprendre la direction de son empire. Si elle n'avait pas été une femme, elle aurait été sa digne héritière. Sous ses abords glacés, elle montrait une passion discrète dans tout ce qu'elle faisait.

Il se rengorgea de l'alliance qu'il envisageait avec plaisir, observa le couple qui se frayait un chemin à travers la foule.

La voir s'enticher de Seth Hamilton l'avait surpris, tout d'abord. Il avait toujours cru que Vicky l'attirerait. Mais cela n'était finalement pas pour lui déplaire. Au contraire, le jeune homme serait un dirigeant à la hauteur de ses ambitions et le rapprochement des empires Aberdeen-Hamilton serait une aubaine pour les deux familles.

Une bonne affaire qu'ils allaient conclure là, et rondement menée !

Observant les deux jeunes gens avec plus d'attention, il s'étonna de la froideur de Rebecca, de ses traits tirés. Elle était cependant splendide, ce soir. Il détailla avec complaisance sa robe, de cette étrange couleur sombre aux reflets de cuivre, sa silhouette élégamment mise en valeur. Le vêtement moulait sa poitrine ferme, s'évasait sur ses longues jambes...

Elle avait l'air sauvage. Elle était belle.

– Mon Dieu ! s'exclama Camille à ses côtés. Qu'est-ce que c'est que ce chiffon ?

Marshall lança un coup d'œil à sa femme, s'étonnant de son avis dédaigneux. Il ne partageait pas l'avis de son épouse. Pour une fois, Rebecca ne semblait pas empruntée. La robe lui apportait un côté ombrageux attirant.

– Je la trouve très jolie, comme ça, dit-il.

– Tu n'y connais rien, mon pauvre ami ! On dirait une... sauvage ! asséna-t-elle, en détaillant la robe.

Marshall retint son haussement d'épaules, reconnaissant chez sa femme l'irritation qu'elle exprimait souvent vis-à-vis de Rebecca. Sous ses airs de docilité, elle se montrait la plus rebelle de leurs filles. Aucune rébellion directe, mais des comportements qui exaspéraient Camille, depuis l'enfance.

Il sourit au couple arrivé près d'eux, un grain de fierté à l'idée qu'une de ses filles lui ressemble un peu.

Si elle avait été un homme...

– Bonsoir, maman, bonsoir, papa, les salua Rebecca d'une voix calme, dénuée de sentiment, avant de poser un baiser sur leurs joues.

– Bonsoir, Becky...

Marshall la serra un court instant contre lui.

– Becky ! Pourquoi as-tu mis une guenille pareille ? attaqua Camille sans autres préambules.

Rebecca recula d'un pas, sourit d'un sourire désabusé.

– Chris serait mécontent que tu traites une de ses créations de « guenille », maman ! répliqua-t-elle, une lueur espiègle dans le regard.

– « Chris » ? répéta sa mère.

Seth et son père s'étaient écartés et discutaient de la soirée sans plus se préoccuper d'elles.

– Christopher Bane, précisa-t-elle, un sourire léger aux lèvres.

– Tu veux dire que..., s'étrangla sa mère au nom du célèbre jeune styliste dont tous s'arrachaient à prix d'or les plus belles créations en Europe.

– Oui, maman. C'est une création de Chris.

– Comment l'as-tu rencontré ?

– Un concours de circonstances. Nous avons partagé le même taxi et un orage monstrueux nous a momentanément coincés à Piccadilly. Nous avons sympathisé. Il m'a fait promettre de venir le voir dans son atelier. Et voilà le résultat !

Elle écarta les bras pour que sa mère admire la robe que le jeune styliste avait créée pour elle. Une pénurie de taxis à la sortie d'un restaurant où elle déjeunait, un « nous pouvons partager ? » lancé avec espièglerie avait été le déclencheur de cette rencontre. L'orage avait contraint leur taxi à s'immobiliser pendant de longues minutes. La sympathie entre eux avait été instantanée. Christopher lui avait avoué qu'elle l'inspirait, qu'une idée de robe lui était venue en tête. Il n'avait eu de cesse de lui arracher la promesse de venir le voir dans ses ateliers. Elle s'était laissée convaincre et ne le regrettait pas. Les tenues de Chris lui ressemblaient. Rien de comparable à ce que sa mère lui imposait.

– Mon Dieu ! Christopher Bane ? Il faudra que tu lui recommandes Vicky !

Rebecca retint à grand-peine une grimace. Vicky...

Elle détourna les yeux. Son sentiment de honte la submergea de nouveau. Elle ne pouvait s'en détacher. Elle avait trahi sa sœur involontairement, même si cela restait son secret.

– Regarde, les voilà ! s'exclama sa mère d'un ton enchanté.

Rebecca se tourna, l'estomac noué. Elle se raidit à la vue de l'homme accroché au bras de sa sœur. Bruce Wayne !

Le choc était rude bien qu'elle s'y préparait depuis des jours. Un jour ou l'autre, elle devrait faire face. Plus vite serait le mieux pour écarter ce qui lui taraudait l'esprit depuis cette nuit maudite.

Elle se força à les observer, détaillant avec acuité leur attitude.

Vicky, une fois de plus, était sublime, royale même. Sa robe de soie blanche mettait en valeur sa beauté angélique, la désignait une fois de plus comme la reine de la soirée. Appuyée nonchalamment contre l'épaule de son cavalier, elle se laissait guider à travers la foule, acceptait les compliments des uns et des autres avec cette hauteur dédaigneuse caractéristique de celle qui se sait au-dessus.

D'une suprême élégance dans son smoking noir, Bruce Wayne jouait au chevalier servant avec fierté. Sa silhouette était admirablement découpée par le tombant parfait du costume sur mesure. Ses

cheveux sombres coupés court lui donnaient un air martial, tandis que son attitude nonchalante montrait toute son autorité naturelle.

Un bel homme, vraiment...

Elle les considéra avec attention, sentant une chaleur lente lui monter aux joues, alors que les sensations envahissaient son corps de manière dérangeante. Elle se gourmanda, écarta avec férocité les souvenirs, se concentra sur le couple qui s'avançait vers eux. Les contrastes les rendaient irrésistibles.

Son regard se reporta sur Seth, en une comparaison inévitable. Bruce était moins beau que Seth, dont la beauté était parfaite avec ses cheveux blond cendré, son regard de braise, son visage aux traits d'un classicisme pur, sa silhouette élancée. Seth attirait tous les regards des femmes tant il était l'incarnation de la beauté masculine. Et cet homme fabuleux la regardait, elle, de son regard souverain.

– Becky ! s'exclama Vicky en la prenant dans ses bras avec retenue.

Pas d'embrassades chaleureuses dans la famille Aberdeen.

Rebecca vit le regard acéré de sa sœur sur sa robe, sa mimique perplexe et l'étincelle de surprise dans ses yeux.

Elle se détourna pour se soustraire à l'inquisition de Vicky. Celle-ci s'empressa auprès de leurs parents dans cette parodie de tendresse dont elle était coutumière.

– Je te présente Bruce, annonça-t-elle d'un ton de supériorité habituelle.

Rebecca cacha son trouble, le tremblement léger de ses mains.

Personne ne sait, se rappela-t-elle pour résister à son envie de fuir dans la seconde. *Personne*.

Bruce contempla Rebecca Aberdeen qui le saluait d'un signe de tête indifférent. Elle était différente de ses souvenirs et pourtant si semblable que c'en était troublant. Une intense étincelle avait vrillé un quart de seconde dans ses yeux clairs, redevenus impassibles.

Insolite, pensa-t-il, comme à leur première rencontre.

Elle le mettait mal à l'aise. Pourtant, il percevait une vibration troublante qui émanait d'elle.

– Nous nous sommes déjà rencontrés.

Vicky, pendue à son bras, le regarda avec surprise.

– Tu as déjà rencontré Becky ? demanda-t-elle, lançant un coup d'œil froissé à sa sœur.

– Oui, répondit Rebecca d'un ton poli, auquel il répondit d'un signe de tête. Monsieur... Wayne, c'est ça ? M. Wayne a logé au Palace avant ton retour de Londres, ajouta-t-elle à l'intention de sa sœur. Nous nous sommes croisés dans le hall.

– Oh ! Je comprends pourquoi tu m'attendais à l'aéroport, alors ! s'écria Vicky avec l'un de ces rires charmants qui envoûtaient son auditoire instantanément.

Il hocha la tête sans un mot, charmé par son regard malicieux, puis jeta un dernier coup d'œil à Rebecca qui repartait vers le buffet, sa main fine posée sur le bras de l'homme qui l'accompagnait.

Étrange, pensa-t-il, avant que le sourire de Vicky n'efface tout ce qui n'était pas elle.

Chapitre 5

Les mains dans les poches de son short, Bruce avançait sans bruit sur le chemin couvert d'aiguilles de pin. Il sifflotait gaiement.

Vicky lui avait donné rendez-vous sur une petite plage éloignée de la maison. Un sourire lui effleura les lèvres. Il avançait d'un bon pas, impatient de la retrouver.

Quatre mois qu'il l'avait rencontrée. Leur relation glissait lentement vers une entente tacite. Elle serait son épouse, il en avait la certitude. Peut-être même ferait-il sa demande cette semaine... Elle était la femme de sa vie. Il se moqua de son romantisme.

Il était désormais inclus dans les relations du clan Aberdeen et avait été invité à la grande soirée costumée du lendemain soir. Soirée recherchée par l'élite que comptait le pays. Le bal costumé des Aberdeen était l'une des manifestations les plus somptueuses du calendrier des galas de la côte Est. Toutes les personnalités du monde des affaires y assisteraient. Depuis une semaine, les yachts de luxe affluaient dans les eaux proches de l'île, qui serait bientôt cernée par des embarcations de toutes sortes, véritable catalogue pour un armateur ou un acheteur potentiel de palace flottant !

Un rire cascasant résonna à sa droite, et le surprit par sa musicalité semblable à une eau claire. Curieux, il s'écarta du chemin, et se rapprocha du bord de la petite falaise rocheuse couverte de buissons qui surplombait la mer.

– Allez Skippy ! Ose ! claironna une voix à l'accent chaleureux.

Un grand cri retentit, suivi d'un bruit d'éclaboussures auquel se mêla de nouveau le rire qui l'avait détourné de sa songerie.

– Froussard ! clama encore la voix qu'il identifia enfin.

Rebecca ?

Il s'approcha et observa la scène avec intérêt. L'ombre du sous-bois le cachait sans pour autant qu'il ne perde une miette du spectacle qui s'offrait à lui, à quelques dizaines de mètres de là.

Un grand jeune homme blond se tenait sur un promontoire, à plus de huit mètres au-dessus des flots. Il semblait hésiter à plonger. Rebecca nageait sur place dans l'eau couleur émeraude. Elle riait de bon cœur.

– Si ton père apprend qu'on a plongé là, il va me virer ! protesta ledit Skippy d'un ton rogue.

Rebecca plongea dans la marée mouvante pour reparaître quelques mètres plus loin. Les vagues l'entraînaient vers le large, lentement, sans qu'elle s'en soucie.

– Qui veux-tu qui aille lui dire ? Toi, peut-être ? demanda-t-elle au chauffeur de son père avec un grand rire effronté.

Ils étaient amis depuis l'enfance. Skip avait pris la place de son père, l'ancien chauffeur, par goût pour les voitures de luxe qu'il conduisait et entretenait avec grand soin. Son diplôme d'ingénieur en poche, il avait vadrouillé à travers le monde avant de se proposer, six ans plus tôt, comme chauffeur attitré de la famille Aberdeen. Sa demande avait été acceptée.

Il conduisait parfois Vicky et Mandy, elle, jamais. Elle lui volait le volant à chaque fois. Une vraie furie ! Elle lui avait flanqué la frousse plus d'une fois, sans pour autant qu'ils aient jamais d'accident. Ils étaient du même âge, avaient flirté un été, sans que leur idylle de vacances n'aille plus loin.

Désormais, ils étaient amis. De véritables amis. Des deux, ce n'était pas Skip qui avait besoin d'amitié, mais bien elle. Elle débarquait dans son appartement pour se faire offrir une bière, parler avec quelqu'un de « normal », comme elle disait. Le patronyme Aberdeen était lourd à porter pour elle !

Ne se sauvait-elle pas depuis l'enfance pour enfreindre les règles imposées par ses parents, sans que personne ne s'en doute ?

Comme aujourd'hui. Son père interdisait à quiconque de plonger de ce promontoire depuis l'accident, heureusement sans gravité, d'un invité téméraire et maladroit. Mais c'était *leur plongeoir* depuis toujours et pas question pour elle de renoncer au plaisir de l'utiliser !

– Si quelqu'un passe en jet-ski et nous surprend ici, ça va faire du grabuge, reprit Skip.

– Raison de plus de te dépêcher ! Allons vers la crique, personne n'ira nous y chercher ! s'exclama Rebecca en partant d'un crawl vigoureux.

Elle vit Skip la suivre des yeux, puis plonger dans l'eau fraîche à son tour, non sans lui avoir lancé :

– Maudite bonne femme !

Bruce avait assisté à la scène avec curiosité. Les deux jeunes gens se dirigeaient vers la petite pointe de l'île, à l'ouest. Ils nageaient de concert. Les gestes fluides et accordés indiquaient une complicité de longue date.

Le chauffeur de Marshall Aberdeen !

Il n'aurait jamais imaginé que la Princesse de glace puisse montrer autant de jovialité avec un subalterne. Jovialité ou plus ?

Il reprit sa route, accéléra le pas pour rejoindre Vicky, laissant ses réflexions amusées offrir un dérivatif passager à ses préoccupations.

Il atteignit la plage en quelques minutes. Il fit la moue en constatant qu'ils ne seraient pas seuls, contrairement à ce qu'il avait espéré. Toute une troupe entourait Vicky et Mandy, pendue au bras de son presque fiancé. D'après Vicky, l'annonce officielle de ses fiançailles avec Juan de Medeiros, le fils d'un industriel brésilien, se ferait le lendemain. Un gros 4×4 garé sur le bord de la plage tenait lieu de bar, pour le plus grand plaisir des jeunes gens présents.

Il s'avança, terriblement déçu de trouver là autant de monde. Avec ses trente ans, il se trouvait parfois âgé en comparaison des jeunes oisifs qui gravitaient autour des sœurs Aberdeen. Il retint son envie de faire demi-tour, soupira de dépit.

– Bruce ! s'exclama Vicky en le découvrant, indécis, en haut de la dune.

Elle l'encouragea à la rejoindre d'un grand signe de la main. Il se décida, espérant pouvoir la soustraire à « sa cour », comme disait Charly. Il l'avait constaté depuis son retour, Vicky ne pouvait

pas vivre sans être entourée d'une ribambelle de jeunes hommes séduisants. Royale, elle les tenait éloignés, mais il en était jaloux, même si elle ne le quittait pas lorsqu'il était présent, montrant ainsi sa préférence.

– Je pensais que nous serions seuls, murmura-t-il, déçu, à son oreille.

Il l'embrassa sur la joue, fit ployer sa taille fine sous son bras. Elle se serra lascivement contre lui.

– Nous ne pouvons pas abandonner nos invités, chuchota-t-elle d'une voix câline. Mais, promis, nous rentrerons ensemble en jet-ski.

Elle lui embrassa le coin des lèvres où fleurit son sourire conquis et amoureux.

Le corps chaud contre lui était une promesse enivrante dont elle savait jouer pour le faire céder et lui redonner le sourire.

Un souvenir fusa, fulgurant.

S'abandonnerait-elle avec autant de passion que son inconnue du Palace ?

Depuis deux mois, l'énigme restait entière. Même s'il avait échafaudé les scénarios les plus fous, il n'avait aucune idée de l'identité de cette femme. Il doutait parfois d'avoir vécu un tel rêve, l'imaginait comme un fantôme.

Qui pouvait s'être glissé dans son lit cette nuit-là ?

Qui pouvait lui avoir offert sa virginité avec un abandon si passionné ?

Il n'en revenait pas, hésitait encore à croire à la réalité de cette nuit féerique. Elle restait gravée dans sa mémoire comme un trésor caché, pur, mystérieux, envoûtant. Une histoire incompréhensible, déstabilisante... Ne pas connaître l'identité de cette femme était comme une aiguille plantée dans son cerveau, un murmure étrange de paradis. Son *ange du Palace*, comme il se plaisait à penser parfois avec mélancolie.

Après cette fabuleuse nuit, il avait rejoint Vicky à l'aéroport, constaté par lui-même qu'elle était à Londres et non pas dans ses bras, la nuit précédente. Il n'avait pas cru Rebecca lorsqu'elle avait prétendu que sa sœur était en Grande-Bretagne, alors qu'il faisait l'amour avec passion à une autre femme. Pour lui, Vicky était revenue à New York sans avertir quiconque pour lui faire une surprise inattendue, magique. Un secret entre eux. Elle avait fait croire à son retour quelques heures plus tard, afin de cacher à sa famille leur aventure merveilleuse. Il s'était accroché à cette idée toute la journée, l'avait trouvée touchante et excitante. Mais la voir sortir de l'avion de ligne à l'aéroport l'avait jeté dans une confusion totale. Il lui avait bien fallu se rendre à l'évidence : Rebecca n'avait pas menti.

Il n'avait aucune idée de l'identité de la femme qui s'était glissée dans son lit. Aucun indice ne l'avait mis sur la voie. Il était retourné en Europe pour la grande aventure Philémon, les souvenirs enfouis dans un coin de son cerveau.

L'aventure spatiale de leur petit robot avait tout effacé pour un temps. Leur projet s'était révélé être une réussite presque totale. Si le robot n'avait pas rebondi, si les grappins avaient été plus efficaces, les résultats auraient été fabuleux. Cependant, chercheurs et concepteurs étaient enchantés. Deux gros contrats pour deux nouvelles aventures spatiales avaient été signés à grand renfort de publicité.

Dans moins d'une semaine, leur entreprise allait entrer en bourse. Charly ne descendait plus de son nuage rose. Leur fortune était faite. L'aventure débutée dans un garage se poursuivait en apothéose dans les étoiles. Étoiles qui lui faisaient miroiter son futur paradis.

Marshall Aberdeen ne pourrait pas lui refuser la main de sa fille, son aisance financière était désormais reconnue. Leur aventure spatiale faisait de Charly et lui des hommes en vue, recherchés par tous. Une notoriété dont il ne se privait pas de profiter.

Seth Hamilton s'approcha d'eux, son sourire légendaire aux dents blanches accroché sur son visage interrogatif.

– Vicky, Rebecca n’est pas arrivée ?

– Becky ? Je crois qu’elle devait faire je ne sais quoi pour je ne sais quel hôtel, répondit Vicky langoureusement appuyée contre lui. Elle est restée au manoir avec papa.

Bruce sourit finement, repensant à Rebecca qui s’ébrouait dans l’eau avec le chauffeur, loin de la foule présente ici. Il l’envia. Lui aussi aurait aimé goûter des instants d’intimité, comme semblaient s’en être accordé Rebecca et Skippy.

Seth parut mécontent de la réponse de Vicky. Bruce rit intérieurement. Il appréciait moyennement cet homme. Il le trouvait imbu de lui-même, arrogant. Un fils à papa dans toute sa splendeur, qui l’horripilait prodigieusement.

Son futur beau-frère, réalisa-t-il soudain, si ses projets prenaient le chemin qu’il espérait.

Les fiançailles de Rebecca et Seth étaient presque conclues, sans que, pour l’instant, l’annonce officielle n’ait été promulguée par Marshall Aberdeen. Depuis un mois qu’il avait intégré le *clan*, après le succès de l’expédition Philémon, il s’amusait à étudier de près la famille. Il y prenait un réel plaisir, tant la mainmise de Marshall sur tous ses membres était évidente. Rétrograde, d’un autre temps et pourtant réellement effective.

Aberdeen était un homme dur, intransigent. Bruce l’avait constaté avec stupeur. Camille n’était guère plus tendre avec ses filles. Les sœurs devaient se plier aux volontés paternelles que leur mère s’empressait de faire appliquer avec autorité. Aucune d’elles ne rechignait. Vicky avouait sans honte que le paternalisme de son père était teinté d’une certaine indulgence envers elle.

Il l’avait observé maintes fois. Elle était montrée en exemple à ses sœurs par leurs parents. Ils ne cachaient pas l’orgueil qu’elle leur procurait, la préférence qu’ils lui accordaient. Lui-même la trouvait justifiée. Vicky était la plus belle des quatre filles Aberdeen, avec sa distinction hautaine des plus charmantes. Si l’une d’elles allait pouvoir imposer son futur mari à Marshall, c’était bien Vicky !

Mandy s’était pliée au choix paternel. Elle s’accommodait très bien de devenir la future Mme de Medeiros. Juan était un jeune homme gai, un peu fou. Ils s’accordaient merveilleusement. Leurs caractères et leurs goûts communs les rapprochaient, notamment celui du luxe. De ce côté-là, ils seraient comblés au-delà de ce qu’ils espéraient. L’hacienda brésilienne de Juan était un véritable palais des mille et une nuits, leurs fortunes cumulées la promesse d’une vie oisive pour le millénaire. Leur attirance mutuelle n’était pas feinte. Depuis une semaine, les découvrir enlacés amoureusement au détour d’un chemin n’était pas étranger à Bruce. En voilà une qui n’attendrait pas le mariage pour jeter sa gourme ! avait-il pensé. Il les avait surpris à s’êtreindre avec passion, un jour où il courait de bon matin dans les bois.

Il avait plus de mal à émettre un avis sur Rebecca.

Cette dernière l’évitait avec soin, sans qu’il en découvre la raison. Leurs fréquentes rencontres ne lui avaient pas permis de cerner son caractère, elle qui semblait la plus soumise au desiderata de son père et de sa mère. Elle se montrait toujours froide envers tous, le regard clair impénétrable, impassible. Elle restait en retrait par rapport à ses sœurs plus expansives et insouciantes, comme si elle se sentait étrangère dans le clan des *princesses*.

Depuis le début de la semaine, elle logeait dans son pavillon personnel, et non au manoir, comme le reste de la famille. Elle montrait des signes qu’il avait du mal à analyser.

Rébellion ? Volonté affichée de garder ses distances ?

Il avait remarqué que de toute la fratrie, elle était la seule à avoir une véritable occupation au sein du groupe. Marshall Aberdeen se reposait souvent sur elle pour résoudre des problèmes dans les hôtels. En un mois, elle s’était envolée pour Tokyo, Le Cap et Paris pour des séjours éclairs, au grand désespoir de Seth Hamilton, dont l’affaire sentimentale ne semblait pas prendre le cours voulu. Son regard et sa mâchoire crispée à l’annonce des départs répétés de celle que l’on disait sa future femme avaient amusé Bruce, mais le comportement indifférent de la future fiancée l’avait laissé perplexe.

Vicky prétendait que Rebecca n'attendait que la demande de Seth pour que ses épousailles soient à l'ordre du jour.

Ne brûlait-elle pas d'amour pour lui ? s'était-elle moquée aigrement. Rebecca n'avait-elle pas assisté avec assiduité à toutes les réunions, réceptions, galas où Seth Hamilton était attendu ?

La passion dévorante et exclusive dont Vicky se moquait n'était pas pour lui une évidence tangible. Vicky raillait ouvertement son aînée lorsque la famille était réunie. Lui s'étonnait du refus de rétorquer de Rebecca. Elle se contentait de regarder Vicky, de hausser un sourcil, alors qu'un rien de sourire étirait sa lèvre supérieure. Un comportement dont il ne percevait pas le mystère, alors qu'elle lui semblait différente. Étrange jeune femme dont il aurait aimé découvrir la vraie nature. Il reconnaissait sans honte et sans remords que Rebecca Aberdeen le fascinait par son impassibilité. Même les remontrances maternelles, parfois sévères, ne semblaient pas la toucher ; elle obéissait sans rechigner. Une énigme pour lui.

Si Vicky n'avait pas occupé toutes ses pensées, il aurait aimé mieux connaître Rebecca, s'en faire une amie. Mais elle l'évitait avec rigueur. Du moins était-ce ce qu'il ressentait, une impression diffuse dont il ne pouvait se débarrasser, bien que l'attitude de cette dernière ne soit pas ouvertement distante. Vicky avait ri lorsqu'il lui en avait parlé. Elle avait prétendu que Rebecca ne se liait jamais avec personne. Après avoir assisté à la scène du plongeur, un peu plus tôt dans l'après-midi, il en doutait fortement. Rebecca montrait au contraire une grande familiarité avec le chauffeur de Marshall, bien éloignée de sa froideur en public.

Vicky le sortit de ses réflexions, l'entraîna vers les jet-skis arrivés sur la plage et pris d'assaut. Une course s'organisa pour rejoindre le ponton devant le manoir. Bientôt, dans la petite crique ensoleillée, les cris se mêlèrent aux vrombissements bruyants des puissants moteurs.

– Restons en arrière, lui murmura Vicky à l'oreille comme une invitation à s'écarter du groupe.

Il frémit et plus rien ne compta qu'elle.

Elle se colla à son dos, et le moteur vibra à sa sollicitation adroite. Il sourit béatement, ravi de cette intimité, s'élança sur les flots à la poursuite de la cohorte égayée comme une volée d'étourneaux aux cris de sauvages.

Les bras de Vicky autour de sa taille, sa poitrine contre son dos, ses cuisses fermes serrées le long de ses cuisses le ravissaient. Son menton posé sur son épaule lui donnait un sentiment d'intense puissance. Les vagues soulevaient le jet-ski, les éclaboussaient copieusement. Leurs rires joyeux se mêlaient, musique de leur jeunesse insouciant.

– Là ! dit soudain Vicky, montrant du doigt une petite crique à la pointe de l'île.

Bruce sourit, y dirigea le jet-ski. Cette invitation à un peu d'intimité fit naître en lui un désir enivrant.

Deux corps se prélassaient sur les galets chauffés à blanc par le soleil triomphant, invisibles si l'on n'approchait pas de la crique abritée. Une silhouette se souleva à leur approche. Bruce reconnut les deux jeunes gens. Il vit le visage de Rebecca s'assombrir. Elle secoua son compagnon endormi. L'appareil vint s'échouer sur la plage dans un raclement de galets, et le bruit du moteur mourut lorsqu'il coupa le contact.

– Becky ? Mais qu'est-ce qu'elle fait là ? s'étonna Vicky.

Il l'aida à descendre du jet-ski, observant du coin de l'œil le couple qui s'était levé précipitamment à leur approche. Il se sentit embarrassé de les déranger.

– Merde, entendit-il grommeler Rebecca.

– Elle va cafter ? s'inquiéta Skippy.

Une moue amusante plissa son visage bronzé. Rebecca répondit, avec un sourire qui vibra une seconde de férocité :

– Elle n'a pas intérêt ! J'ai quelques munitions d'avance.

Elle le poussa vers la falaise.

– Vas-y, je te rejoins, ajouta-t-elle d'une voix ennuyée.

– Je croyais que tu étais au manoir, dit Vicky en observant le chauffeur s'éloigner.

– J'avais terminé. J'ai le droit de m'accorder un peu de loisirs, non ?

Le regard de Rebecca durcit devant la mine hautaine de sa sœur.

– Avec Skip ?

– Oui, avec Skip.

Elle commença à s'éloigner à son tour.

– Vous avez encore plongé du promontoire ! s'écria Vicky d'un ton accusateur.

Rebecca se tourna vers elle lentement.

– Oui, nous avons plongé du promontoire, Vicky...

Un sourire narquois illumina son visage pétillant.

Bruce les observait, étonné de l'acrimonie que montrait Vicky envers son aînée. À cause du chauffeur ? Une rivalité féminine ?

Il se fit plus attentif, observa les deux visages débarrassés de leurs masques habituels.

– Si papa l'apprend..., commença Vicky d'un petit air sournois.

Le rire de Rebecca cascada, ricocha dans la petite crique. Ses yeux brillaient d'un amusement vibrant.

Bruce fut médusé par son brusque changement de physionomie.

– Tu veux aller le lui dire, Vicky ? rétorqua-t-elle d'une voix douce comme du velours.

Vicky blêmit, recula d'un pas.

– Si papa te voit traîner avec le personnel...

– Skip est un ami, trancha rudement Rebecca dont les traits venaient de se charger d'une colère fugace. Ne l'oublie surtout pas !

Elle se retourna sans attendre la réponse que Vicky s'abstint de faire et partit, la démarche raide.

Bruce la suivit des yeux, rempli de curiosité, étonné par les répliques virulentes de Rebecca. L'antagonisme entre les deux sœurs était flagrant. Pour la première fois depuis qu'il les connaissait, Rebecca avait montré de la rudesse envers Vicky qui, s'il en jugeait par les apparences, avait été mise K-O.

Ainsi, celle qui jamais ne rétorquait avait de la répartie ?

– Si papa l'apprend, il va la jeter dehors et Skip avec ! jeta-t-elle rageusement.

Vicky gardait une rancœur sourde envers Skip. Il l'avait repoussée, un été, alors qu'elle avait tenté de le séduire. Rebecca avait assisté à la scène. Lorsqu'elle avait voulu se plaindre du jeune homme pour se venger, Rebecca l'avait prévenue qu'elle révélerait à leur père ses incartades. Et ces avertissements n'étaient pas des menaces en l'air.

Rebecca était aussi prude que leur père. La trouver au lit avec un jardinier, alors qu'elle était encore mineure, l'avait bouleversée. Rebecca avait pourtant dix-huit ans, à l'époque. Depuis, Vicky se gardait de dévoiler les aventures. Elle se montrait prudente avec les *extra* qu'elle s'accordait avec le personnel des hôtels. Les menaces de licenciement ou les propositions d'avancement permettaient de rendre ces liaisons discrètes. Les employés étaient faciles à circonvenir, et leurs petits rendez-vous coquins restaient secrets. L'allusion de Rebecca l'inquiétait pourtant. Mieux valait abandonner la bataille, se montrer plus aimable envers elle.

Leur père était intransigeant sur la décence, et sur cette idiotie de virginité avant le mariage. Une aberration à laquelle elle s'était soustraite depuis longtemps. En toute discrétion, pour ne pas subir les

foudres paternelles ou les conséquences désagréables de ses menaces implicites. Les renier, ni plus ni moins. Les jeter à la rue sans espoir de pardon. Les priver immédiatement du moindre revenu. Jouer avec le feu était plaisant, mais pas au point de finir carbonisée !

Elle se redressa, plaqua un sourire charmeur sur ses lèvres pour que Bruce ne se doute de rien.

N'avait-elle pas décidé de se faire épouser pour vivre pleinement sa vie, sans avoir à recevoir d'ordres de son père ou à se sentir flouer dans ses goûts de luxe ?

Dire que Rebecca avait su attirer celui en qui elle-même avait placé tous ses espoirs ! Pourquoi Seth s'était-il entiché de sa sœur ?

Elle ne comprenait toujours pas. Elle avait pourtant tout fait pour que ce soit d'elle qu'il tombe amoureux, ou tout au moins qu'il demande en mariage. La fortune Hamilton valait celle des Aberdeen. Le pactole que son père lui verserait pour son mariage avait un avant-goût de liberté, mais n'était pas suffisant pour assouvir ses goûts de luxe. Et cette bécasse de Rebecca avait pris dans ses filets le seul homme sur lequel elle avait jeté son dévolu !

Il aurait été un mari parfait. Beau, jeune, malléable.

Elle sourit à Bruce, vint se coller à lui, lui offrit ses lèvres pour lui faire oublier leur petite escarmouche familiale.

Il ne fallait pas le perdre, celui-là ! Il était tellement subjugué qu'elle en ferait ce qu'elle voudrait. La bouche chaude de Bruce vint couvrir la sienne et elle soupira de dépit. Pourquoi Seth s'était-il entiché de Rebecca ?

Arrivée en haut de la falaise, Rebecca se retourna. Elle cacha à Skip son désarroi de voir sur la plage les deux corps enlacés étroitement. Un frisson remonta le long de sa colonne vertébrale, irradiant son cerveau d'un frémissement intense. Elle détourna les yeux pour ne plus penser à la folie qui la torturait depuis deux mois.

Elle devait oublier cet homme ! Impérativement.

Chapitre 6

– Faites le nécessaire. Nous serons sur le bateau à 23 h 30, après le feu d’artifice. Ne prévoyez pas de flash pour que les photos soient plus probantes. Elles devront paraître avant le week-end, précisa Seth d’un ton autoritaire.

Pendant quelques secondes, le silence se fit dans le petit bois.

– Une légende ? Je crois que les photos seront assez parlantes. Mais, un petit texte du genre « Rebecca Aberdeen la Princesse de glace fondant sous le charme de Seth Hamilton » pourrait faire son effet. La situation sera sans équivoque, croyez-moi, je m’en charge personnellement !

Il sourit férocement. Cette petite dinde, avec ses grands airs, n’allait pas mettre à mal son plan si bien élaboré. Elle avait rejeté sa demande en mariage ! Sans une explication, d’un simple « Je ne peux pas ».

Un mois qu’il sentait qu’elle lui échappait ! Il ne s’était pas trompé.

Depuis son retour de Londres, Rebecca se déroba. Si sournoisement que Marshall n’avait rien remarqué. Lui-même avait mis les bouchées doubles, l’avait entourée de prévenances. Mais plus il se montrait tendre, plus elle s’éloignait, redevenait cette glace froide et lointaine. Elle avait dû rencontrer un homme, à Londres, et s’il n’y prenait garde, sa fortune pourrait bien lui passer sous le nez. Or, il ne s’y résolvait pas. Il devait bien se l’avouer, la résistance de Rebecca à céder à ses avances était devenue pour lui un défi à surmonter. Son orgueil ne pouvait accepter la défaite. La Princesse de glace lui appartiendrait. Il la soumettrait à son désir. Cette femme était à lui et il était prêt à toutes les bassesses pour l’obtenir. Jamais aucune autre n’avait provoqué en lui un tel chambardement, une telle volonté de la posséder. Ce n’était pas de l’amour, mais un désir bestial qu’il devait assouvir. Une fois qu’il la posséderait, il en ferait sa chose, soumise, conquise à toutes ses demandes.

Il sourit de nouveau, dans l’obscurité du petit bois. Un sourire cruel. Le piège était parfait. Elle n’y verrait que du feu. Avant le lendemain soir, elle serait à lui. Le bal costumé finirait en apothéose pour lui, en défaite cinglante pour Rebecca Aberdeen.

Son père, pour étouffer le scandale qu’il allait provoquer, ordonnerait le mariage immédiat de sa fille indigne. Lui se plierait à la demande avec une soumission absolue et une indignation révoltée contre les journalistes.

Tout serait parfait !

Il repartit vers le manoir d’une démarche nonchalante, riant déjà en pensant à la soirée du lendemain et s’en délectant d’avance. Rebecca serait à lui !

Quelle ordure, ce Seth Hamilton !

Adossé à un gros chêne, à quelques mètres de la clairière où Seth se tenait l'instant précédent, Bruce ne décolérait pas. Même s'il n'avait entendu qu'une partie de la conversation téléphonique, il se faisait un tableau très précis de ce que Seth préparait. Celui-ci ne se doutait pas que cet appel, qu'il avait voulu discret, au milieu des bois, était parvenu aux oreilles de quelqu'un. Quelqu'un qui brûlait d'envie d'abattre son poing sur son visage !

Bruce renonça à allumer sa cigarette, la jeta au loin d'un geste énervé. Il devait prévenir Rebecca du piège que lui tendait son fiancé. Il fronça les sourcils. Son fiancé ? Pourquoi Seth mettait-il au point ce piège, s'il comptait l'épouser ?

Un scandale pareil ne pencherait pas en sa faveur. Le père de Rebecca pouvait décider de renier sa fille pour un tel manquement à l'éthique familiale.

Aberdeen avait été clair lorsqu'il l'avait entretenu de sa relation avec Vicky. Pas de relations avant le mariage. C'était totalement vieux jeu, incroyablement absurde à l'ère de l'informatique, des films pornos et des boîtes de nuit échangistes, mais il n'en démordait pas.

Et force était de constater que Vicky l'avait gentiment repoussé la veille, alors qu'ils s'étaient enflammés après un baiser torride. Lorsqu'il avait voulu lui enlever le haut minuscule de son maillot de bain blanc, elle l'avait repoussé d'un « Non, s'il te plaît, je ne peux pas ! ».

Il en était tombé un peu plus amoureux. Savoir qu'elle se refusait à lui avec ce regard brûlant de désir l'avait conforté dans son sentiment qu'elle était exceptionnelle. Résister aux avances des hommes jusqu'au mariage était héroïque pour une femme aussi somptueusement belle et désirée. Elle était aussi pure qu'il l'avait imaginée. Il en frémissait d'un sentiment profond et tendre. Elle serait sa reine.

Il n'en était que plus furieux contre Hamilton et sa déloyauté envers Rebecca.

Sa fiancée ? Il y réfléchit en revenant vers le manoir.

S'ils étaient fiancés ou prévoyaient de l'être, Seth n'avait pas besoin de cet artifice immonde pour l'épouser. C'était même contre-productif et mettrait Aberdeen en fureur. Lequel était capable des pires sanctions contre eux.

Rebecca aurait-elle rejeté sa demande ?

Depuis une semaine qu'il l'observait, il avait pu constater qu'elle ne montrait pas de signes particuliers d'un tendre attachement envers Seth, au contraire. Elle le tenait en respect avec une détermination imperceptible qu'il avait cependant remarquée au travers de petits indices. Elle ne se laissait plus prendre par la taille, détournait la tête légèrement lorsque Seth montrait trop d'empressement à l'embrasser aux coins des lèvres, toutes ces manifestations de tendresse qu'il avait lui-même pour Vicky.

Pas de démonstrations intempestives sous le toit de Marshall. Il ne les acceptait pas, même de sa fille mariée, tancée sévèrement parce qu'elle avait embrassé sur la bouche son mari devant le reste de la famille. Personne n'avait rien dit. Elisabeth avait rougi comme une gamine de dix ans, Bryan guère plus fier devant son beau-père.

Bruce aurait envoyé promener Marshall sans hésitation. Il avait eu la velléité de faire une remarque acerbe. Le regard de Rebecca, qu'il avait croisé à ce moment-là, l'avait stoppé net, inexplicablement, comme si la même révolte sourde les avait étreints et rapprochés.

Rebecca l'intriguait. Il ne comprenait pas qu'elle ne le laisse pas approcher pour qu'ils deviennent amis. Son amitié avec le chauffeur était incompréhensible pour lui. L'idée qu'une idylle secrète les liait était la seule explication plausible à ce qu'il avait surpris la veille.

Vicky refusait de parler de son aînée. Elle la jugeait durement. La considération que Rebecca montrait envers le personnel l'excédait. Rebecca ne fuyait-elle pas les relations sociales de leur monde pour se complaire parmi le commun des mortels ? Ne se sauvait-elle pas de tout temps pour

rejoindre le personnel, sous prétexte de donner des ordres ? s'était-elle indignée, la conscience de son rang ancrée profondément en elle. Il n'avait pas poussé plus loin son interrogatoire. L'énervement visible de Vicky lorsqu'il parlait de Rebecca prouvait le conflit sourd entre les deux sœurs.

Plus il réfléchissait, plus il en était certain : Rebecca avait rejeté Hamilton, mais celui-ci n'avait pas l'intention de laisser filer sa proie.

Charly, source intarissable de renseignements sur la société de New York, lui avait révélé que Seth s'était fait couper les vivres par son père. Trop dépensier d'après la rumeur, il avait été remis au pas avec sévérité. S'il était acculé, il devait trouver une nouvelle source de revenus. Vicky ne lui avait pas caché que leur père les doterait royalement pour leurs mariages. Pas moins de 10 millions de dollars ! Une peccadille pour Vicky, l'empire Aberdeen valant au bas mot 667 millions de dollars. Elle ne comprenait pas la mesquinerie de son père. Bruce avait sourcillé à ses plaintes à propos de la prétendue radinerie de son père. Elle vivait dans un luxe inouï. Il s'était demandé si elle accepterait sa demande en découvrant que sa fortune personnelle était très loin d'égaliser celle d'un Seth Hamilton. À peine 10 millions de dollars, tous injectés dans l'entreprise. Il vivait confortablement, mais il était loin de pouvoir soutenir le train de vie de la famille Aberdeen.

Il grimaça à ces pensées, qu'il prenait soin d'écarter depuis une semaine. Il aimait éperdument Vicky et elle semblait répondre à son amour. Ils seraient heureux ensemble, il la comblerait des attentions les plus folles. Elle serait une reine pour lui... Un sourire d'espérance revint sur ses lèvres, ses réflexions égayées par les images d'avenir qui fleurissaient dans son cerveau.

Tandis qu'il approchait de la grande maison sur la colline, les propos d'Hamilton lui revinrent en mémoire. Il devait prévenir Rebecca qu'elle ne devait pas le suivre le lendemain soir. Qu'elle l'évite le plus possible, ne reste pas seule avec lui. Mais il ne lui révélerait pas ce qu'il avait découvert. Il n'avait pas l'intention de faire les frais d'un procès en diffamation de la part de Seth s'il se trompait ou que ses mises en garde lui soient rapportées. Uniquement prévenir Rebecca de ne pas rester seule avec lui, de ne pas approcher d'un bateau de toute la soirée.

Le manoir était éclairé de mille feux. Il se dressait majestueusement dans le jardin luxuriant que l'été paraît de toutes ses couleurs sublimes. Les parfums enivrants montaient des parterres de fleurs disséminés sur la pelouse en pente douce jusqu'à la plage de galets. L'embarcadère était éclairé. Deux embarcations légères permettaient de rejoindre les yachts à l'ancre, que l'on distinguait à quelques encablures de l'île. Écrin magnifique de paix pour le manoir dressé comme un seigneur orgueilleux dominant la mer à ses pieds. La foule des invités se pressait sur la pelouse et la terrasse, mélange hétéroclite et surprenant.

Il scruta les environs et finit par découvrir Rebecca. Seth l'accompagnait, montrait ostensiblement qu'elle était sa propriété. Il les observa discrètement un long moment, adossé à la rambarde de la gloriette couverte de fleurs, pour obtenir confirmation de ce qu'il pensait.

Il ne se trompait pas. Son regard acéré captait tous les secrets cachés. Rebecca ne lui montrait pas d'affection. Elle se tenait éloignée de lui le plus possible.

Bruce se décida à agir lorsque Seth fut accaparé par un homme qui l'entraîna à quelques pas. Il s'approcha discrètement de la jeune femme esseulée.

– Rebecca, pourrions-nous parler un instant ?

Elle se figea. Une ombre effleura ses yeux de glace avant qu'ils ne redeviennent impassibles sous les longs cils bruns.

– De quoi voulez-vous que nous parlions, Bruce ? demanda-t-elle d'un ton distant.

– J'ai quelque chose d'important à vous dire. En privé, précisa-t-il.

Il surveillait Seth du coin de l'œil, mais le trouble de Rebecca, comme sa soudaine pâleur, ne lui échappèrent pas. Les mains tremblantes, elle resserra son châle de cachemire sur ses épaules dénudées, comme pour instaurer une barrière entre eux.

– Pourquoi ? s’enquit-elle sourdement.

– C’est important, Rebecca. Je vous en prie, souffla-t-il avec un accent de supplication. Allons danser, nous serons plus tranquilles.

– Non !

Elle se dégagea d’un geste brusque, s’écarta d’un pas, sans qu’il comprenne son recul.

Pourquoi Rebecca se montrait-elle si distante avec lui, comme si elle le détestait ou qu’il l’effrayait ?

– Je dois vous parler. C’est très important. Il en va de votre avenir, je vous en prie, croyez-moi.

Il s’étonna de la flamme de détresse dans son regard clair, aussitôt dérobée sous les longs cils, de la crispation infime de sa bouche, nouvelle énigme pour lui.

Pourquoi le rejetait-elle ainsi, sans lui accorder un semblant d’amitié ?

– Je...

– Rebecca, c’est primordial, je vous assure, la pressa-t-il, alors que Seth revenait vers eux.

Il n’avait plus qu’une issue pour lui parler. Il l’attrapa par le bras et, sans lui laisser le temps de réagir, l’entraîna sur la pelouse d’un pas vif, déterminé à ce qu’elle l’écoute. Son petit cri de surprise n’arrêta pas sa volonté à se faire entendre d’elle. Maudite entêtée !

– Monsieur Wayne ! protesta-t-elle, alors qu’il l’entraînait à sa suite d’une poigne ferme.

Il s’arrêta près de l’embarcadère, lâcha le bras raide de sa prisonnière, irrité qu’elle montre à son égard une telle répulsion.

Pourquoi ?

– Je suis désolé de vous avoir kidnappée si cavalièrement, plaisanta-t-il pour détendre l’atmosphère.

Elle lui opposa un visage fermé, impassible. Elle ne dit rien, baissant les yeux pour se dérober à son attention.

Maudite femme, pensa-t-il dans un éclair de colère contenue.

Il respira profondément pour calmer sa tension, se lançant à l’assaut de la forteresse de glace qu’elle était.

– J’aimerais que nous soyons amis, Rebecca. Je... je vous apprécie beaucoup et j’aimerais vous connaître mieux, commença-t-il, pour tenter de percer la carapace de froideur qu’elle dressait entre eux.

Son tremblement ne lui échappa pas. Il ne savait pas comment lui conseiller de se défier de Seth.

– Rebecca, j’aimerais que... que vous évitiez de...

Il se trouva soudain ridicule face à cette femme glaciale.

Elle tremblait d’une colère sourde, lui semblait-il, et il en était touché, bien plus qu’il ne s’y attendait.

Pourquoi refusait-elle son amitié ? À cause de l’amour qu’il portait à Vicky ? Du conflit entre elles, ce conflit qu’il avait senti lors de leur querelle la veille dans la petite crique ?

Il soupira de dépit, troublé par la déception profonde qu’il ressentait de ne pouvoir se faire une amie de la sœur de Vicky. Elle l’intriguait tant ! Il pressentait qu’elle était différente de ce qu’elle paraissait aux yeux de tous.

– Demain, j’aimerais que vous ne restiez pas seule avec Hamilton, lança-t-il d’une traite pour faire cesser cet entretien stupide.

Il observa le profil pur à peine dessiné dans la pénombre, la silhouette somptueuse dans la robe de ce jaune d’or qu’elle seule pouvait porter, sa peau dorée comme un abricot mûr, contraste parfait avec cette couleur insolite.

Elle est belle, constata-t-il avec surprise.

Loin de la beauté classique de ses sœurs, très loin, même.

Rebecca ne ressemblait pas à une de ces roses qu'il comparait toujours à Vicky. Elle était une orchidée sauvage comme il en avait vu en Amazonie, belle, mystérieuse, envoûtante. Secrète. Indéchiffrable.

Le ton bougon de Bruce, les mots qu'il venait de prononcer tétanisèrent Rebecca. Depuis qu'il l'avait suppliée de le suivre, qu'il l'avait entraînée à l'écart des autres, elle ne respirait plus.

Il l'avait reconnue et allait lui demander des explications !

Elle suffoqua de la soudaine bouffée de chaleur dans ses reins. Les souvenirs, vivaces, perturbants, affluaient, lui liquéfiant la raison. Elle ne se reconnaissait plus, ne comprenait plus ce qu'elle était à cause de cet homme qui se rapprochait d'elle, le visage tendu.

Que ferait-elle s'il lui disait « Je vous ai reconnue ! » ?

Elle n'avouerait jamais. Même sous la torture. Elle baissa les yeux pour ne pas lui montrer ce qu'elle ressentait, pour qu'il ne se doute pas un seul instant de son secret. C'était si confus dans sa tête et pourtant si fort, si puissant qu'elle ne pouvait plus ignorer ce qu'elle s'obstinait à vouloir cacher.

Mais elle n'admettrait jamais les ravages qu'une simple nuit avait provoqués en elle, surtout depuis qu'elle le regardait vivre.

Elle chassa ces pensées de son esprit, ferma son cœur à l'émoi violent que ses mots avaient provoqué en elle.

– Pourquoi ? murmura-t-elle, incapable de dire un mot de plus, tant la vibration montait en elle, la secouait d'une tempête d'espérance.

– Faites-moi confiance, s'il vous plaît. Je ne peux vous en dire plus, mais... votre avenir en dépend.

La douceur de sa voix, sa gentillesse, la troublèrent encore plus.

– « Mon avenir » ? répéta-t-elle, incapable de réfréner son tremblement d'émoi.

– Oui, Rebecca. Votre avenir. Comptez-moi comme... un ami sincère, je vous en prie. Un ami sincère qui souhaite votre amitié.

Bruce ne pouvait se douter des ravages que ses mots avaient provoqués dans son âme tourmentée. À présent, son cœur bondissait d'allégresse. La confusion de son esprit la déroutait. Elle gardait les yeux baissés pour qu'il ne voie pas les larmes qui palpitaient sous ses paupières.

Pourquoi lui faisait-il cette demande insolite ? Avait-il découvert qu'elle était l'inconnue du Palace ? Ressentait-il pour elle ce qu'elle s'efforçait d'étouffer depuis des jours ?

Les questions voltigeaient dans son cerveau en surchauffe. Elle se tourna de trois quarts pour qu'il ne puisse pas lire sur son visage l'espérance qu'il mettait dans son cœur. Une espérance folle qu'elle avait écartée depuis deux semaines. Elle se forçait à le regarder vivre et accorder sa tendresse à sa sœur pour éloigner ses démons.

– Mon amitié ? répéta-t-elle, chamboulée par la voix caressante de Bruce, plus ravageuse que les mots dont elle se délectait avec émoi.

– J'aimerais être plus pour vous. Je vous en prie ne restez pas seule avec Hamilton demain, durant la soirée. Vous me le promettez ?

« *J'aimerais être plus pour vous.* » Cette petite phrase résonna sous son crâne comme un chant de victoire.

Les mots que lui disait Bruce atteignaient à peine son cerveau, tant elle suffoquait sous une déferlante de joie dévastatrice.

Il voulait être plus pour elle et lui demandait de ne plus côtoyer Seth ?

La folie qu'elle écartait depuis tant de jours explosa en elle, noyant sa raison sous les espérances.

S’était-il rendu compte qu’il se fourvoyait avec Vicky ? L’aimait-il, elle ? Était-il attiré par elle comme elle l’était si puissamment par lui ? Était-il jaloux de Seth et se refusait-il à faire un esclandre en public ? Avait-il peur de ne pouvoir se retenir plus longtemps ? L’avait-il reconnue ?

Elle exultait. Les derniers mots de Bruce furent perdus dans la fureur de son amour qui explosait comme des milliers de feux d’artifice.

– Vous le ferez ? insista Bruce, inquiet de son silence.

Il sentait son trouble, si puissant qu’il en était presque palpable. L’envie de la toucher l’enivrait sourdement. Il retint son geste pour ne pas la voir reculer comme elle l’avait fait peu avant. Il ne le supporterait pas.

– Rebecca, vous me le promettez ?

Elle se tourna lentement vers lui. Leurs regards s’accrochèrent et l’intensité brute qui habitait à cet instant la glace de ses yeux clairs le fit reculer. Elle avait des yeux extraordinairement vivants ! Ils reflétaient l’âme pure qui palpitait dans cette poitrine légèrement haletante. La glace était devenue fusion, l’émotion vibrante illuminait son visage d’une lumière insolite, captivante.

Il la contempla, et un sentiment curieux lui étreignit le cœur.

Princesse de feu, pensa-t-il, avant que ce visage aux traits si expressifs ne reprenne son masque d’immobilité.

Il cligna des yeux pour sortir de ce trouble étrange. Son cœur battait sourdement. Il doutait de ce qu’il avait entraperçu tant elle était de nouveau « Princesse de glace ».

– Je vous le promets, Bruce, dit-elle enfin d’une voix sourde, les lèvres frémissantes.

Il hocha la tête en signe de remerciement, perturbé par ce qu’il avait pressenti un court instant. Elle s’était dévoilée. Lui avait montré fugacement ce qu’elle était.

Une belle âme, pensa-t-il, étonné d’une telle pensée mystique. Terriblement perturbant et déstabilisant.

Rebecca se détourna de ce regard qui tentait de la déchiffrer sans rien pouvoir lire de ce qui flamboyait dans son cœur.

– Merci, Rebecca, murmura-t-il.

Il se détourna, repartit vers le manoir, les mains dans les poches de son pantalon, la démarche assurée, l’allure pensive.

Elle le regarda s’éloigner, incapable de bouger tant l’émotion avait anéanti sa volonté à écarter la folie de cette nuit fatale. Une folie qui était devenue son enfer depuis son retour de Londres. Jour après jour, elle avait voulu se raccrocher à son amour pour Seth, mais force lui avait été de constater que Seth était insipide à côté de Bruce.

Elle avait fui pour ne pas laisser l’impossible s’installer dans son âme. Mais quoi qu’elle fasse, Bruce était de toutes ses pensées. Elle était venue sur l’île comme un dernier remède à son égarement. Une torture qu’elle voulait libératrice. Mais le voir embrasser Vicky avec passion dans la crique l’avait brûlée de jalousie pour la jeter la minute suivante dans un profond désespoir.

Seth lui avait demandé sa main quelques heures plus tard. Après un instant de réflexion durant lequel elle s’était dit « pourquoi pas », elle avait refusé.

Imaginer Seth la toucher l'avait révoltée. Elle avait rejeté la demande de celui qu'elle avait cru aimer. Désormais, elle savait ce que c'était d'aimer. Elle hurlait de douleur devant l'amour qui liait Vicky et Bruce.

Mais Bruce venait de tout bouleverser par ses paroles.

« *J'aimerais être plus pour vous.* » Une phrase qui résonnait dans sa tête comme une musique d'espoir.

La fureur de son amour éclatait, dévastait toutes ses résolutions, ses doutes, ses peines. Il lui avait fait entrevoir le paradis, une certaine nuit et il venait de lui en ouvrir les portes en grand. Son avenir était avec lui, contre lui, pour lui. Elle le sentait au fond d'elle, leurs âmes avaient communiqué pendant une microseconde d'un bonheur et d'une extase parfaits. Il était sa vie. À jamais.

Elle ne pouvait plus supporter le bruit du manoir et s'éclipa vers la plage pour savourer ces mots au goût d'avenir heureux.

« *J'aimerais être plus pour vous.* »

Jamais paroles n'avaient été plus fabuleusement source de bonheur.

– Je t'aime, Bruce, murmura-t-elle, assise sur la plage, son regard perdu dans les reflets de la lune sur la mer étincelante.

Des reflets semblables à un regard gris d'argent.

Chapitre 7

Papa.

Je préfère t'annoncer moi-même que je viens de refuser d'être la femme de Seth Hamilton. Je sais que je vais te décevoir et j'en suis profondément chagrinée. Mais Seth n'est pas l'homme de ma vie. J'aimerais que tu me comprennes et que tu acceptes mon choix. Je pars.

Ta fille qui t'aime.

Rebecca

Rebecca relut sa lettre avec soin, hésita à donner le nom de Bruce.

Elle n'était plus certaine de rien. L'attitude de Bruce était incompréhensible. Alors qu'elle pensait qu'il partageait ses sentiments, après la discussion qu'ils avaient eue la veille au soir, il n'avait pas quitté Vicky d'une semelle, et s'était montré empressé auprès de sa sœur.

La confusion était totale dans son cœur et son esprit. Depuis deux semaines, elle avait découvert l'attrance qu'elle éprouvait pour lui, elle s'était avoué qu'elle était tombée amoureuse de l'homme qui courtisait sa sœur avec fougue. Elle était anéantie !

Elle avait lutté, refusé de se laisser porter vers ce penchant qu'elle trouvait déloyal envers Vicky. Sa sœur semblait amoureuse, elle aussi, même si Rebecca doutait de la profondeur des sentiments de sa cadette. Seul le bonheur de Bruce comptait.

Il n'empêche, le manège de Vicky avec le personnel du groupe ne lui avait pas échappé. Elle ressentait une profonde humiliation chaque fois qu'elle découvrait une nouvelle liaison de sa sœur, à la barbe et au nez de leurs parents, très à cheval sur la décence pour eux-mêmes et les autres. Elle avait couvert ses frasques pour que personne n'apprenne jamais la déchéance de la fille préférée du clan Aberdeen.

Une telle découverte pouvait être dramatique.

Elle seule connaissait l'état de santé réel de son père, malade du cœur depuis quelques années. Il n'avait pu le lui cacher après une crise importante, alors qu'ils se trouvaient tous deux à Pékin pour une négociation d'affaires. Elle s'en était affolée, mais il lui avait fait promettre de ne rien dire au reste de la famille. Même sa mère ignorait la gravité de la maladie de son époux.

Depuis deux ans, elle portait ce fardeau. Elle s'évertuait à soulager le travail de son père, y prenait du plaisir depuis qu'il lui délégait quelques responsabilités. Le directeur général du groupe, au courant de la faiblesse cardiaque de son père, l'encourageait à s'investir dans son rôle de *suppléante*.

L'empressement de ses parents à la voir mariée avec Seth trouvait là sa raison. Un gendre qui s'engageait à reprendre les rênes de l'entreprise était un atout puissant pour son père. Mais Rebecca ne pouvait plus se mentir, ni mentir à Seth. Elle en était incapable. La violence de ses sentiments pour Bruce la laissait pantelante et perdue.

Ce soir, elle lui parlerait. Si elle s'était fourvoyée, elle disparaîtrait de sa vie. Elle priait pour qu'il n'épouse pas Vicky. Il serait malheureux avec elle. Hélas, elle le savait assez orgueilleux pour refuser de le reconnaître. Surtout devant son père et sa manière de clamer haut et fort que le divorce était interdit chez les Aberdeen. Bien sûr, ils pourraient passer outre si leur couple battait de l'aile. Mais elle connaissait assez Vicky pour savoir qu'elle ne s'aliénerait jamais leur père, de peur de perdre sa part d'héritage. Aucun divorce possible dans leur famille, à moins d'accepter d'être reniée et bannie. Jamais Vicky ne ferait un tel sacrifice. Elle aimait le luxe par-dessus tout.

Rebecca redoutait le jour où sa sœur ouvrirait les yeux sur la réalité de la situation de Bruce, bien moins riche que les journaux le prétendaient. Ses avoirs étaient réinjectés dans son entreprise et l'entrée en Bourse imminente n'apporterait pas la richesse que Vicky escomptait. Même s'il vivait confortablement, jamais le train de vie du ménage Wayne ne serait à la hauteur des ambitions de Vicky. Les 10 millions de dot promis par leur père seraient un feu de paille pour la dépensière compulsive qu'elle était. Très vite, la vie du couple deviendrait un enfer. Vicky ne pourrait plus tenir son rang avec brio. Elle en ferait le reproche à son mari *infortuné*. Il fallait être réaliste : aucun avenir heureux pour une telle union, malgré la passion que Bruce éprouvait pour elle.

Elle regarda sa montre-bracelet, constata que le dîner allait être servi dans moins de trois quarts d'heure. Elle se leva de son bureau, se décida à enfiler son costume pour le bal masqué. Une longue robe simple, comme en portaient les dames du Moyen Âge en Europe. Une ceinture d'argent égayait la couleur rouille de sa tenue. Une coiffe légère enserrait ses cheveux, puis les laissait cascader sur son dos en une flamboyante onde mouvante. Sa tenue était d'une grande sobriété, telle qu'elle l'avait voulue, simple et discrète, loin de la robe à la Scarlett O'Hara que sa mère avait voulu lui imposer. Elle se sentait elle-même dans ce déguisement. Et elle passerait inaperçue dans la cohue dont le parc était envahi depuis le début de l'après-midi.

Elle avait prétexté la fatigue pour se réfugier dans son chalet, où elle s'était barricadée pour ne plus voir Bruce et Vicky tendrement enlacés parmi les invités.

Son père et sa mère allaient le lui reprocher, mais plus rien ne lui importait. Le lendemain, si Bruce lui annonçait que c'était Vicky qu'il aimait, elle partirait. Sa vie ne serait plus que travail et dévouement au groupe Aberdeen.

Elle jeta un dernier regard dans le grand miroir de sa chambre, se détourna pour ne pas lire dans ses yeux la détresse, tapie là depuis des heures. Après un bonheur immense qui avait duré quelques heures, elle se sentait au bord du gouffre. Si elle n'y prenait pas garde, il l'engloutirait. Mais elle avait assez de force pour résister. Elle le devait à son père, pour le soutenir.

Elle respira profondément, sortit, et rejoignit le grand chapiteau où les deux cents invités étaient attablés. Elle fit un détour par le bureau de son père, désert en cette journée de fête, déposa sa lettre sur le sous-main de cuir. Les explications attendraient qu'elle soit prête à l'affronter en toute sérénité. Quel que soit son avenir, heureux ou malheureux.

Ce soir, elle donnait une dernière représentation.

Demain, elle serait la plus heureuse des femmes ou la plus malheureuse à jamais. Elle ne se leurrait pas. Son amour pour Bruce était un feu dévorant qui l'anéantirait si elle n'y prenait garde. Elle le combattrait de toutes ses forces si elle devait renoncer à lui. Pas d'apitoiement. Elle avancerait vers l'avenir avec détermination. Peut-être, un jour, un autre homme entrerait-il dans son cœur et se laisserait-elle alors aimer.

Le chapiteau était comble. Le brouhaha des conversations, des rires couvrait la musique de l'orchestre installé sous la gloriette. Rebecca resta un instant à l'entrée pour observer les nombreux invités. Ils déambulaient pour trouver leurs places dans une ambiance communicative.

Les invités rivalisaient d'élégance et d'extravagance. Les toilettes somptueuses des femmes s'agrémentaient d'une débauche de rubans, de perles, de volants, de frou-frou, de bijoux éblouissants.

Le carnaval de Venise n'avait rien à envier aux costumes qui s'exhibaient à qui mieux mieux sous le chapiteau illuminé.

Rebecca ne prit pas garde aux regards posés sur elle, l'esprit occupé par son tourment. Son costume d'une simplicité monacale la désignait comme l'exception parmi les autres femmes.

Elle entendit sa mère s'exclamer :

– Mon Dieu ! Où est-elle encore allée chercher ça !

Rebecca releva le menton avec une pointe d'insolence, le regard déterminé pour affronter le clan réuni près de la table qui leur était dévolue. Elle savait que le contraste qu'elle offrait avec ses sœurs était plus détonnant que d'habitude.

– Becky ! soupira sa mère, en désignant sa robe au tissu moiré.

– Oui, maman, je sais, ce n'est pas la robe de princesse que tu as commandée, mais il y a ici assez de princesses pour que je reste en Cendrillon, ironisa Rebecca avec un coup d'œil narquois à ses sœurs.

Le propos atteignit sa cible. Un petit rappel à leur enfance, à leur adolescence, où le vilain petit canard qu'elle était avait souffert des commentaires méchants de ses sœurs qu'on disait toujours plus belles, plus parfaites, plus intelligentes.

– Vous êtes la plus belle Cendrillon au monde, Rebecca, déclara Seth avec grandiloquence.

Il s'inclina, lui prit la main pour la porter à sa bouche et y poser les lèvres.

– Merci, Seth, répondit-elle froidement.

Elle retira sa main sur laquelle il s'attardait avec une complaisance qui l'agaça.

La cloche tinta. Le silence se fit parmi les invités. Les festivités commençaient.

Rebecca s'assit entre Seth et Bruce. Ce dernier lui glissa un coup d'œil amical de connivence. Elle frissonna tout entière, se détourna pour ne pas voir son bras glissé sur le dossier de la chaise de Vicky.

Le repas fut une torture. Elle resta muette, la gorge serrée par le désarroi, incapable de prononcer un mot.

Bruce lui lançait des coups d'œil inquiets, mais elle s'était barricadée pour ne pas hurler à chaque geste enveloppant qu'il avait vis-à-vis de Vicky. Elle n'aurait pas besoin de lui parler, ce soir. Son comportement était explicite. Elle ne comprenait pas ce qui s'était passé la veille.

Elle s'enferma alors loin, très loin, pour ne plus souffrir.

Pour s'éloigner de son enfer, elle accepta toutes les danses. Pas un instant, elle ne revint à la table du dîner. Elle passa de bras en bras, répondant d'un sourire froid à ses cavaliers qui tentaient de la dérider. Elle était plus que jamais la Princesse de glace, enfermée dans sa tour, sourde au monde environnant. Plus rien ne comptait que son départ. Elle vivait dans un état second, sans penser à rien d'autre.

Au moment du feu d'artifice, Seth déclara que le spectacle serait exceptionnel vu de la mer. Il l'entraîna vers le canot à moteur sans qu'elle rechigne à le suivre. Peu importait la promesse qu'elle avait faite à Bruce, la veille au soir. Tout était faux, les mots s'étaient envolés.

Seth jubilait, frémissait d'impatience. Cette nuit, Rebecca serait à lui !

Son comportement indifférent ne l'effrayait pas ; la bouteille de champagne aurait raison de ses réticences. Il savait qu'elle ne buvait guère. Il l'inciterait à le faire pour qu'elle soit ivre. Oui, vraiment, son plan était parfait !

Lorsqu'il aborda le yacht de son ami, il était dans un état proche de l'exaltation.

– Pourquoi m’as-tu amenée ici ? demanda soudain Rebecca, se réveillant du songe où elle était plongée.

– Pour voir le feu d’artifice, Becky. D’ici, ce sera fabuleux, crois-moi, lui certifia-t-il en montant l’échelle de coupée, avant de lui tendre la main pour l’inviter à le rejoindre.

– Ramène-moi à terre, s’il te plaît.

– Pourquoi ? La nuit est magnifique et regarde la vue que l’on a d’ici ! Le manoir est splendide. Allez, viens, insista-t-il d’une voix amicale et bon enfant pour la rassurer.

Une fois à bord, il libérerait le canot à moteur. Ainsi, elle ne pourrait pas s’enfuir, et ils passeraient la nuit à bord. Il espérait que leur absence serait rapportée à Marshall.

Rebecca hésita, son esprit embrumé par la détresse de son cœur, mais ses sombres pensées avaient anéanti sa volonté. Elle prit la main de Seth. Il la hissa à bord, une expression de profonde satisfaction sur le visage, l’attira contre lui, l’enserra de ses bras, et chercha la bouche. Elle se déroba.

– Non !

Elle tenta de se dégager, mais la force de Seth était au-delà de sa résistance.

– Tu en as envie, autant que moi, Becky, murmura-t-il, la voix éraillée par le désir.

Il l’embrassa, écrasa de son avidité ses lèvres frémissantes de dégoût. Elle s’arc-bouta pour lui faire lâcher prise, mais il était trop fort. Sa bouche avide la paralysait de terreur. Ses bras vigoureux la serraient sans échappatoire possible.

– Non ! répéta-t-elle, anéantie, les larmes aux yeux.

Les souvenirs d’une autre bouche sur la sienne effaçaient l’ignominie du baiser de Seth. Ses forces la quittaient tant son désespoir se faisait grand. Elle s’amollit entre ses bras, ses sanglots retenus dans sa gorge serrée. Plus rien n’avait d’importance, de toute façon.

– La dame a dit non ! fit alors une voix coupante dans leur dos.

Seth en sursauta de surprise et la libéra. Elle reprit ses esprits, se dégagea pour se précipiter de l’autre côté du pont. Les larmes ruisselaient à présent sur son visage défait.

– Wayne ? Qu’est-ce que vous foutez là ? cracha Seth avec dédain.

Bruce se tenait face à lui, appuyé contre le bastingage.

– Je viens chercher Mlle Aberdeen, Hamilton, répliqua-t-il d’un ton sec.

Rebecca, figée, vit qu’il lui jetait un regard rapide. Elle le lui rendit, les yeux écarquillés, la vue encore brouillée de larmes.

– Vicky ne vous suffit pas, il vous faut aussi Becky, ironisa Seth.

Se redressant avec morgue, il toisait Bruce de sa haute taille. Sand doute espérait-il l’impressionner, mais Bruce, que l’attitude dédaigneuse de Seth amusait manifestement, n’avait pas bougé, les bras croisés sur la poitrine. Seth n’était pas un gamin des rues comme elle savait que Bruce était. Se battre n’était pas enseigné dans les établissements qu’il avait fréquentés. Alors que Bruce avait dû s’imposer depuis l’enfance, son nom comme un appel à la bagarre.

– Je ne crois pas que Mlle Aberdeen souhaite rester en votre compagnie, reprit Bruce, en se rapprochant d’elle.

Elle recula d’un pas, le souffle court, confuse, incapable de comprendre pourquoi il était là, sur le bateau où Seth l’avait entraînée. Son recul n’échappa pas à Seth, dont le regard sombre étincela de triomphe.

– Je ne crois pas que ma fiancée ait l’intention de vous suivre, Wayne, répondit Seth d’un ton hautain.

– Votre fiancée ? souligna Bruce sourdement.

Il fronça les sourcils, la fixa comme pour obtenir d'elle confirmation, mais elle se tenait immobile, presque absente à ce qu'il se passait autour d'elle.

– Vous êtes réellement fiancée, Rebecca ? lui demanda-t-il avec douceur.

Elle n'essayait plus de savoir pourquoi Bruce était là. Il était là, et c'était tout ce qui comptait. Il était venu la chercher. Son cœur s'ouvrait à nouveau d'un sentiment brûlant. Elle secoua la tête en signe de dénégation.

Seth en serra les mâchoires de rage. Il fonça sur Bruce qui s'écarta à temps pour l'éviter. Seth poussa un cri de rage, se retourna et lui envoya un crochet du droit. Bruce esquiva, répliqua d'un coup de poing qui fit un bruit sourd en s'enfonçant dans l'estomac de Seth. Celui-ci se plia en deux sous la brutalité de l'assaut. À peine se redressait-il que le poing le cueillit au menton, puis qu'un deuxième uppercut le faisait valdinguer dans l'escalier menant à la cabine.

Bruce grimaça, se massa le poing douloureusement sollicité. Il s'approcha de Seth en deux enjambées, et constata qu'il était K-O, affalé sur les marches, sans blessure grave apparente. Il aurait des bleus demain matin. Le sourire fleurit sur sa bouche. Seth n'irait pas se vanter d'avoir été mis K-O sans même avoir pu toucher son adversaire !

Rebecca avait assisté au pugilat sans un mot, sans un cri, hébétée par le spectacle des deux hommes qui se battaient sur le pont, éclairés par les lumières du feu d'artifice. Les fusées multicolores éclataient dans le ciel sombre, lumières joyeuses loin de l'apathie douloureuse où elle se noyait.

– Ça va, Rebecca ?

Bruce s'approcha en deux pas.

Elle chancela de faiblesse comme une feuille emportée par un vent fou. Il la rattrapa de justesse, la fit asseoir sur la banquette du pont, un masque d'inquiétude sur le visage. Il trouva la bouteille de champagne et lui servit une coupe.

– Buvez, cela vous remettra, lui conseilla-t-il d'une voix douce.

De détresse, elle leva les yeux vers lui, ses larmes débordant sans qu'elle puisse retenir son chagrin.

Dans un geste de réconfort, Bruce la prit dans ses bras, la berça comme un bébé. Elle ne résista pas à sa gentillesse. Les sanglots éclatèrent sans qu'elle puisse les refréner. Elle s'accrocha à la taille de Bruce, la tension qui l'avait soutenue depuis des semaines ne suffisant plus à retenir les digues qu'elle avait dressées pour écarter la folie.

Folie qu'une nuit dans les bras de cet homme avait provoquée en elle.

Sa douleur, ses espoirs, son incompréhension et l'amour fou qu'il lui inspirait, tout filait avec ses larmes, ses sanglots frémissants. Elle retrouvait la force de ses bras, la chaleur de sa poitrine, la douceur de ses mains qui caressaient ses cheveux comme le ferait un père pour son enfant malheureuse. Elle pleurait sans pouvoir se retenir, expulsait son chagrin comme une délivrance.

Bruce était là. Il était venu pour elle. Pour la sauver. Plus rien ne comptait que cette voix douce et les mots pleins de réconfort qu'il lui murmurait.

De réconfort, mais pas d'amour, réalisa-t-elle au plus profond d'elle.

La douleur sourde enfla pour la submerger d'une nouvelle vague de désespoir.

Bruce était dépassé par la crise de larmes de Rebecca, inquiet de ce désespoir qu'il sentait dans le corps tendu contre lui. Elle hoquetait contre sa chemise. Les sanglots s'espacèrent enfin au bout de longues minutes, puis elle finit par s'écartier de lui.

– Vous m'aviez promis de ne pas le suivre ! la gronda-t-il gentiment.

Il la redressa, lui tendit une serviette en papier attrapée sur le guéridon où le champagne attendait. Elle le fixa intensément de son regard clair, avant que la lueur vive ne s'éteigne, que l'ombre ne recouvre ses prunelles si bleues qu'elles étincelaient sous les rayons de la lune. Elle secoua la tête sans un mot, comme si elle comprenait seulement ce qu'il avait voulu lui dire la veille.

– Buvez, insista-t-il en lui tendant une coupe de champagne.

Puis il se servit à son tour. Il en avait besoin. Le désespoir de Rebecca l'avait bouleversé. Sentir son corps frémissant contre lui avait fait naître une sensation étrange, perturbante, qu'il était incapable d'analyser, le cerveau rendu confus par les événements récents.

Rebecca but cul sec, évitant soigneusement de le regarder, luttant manifestement pour ne pas éclater de nouveau en sanglots. L'alcool semblait à peine la réchauffer. Elle renifla, laissa tomber sa coupe sur la banquette derrière elle.

– Venez, allons-y, lui conseilla-t-il.

Il jeta un coup d'œil à Seth qui grognait et sortait de son hébétude. Une bagarre suffisait pour ce soir, il n'avait nullement l'intention de récidiver.

Il prit Rebecca par la taille pour la guider vers l'arrière du bateau où il avait amarré la yole qu'il avait empruntée.

Toute la soirée, il les avait surveillés, inquiet du piège que Seth avait tendu à la jeune femme pour arriver à ses fins. La nuit précédente, il avait été incapable de trouver le sommeil. Il avait réfléchi au plan de Seth, qui lui avait paru plutôt judicieux. Quelques photos compromettantes dans la presse et le mariage aurait forcément été conclu par la suite afin d'éviter le scandale. Marshall était intraitable et prêt à tout pour faire respecter ses convictions, protéger ses filles, et éteindre le scandale inévitable qui aurait suivi la divulgation de photos. C'était la raison pour laquelle Vicky lui résistait depuis des mois. Le mariage était la seule issue pour les filles Aberdeen. Il en avait la preuve depuis une semaine.

Il descendit dans la yole, attrapa avec délicatesse Rebecca par la taille pour l'aider à prendre pied dans la frêle embarcation qui tangua.

Le canot à moteur utilisé par Seth avait disparu, sans doute mal amarré. Il n'avait à présent plus qu'à ramer pour ramener le plus discrètement possible Rebecca au manoir. Il détacha l'amarre, poussa la barque loin du yacht. Puis il prit les rames et commença à ramer, tout en observant Rebecca assise sur le banc en face de lui, dans une attitude lointaine.

Il ne dit rien pour lui laisser le temps de se ressaisir, et se laisser lui-même celui de se calmer, tant il était en colère du risque qu'elle avait encouru.

Pourquoi ne l'avait-elle pas écouté et n'avait-elle pas suivi ses conseils ?

Elle le lui avait promis pourtant !

Le seul bruit des rames perdura entre eux, tandis que le feu d'artifice les éclairait de ses lumières multicolores.

Seth grogna de douleur : une tempête hurlait sous son crâne.

Ce maudit Wayne allait lui payer ça ! Il ferait tout pour l'empêcher d'épouser Vicky. Rebecca aussi payerait pour l'humiliation qu'il venait de subir par sa faute.

Il se redressa, réussit à se lever, mais la douleur à l'estomac le plia de nouveau en deux. Il n'y avait pas été de main morte, ce satané Wayne ! Il remonta sur le pont, et, s'appuyant à la cloison pour se soutenir, s'approcha du bastingage pour voir la yole filer à l'ouest de l'île.

Son cerveau s'échauffait de rage. Le bruit d'un canot à moteur qui approchait le fit sourire méchamment. Il connaissait les courants autour de l'île. Wayne n'avait aucune chance de revenir au

manoir avant des heures, avec pareille embarcation.

Il réfléchit à sa vengeance. Le moteur du canot se tut ; seul le clapotis de l'eau contre le flanc du bateau résonna dans la nuit. Un rictus lui étira les lèvres. Il tenait sa revanche...

S'il se débarrassait de Wayne, Vicky devenait libre. N'était-elle pas la fille préférée d'Aberdeen ?

Son rire sourd courut sur les eaux calmes comme une menace pour les deux fuyards. Ils s'éloignaient vers un destin qu'ils n'imaginaient pas et qu'il se faisait fort de provoquer pour qu'ils payent durement son humiliation.

Le photographe se hissa à bord du yacht.

– Changement de programme, lui annonça-t-il alors. Suivez la yole, là-bas, sans vous faire repérer. Sans moteur, et avec les courants, elle risque de s'échouer d'ici une heure ou deux. Prenez des photos, et envoyez-les-moi le plus rapidement possible. Je vous dirai quoi faire. Nous allons provoquer un scandale retentissant, Sam !

Un scandale dont Wayne ne se relèverait pas !

– Ramenez-moi à terre avant, ajouta-t-il, en tendant le bras pour atteindre l'échelle de coupée.

Marshall Aberdeen pouvait être terrible si la colère l'aiguillonnait et il allait se charger de le mettre en colère contre Rebecca et Wayne.

Très en colère !

Chapitre 8

La barque effilée glissait sur l'eau dans un silence que seuls les battements des rames et le souffle haché de Bruce troublaient. Le courant adverse était difficile à combattre dans la nuit obscure et sans repère. La lune voilée par les nuages les éclairait à peine de ses rayons d'argent.

– Merde ! maugréa Bruce, les yeux rivés au rivage.

Les lumières du manoir s'éloignaient malgré ses efforts pour se rapprocher du ponton. Il s'épuisait dans un effort inutile. Il ne connaissait pas l'île ni les courants qui l'entouraient. L'embarcation suivait sa route sans lui obéir.

Quant à Rebecca, prostrée sur le banc en face de lui, sans dire un mot, ni faire un geste, elle ne lui était d'aucun secours.

– Rebecca ! appela-t-il pour la faire réagir.

Il avait besoin de son aide. Elle connaissait les environs et pourrait le guider vers la terre ferme. Il la vit tressaillir à son appel ; ses yeux clairs s'ouvrirent dans son visage que la pénombre dessinait à peine.

– Rebecca, il faut que vous me guidiez, le courant nous entraîne.

À cet instant, la yole confirma ses dires par une embardée plus vive que les autres.

Rebecca sortit de son hébétude. Ses pensées, bouleversées et confuses, s'entrechoquaient sous son crâne. Elle regarda Bruce comme si elle se réveillait d'un songe douloureux. Sa raison, perdue dans les limbes de son trouble, refit surface. Elle observa autour d'elle et en quelques secondes, prit la mesure de leur situation.

– Le courant nous entraîne au sud de l'île, mais nous ne pouvons rien y faire, dit-elle d'une voix assourdie par les sentiments désordonnés de son cœur. Mieux vaut se laisser dériver jusqu'à la passe. Là, il faudra que nous redoublions d'effort pour atteindre Pine Crick, sinon nous allons finir en haute mer. Cette embarcation ne résistera pas au courant.

– « Pine Crick » ?

– De l'autre côté de l'île. Nous pourrons y accoster et revenir à pied, répondit-elle, sans pouvoir retenir une grimace de découragement.

Une bonne heure de marche par les petits chemins escarpés et sinueux de l'île serait nécessaire pour rejoindre le manoir ou son cottage.

Le silence s'installa entre eux, leurs réflexions sur leur aventure occupant leurs esprits.

Elle resserra les bras autour d'elle. La fraîcheur de la nuit pénétrait ses vêtements inadaptés à une promenade sur l'eau. Elle retint son rire fêlé de détresse à l'idée d'une promenade romantique au fil de l'eau avec l'homme qu'elle aimait. Quelle ironie !

La yole tournoya une fois encore sous la force du courant. Installé à l'arrière, Bruce la stabilisa, utilisant les rames comme gouvernail de fortune. Il scrutait les environs, incapable de se repérer. La côte n'était qu'une simple ligne sombre que le courant les empêchait de rejoindre. Ils n'étaient pourtant qu'à quelques malheureuses encablures.

– Par là, dit-elle, lui montrant un point clair sur la côte.

Il tenta de faire dévier la yole, appuya sur la rame de toutes ses forces. Mais la marée descendait, et le courant était d'une puissance telle que seul un moteur pouvait le contrecarrer. Rebecca prit l'autre rame, l'aida du mieux qu'elle put, mais leurs forces réunies étaient impuissantes face à l'élément marin en perpétuel mouvement.

– Nous n'y arriverons pas, haleta-t-elle, épuisée par la lutte qu'ils menaient depuis de longues minutes, dans un silence chargé de tension.

– Ne pouvons-nous pas accoster ailleurs ? demanda-t-il, le souffle court.

La sueur couvrait son front, ses traits étaient crispés de la tension que leur combat inégal provoquait dans ses muscles.

– Si, mais nous serons alors dans le marais et les abords en sont dangereux...

La tournure que prenait leur aventure commençait à l'inquiéter.

– Tentons notre chance, proposa-t-il.

Elle hocha la tête en signe d'assentiment, s'écarta pour lui laisser de la place à côté d'elle. De concert, ils ramèrent énergiquement, leurs souffles rauques de leur effort soutenu.

Au bout d'un long quart d'heure de bataille contre les courants, ils furent récompensés. La barque glissa dans l'onde calme d'une petite anse aux courbes arrondies.

Rebecca scruta les abords pour trouver un lieu d'accostage, tout en se remémorant les récits de Serena, la cuisinière, à propos d'hommes perdus dans le marais sans que personne ne les retrouve jamais. Des histoires de bonne femme, certes, mais la dangerosité du lieu n'en était pas moins réelle. S'ils accostaient sans peine, ils ne devraient pas s'éloigner.

À l'aube, la marée remonterait. Ils seraient alors poussés vers l'île. Ils allaient devoir attendre jusque-là que la clémence des éléments leur accorde leur délivrance.

– Là, dit-elle soudain, désignant à Bruce une percée plus claire que les autres.

En quelques coups de rames adroits, il dirigea l'embarcation vers une petite plage herbue. Un saule aux longues branches feuillues se languissait sur les bords escarpés ; sa silhouette sombre se reflétait dans l'eau clapotant à ses pieds.

Rebecca attrapa les branches, tira l'embarcation vers la plage. Bruce poussa pour guider leur esquif. Un raclement sourd les prévint qu'ils touchaient le fond de l'anse. La barque s'immobilisa brutalement, retenue par les racines du saule. Rebecca se retint au bord pour ne pas chuter. Le tangage prononcé s'équilibra peu à peu sous ses pieds humides.

– Allons-y, dit Bruce en sautant dans l'eau saumâtre où il s'enfonça jusqu'au genou.

Le sol, un mélange de limon et de vase, se déroba sous ses pieds. Il trouva appui sur les racines de l'arbre providentiel, stabilisa sa position, puis l'aida à le rejoindre.

– Nous devrions peut-être rester dans la barque, suggéra-t-elle, en scrutant l'obscurité autour d'eux.

– Elle prend l'eau...

Il lui montra le fond de l'embarcation où progressait lentement un filet limoneux.

– Il faut que nous la tirions au sec, si nous voulons avoir une chance de rejoindre l'île.

Il lui tendit la main. Elle regarda ses pieds, constata que l'eau recouvrait ses chaussures fines. Bruce avait raison, la barque prenait l'eau. Avant la fin de la nuit, elle aurait coulé et leur serait inutile pour franchir les centaines de mètres qui les séparaient de l'île. Ils ne pouvaient la laisser là. Elle remonta sa robe sur ses hanches, prit la main de Bruce pour s'équilibrer.

– Il y a des racines au fond, essayez de vous y stabiliser, lui conseilla-t-il en l'aidant à prendre pied près de lui.

Elle tata le sol, trouva un appui sûr avant de quitter le canot. Ils avancèrent prudemment, atteignirent la plage herbue qu'ils avaient repérée, et s'y laissèrent tomber avec le même soupir de soulagement.

– Nous sommes échoués !

Bruce riait, les yeux fixés sur la lune brillante au-dessus d'eux.

– Jusqu'à l'aube, constata-t-elle d'une voix assourdie par l'angoisse.

Il se redressa, le visage baigné par les rayons argentés, et la regarda. Autour d'eux s'étiraient des ombres inconnues.

– Ne vous inquiétez pas, personne n'apprendra notre petite aventure.

Elle ferma les yeux, exténuée. Trop de choses la bouleversaient. D'un mouvement souple, Bruce se releva, provoquant son inquiétude. Elle se redressa à son tour.

– Je vais sauver notre pauvre barque pour qu'elle nous ramène vaillamment dans quelques heures, dit-il d'un ton gai dans l'espoir manifeste de détendre l'atmosphère et de relativiser l'inconfort de leur situation.

Elle observa sa grande silhouette se perdre dans l'obscurité, écouta les bruits que lui apportait la nuit. Le raclement du bois de la barque sur les cailloux de leur petit refuge, le clapotis de l'eau, le bruissement des feuilles du saule sous le vent frais venu de la mer...

Elle sursauta devant la silhouette dressée dans l'ombre de l'arbre. Elle ne l'avait pas entendu revenir.

– Notre fidèle destrier a les pieds au sec, l'avertit-il, un rire sourd dans la voix.

Elle apprécia son humour. Son effort pour détendre l'atmosphère et la rassurer était louable. La situation était peu enviable pour lui. Il aurait certainement préféré se trouver dans les bras de Vicky à danser plutôt que d'être sur cette miniplage inconfortable avec elle. Elle devait savoir pourquoi il était venu à son secours.

Il se laissa tomber près d'elle dans un soupir qu'elle imagina de regrets. Tout cela à cause de son imprudence ! Les larmes affluèrent sous ses paupières. Elle ferma les yeux pour ne pas se laisser aller. Elle avait été si ridicule sur le yacht, à faire cette crise de nerfs stupide !

Stupide, mais bienfaisante.

Après des semaines de confusion, ses idées reprenaient le chemin de la raison froide et sans appel. Elle s'était laissé submerger par ses émotions à cause de cette nuit démente, qui l'avait bouleversée et déstabilisée. Mais ce n'était au fond qu'une nuit sans importance, ni pour l'homme assis à ses côtés, ni pour elle. Personne ne saurait jamais. Et lui moins que tout autre.

Mais elle devait savoir pourquoi il était là, ce qu'il avait appris et lui avait caché.

– Vous saviez ? lança-t-elle pour mettre les choses au point, connaître la vérité.

– Je m'en doutais, répondit-il en se tournant vers elle.

Mais elle ne lui offrit que son profil noyé de pénombre, tourné vers la mer, d'une tension palpable.

– Comment ?

Le ton était sec, froid, impérieux. Que Bruce soit mêlé à cette affaire l'humiliait profondément. Imaginer qu'il la croyait stupide ou pire, consentante aux desseins de Seth, la mettait dans une rage noire.

Il hésita un long moment, manifestement surpris par la rudesse de sa question.

– J’ai surpris une conversation téléphonique hier soir. Bien involontairement, je l’avoue, précisa-t-il, sans doute pour ne pas passer pour un intrigant auprès d’elle.

– Vous connaissiez les projets de Seth ?

Il tiqua du reproche à peine voilé.

– Disons que je m’étais fait une idée de ce qu’il projetait.

– Pourquoi ne m’en avez-vous pas parlé ?

– Je vous ai demandé de ne pas rester seule avec lui ! s’énerva-t-il, de toute évidence froissé du ton accusateur qu’elle avait employé.

– Vous auriez dû m’expliquer pourquoi !

Elle était furieuse d’avoir imaginé des mots tendres dans ce qui n’était qu’un avertissement d’un danger. Elle avait été idiote, vraiment, s’était mise dans une situation difficile. Si son père découvrait ce qui s’était passé, elle n’aurait d’autre choix que d’épouser Seth. Or, elle n’en avait pas l’intention ! Il la révoltait, plus encore depuis sa tentative de séduction. Elle serait contrainte de refuser l’offre de mariage sans pouvoir en donner la raison, à moins de vouloir que son humiliation soit plus grande encore. Son père la renierait comme il avait toujours affirmé qu’il le ferait si ses sœurs ou elle-même se montraient indignes.

Elle n’était rien. Sa dépendance envers sa famille était un piège dans lequel elle s’était laissée entraîner par facilité et loyauté. Son père s’était chargé de les garder sous sa coupe sans leur accorder les moyens de vivre autre chose. Elle prenait la mesure de ce que sa soumission provoquait. Elle dépendait entièrement de son bon vouloir. Sans argent, elle était à sa merci. Ses compétences dans le milieu de l’hôtellerie ne lui seraient pas d’un grand secours. Marshall Aberdeen avait le bras long dans le milieu et pouvait fermer toutes les portes. Que pouvait-elle espérer ?

– Je ne voulais pas vous effrayer, répondit Bruce. Mais je me rends compte que j’aurais dû vous avertir clairement du danger, au lieu de vous arracher une promesse sans vous en préciser les enjeux. J’ai voulu montrer de la délicatesse dans cette affaire, mais c’était une erreur.

– Quels étaient exactement les plans de Seth ?

Avoir repoussé Seth l’entraînait sur des chemins difficiles. Les conséquences de ce qui s’était passé ce soir étaient imprévisibles. C’est pourquoi elle devait tout savoir de ses plans pour mieux le contrer. Il n’avait pas hésité à l’isoler sur un yacht pour la contraindre à céder à ses avances. Elle frissonna d’imaginer ce qu’il se serait passé si Bruce n’était pas intervenu.

– Cela n’a plus d’importance, Rebecca. Vous êtes saine et sauve et personne n’apprendra notre petite aventure.

– Je veux savoir ! martela-t-elle d’un ton dur, le visage tourné vers lui.

Elle détecta l’hésitation de Bruce, s’effraya de ce qu’il avait pu involontairement apprendre de cette conversation téléphonique. Elle frissonna de colère, humiliée de devoir son sauvetage à cet homme pour qui elle n’était rien d’autre qu’une imbécile.

– Écoutez...

– Parlez ! ordonna-t-elle sèchement.

Bruce poussa un soupir de lassitude.

– Hamilton a convoqué un photographe sur le bateau, lâcha-t-il d’une traite.

– « Un photographe » ? répéta-t-elle d’une voix haletante, horrifiée du piège qui lui avait été tendu.

Tout était sa faute. Pourquoi n’avait-elle pas été plus prudente ?

– Oui. J’imagine qu’il voulait que vous soyez surpris ensemble et que...

La voix sourde de Bruce, son hésitation à prononcer ce qu’il imaginait la frappèrent au cœur. Comment avait-elle pu se montrer aussi imprudente ? L’humiliation était de taille, l’ignominie de

Seth une nouvelle blessure honteuse. Dire que quelques mois plus tôt elle ne rêvait que de devenir sa femme !

Elle se détourna pour cacher ses larmes, bouleversée par les révélations de Bruce. Il ne pouvait se douter des conséquences de la situation dont il l'avait sortie. Situation provoquée par sa stupidité à s'être glissée dans le lit d'un homme et d'avoir cédé à la passion. Elle recevait là, la juste punition de ses erreurs de jugement.

Seth savait qu'elle n'aurait jamais porté plainte contre lui de peur que le scandale n'éclabousse leur famille. Mais ce qui l'aurait retenu de crier haut et fort à l'agression était plus fort encore que l'humiliation. Son père aurait pu avoir un malaise fatal en découvrant les photos. Pour cette raison, elle se serait tue, aurait vécu avec cette honte pour le préserver.

Elle frissonna rétrospectivement de ce qui serait arrivé et le dégoût d'elle-même la submergea.

Sans cette nuit maudite à l'hôtel, elle aurait accepté de devenir la femme de Seth. Tout aurait été dans l'ordre des choses, jamais elle ne serait tombée amoureuse de l'homme amoureux de sa sœur et sa vie aurait été simple et heureuse.

Au lieu de n'être plus que chaos désormais...

Elle devrait payer ses incartades pour le reste de ses jours. Un défaitisme profond l'envahit, tous ses espoirs anéantis sous les tonnes de remords qui l'assaillaient. Elle ricana sourdement, faible soulagement aux sentiments violents qui la bouleversaient. Elle resserra les bras autour de ses genoux pour se réchauffer, alors que le froid tombait sur elle. Le froid de l'âme.

– Rebecca, appela Bruce.

Elle ne réagit pas, secouée de tremblements incontrôlables. Son cœur se glaçait. L'espérance d'un quelconque bonheur la désertait. Elle était indigne d'être aimée, et cette conviction profonde noyait tout dans un gouffre de noirceur.

– Rebecca ! l'appela-t-il à nouveau.

Il se rapprocha, l'enlaça doucement de ses bras.

Elle le repoussa dans un geste de panique. Plus jamais elle ne voulait sentir sa chaleur rassurante. Elle le maintiendrait loin d'elle pour ne pas succomber, ne pas se laisser aller.

– Rebecca...

Elle tremblait en longs spasmes incontrôlés, moins de froid que de honte désespérée.

– Vous êtes frigorifiée. Venez là !

Il l'attrapa de nouveau, mais elle se débattit pour se dégager.

– Lâchez-moi ! souffla-t-elle, exténuée de lutter contre elle-même.

Son corps la trahissait, criait sa famine de le sentir contre elle.

– Non. Vous êtes glacée ! Il ne manquerait plus que vous attrapiez la mort ! jeta-t-il âprement, visiblement agacé de son obstination à refuser son secours.

Il la cala d'autorité sur son torse. Elle se tint contre lui, le corps tendu comme un arc.

– Lâchez-moi, supplia-t-elle, à bout de force.

Elle renonçait à se battre contre ce qu'elle ressentait. Elle était épuisée. Physiquement, nerveusement, mentalement.

Plus rien ne comptait que cette poitrine forte qui se soulevait sous sa joue, que cette chaleur qui l'envahissait, que les mains autoritaires qui la rapprochaient de la source de son bonheur.

Bonheur qui ne lui appartiendrait jamais, elle le savait.

Elle ferma les yeux pour ne pas pleurer, refusant de se laisser submerger par le désespoir prêt à éclater et à lui faire avouer les sentiments qui l'habitaient.

– Arrêtez de jouer à l'enfant ! grogna-t-il.

Bruce resserra son étreinte. Le parfum doux de la chevelure sombre contre son menton l'enivra d'une sensation étrange.

– Dormez un peu, l'aube ne sera là que dans quelques heures, annonça-t-il d'un ton bourru pour ne pas laisser entendre l'attendrissement que son corps tremblant contre lui provoquait.

Elle était comme un petit animal peureux lové dans sa chaleur. De la sentir s'abandonner contre sa poitrine le fit sourire d'un sourire à peine esquissé.

Peut-être accepterait-elle de devenir son amie ?

Il attendit de longues minutes avant que son souffle léger s'apaise et qu'elle plonge dans le sommeil. Lorsqu'il sentit qu'elle s'était endormie, il s'allongea dans l'herbe. Elle se lova contre lui, inconsciemment, chercha la chaleur écartée un instant. Il en ressentit de nouveau cette sensation étrange. Il fronça les sourcils. C'était comme si un souvenir remontait à sa mémoire, imprécis, vague, confus. Le sommeil le prit à son tour. Il se laissa aller, se rapprocha de Rebecca étroitement blottie contre lui.

Le photographe les trouva aisément. Il jubila de les voir étroitement enlacés, leurs jambes emmêlées dans l'abandon du sommeil. L'appareil ronronna, et les cliquetis des prises de vues ne réveillèrent pas les dormeurs.

Il vérifia les photos, sourit d'allégresse des clichés explicites. Parfait ! Jamais il n'avait eu des photos volées d'une telle perfection. Il exultait. Il avait là une fortune entre les mains. Le scandale allait faire grand bruit.

L'entrée en Bourse de la Batmanco allait subir le contrecoup de l'affaire Aberdeen !

Il regagna son canot, sans même que les dormeurs ne s'aperçoivent qu'un piège se refermait sur eux, prêt à les broyer de ses mâchoires impitoyables.

Seth sourit méchamment à la vue des photos que le photographe venait de lui transmettre. Wayne et Rebecca allaient lui payer l'humiliation qu'il avait endurée !

Son scénario était parfait cette fois.

Wayne allait chuter de son piédestal. La Princesse de glace serait humiliée, rejetée par sa famille, et Vicky n'en deviendrait que plus riche.

Dès le lendemain matin, il sonnerait l'hallali.

Personnellement.

Il chercha des yeux Marshall parmi la foule sous le chapiteau où la fête battait son plein. Instiller le doute dans l'esprit du vieil homme. Et surtout faire sa demande officielle. C'était primordial.

Les séquelles de sa bagarre avec Wayne n'étaient pas encore visibles, il devait donc pousser son avantage. Dans une heure ou deux, il retournerait voir Marshall pour l'avertir que Wayne venait d'enlever Rebecca, qu'il s'y était opposé, vaillamment, que l'autre l'avait rossé. Il deviendrait alors le fiancé trahi, désespéré, profondément bouleversé de la trahison de sa promise.

Vicky ne résisterait pas à l'envie de le consoler, humiliée d'apprendre que son petit ami lui préférerait sa sœur honnie. Il allait se faire un devoir de lui en fournir la preuve !

Les photos seraient dans la presse et Internet allait le servir.

Rebecca avait osé s'opposer à lui ?

Elle allait le regretter. Amèrement.

Chapitre 9

Lorsque Bruce se réveilla, les premières lumières de l'aube faisaient danser sur la mer des reflets roses et mauves. Il était frigorifié, courbaturé de la position inconfortable qu'il avait adoptée.

Le corps chaud contre lui le rassura. Sans comprendre son geste, il déposa un baiser dans la chevelure sombre proche de son menton. Il sourit bêtement, habité d'un sentiment de sérénité intense, et exhala un soupir de bien-être dans l'air frais du matin. Il était bien, Rebecca au creux de sa hanche, abandonnée en toute confiance. Il la contempla dormir, découvrit ses traits apaisés, sa beauté douce révélée par l'abandon du sommeil.

Il caressa sa joue dorée comme un abricot mûr. Le tressaillement sous son doigt le fit palpiter. Ses paupières fines battirent lentement, ses yeux clairs se posèrent sur lui. La clarté vibrante de son regard explosa comme une aube naissante, radieuse de promesses. Leurs regards s'accrochèrent, leurs souffles se bloquèrent dans leurs poitrines. La même émotion sourde les laissa pantelants. Leurs visages étaient si proches l'un de l'autre que leurs bouches se réchauffaient du même souffle retenu.

Rebecca réagit la première, terrorisée par ce qu'elle avait souhaité avec tant de force. Elle se releva brusquement pour s'écarter de Bruce. La flamme sourde dans son regard gris était pire qu'une invitation au bonheur. L'instant de vérité s'était envolé comme les aigrettes que son mouvement avait fait s'enfuir au-dessus d'eux.

– Il faut y aller, dit-elle d'une voix rauque, peu assurée.

Elle se mit debout, grimaça des courbatures de son dos et ses jambes.

– Oui. L'aube est là, répondit Bruce d'un ton étrange, qu'elle se refusa à analyser.

Sans plus de mots, ils se dirigèrent vers la yole. En quelques minutes, elle était à l'eau et ils embarquèrent. Bruce poussa la barque dans le courant. Rapidement, ils prirent de la vitesse, sans grand effort. Il jouait du gouvernail pour diriger l'embarcation vers la pointe de l'île dessinée comme un fantôme par le brouillard matinal.

Elle le guidait de peu de mots, profondément troublée par la certitude qu'il l'aurait embrassée, si elle ne s'était pas reculée. L'émotion que cette évidence avait provoquée en elle était pire qu'un ouragan.

La barque progressait rapidement. Le courant les entraînait vers la côte. Ils devaient se rapprocher le plus possible du manoir, sans que qui que ce soit ne s'avise de leur retour. Elle pria de toutes ses forces pour que leur disparition soit passée inaperçue.

L'aventure s'arrêterait là.

– Il faut accoster ici, dit-elle en désignant la petite crique de galets où à peine deux jours plus tôt elle avait vu Bruce et Vicky tendrement enlacés.

Avaient-ils fait l’amour ? se demanda-t-elle à nouveau.

La question l’avait taraudée pendant des heures, sa jalousie exacerbée par ses doutes. Mais elle luttait, refusant de laisser son esprit s’enliser dans de telles pensées.

Avant même que la yole n’accoste, elle avait sauté, regagné la rive, de l’eau jusqu’aux genoux, sa robe trempée. Bruce la suivit, remorqua l’embarcation sur les galets, la cala soigneusement pour qu’elle ne soit pas emportée par la marée, puis il la rejoignit.

– Il est préférable que vous rentriez seul au manoir. Quant à moi, je retourne à mon cottage, lui annonça-t-elle alors, le visage glacé, la voix dépourvue de tout sentiment.

Il la fixa, perplexe. Il ne comprenait pas l’attirance brutale qui l’avait poussé à vouloir l’embrasser. Si elle ne s’était pas reculée, il aurait savouré ces lèvres pleines d’où les mots tombaient à présent avec froideur. Il ne protesta pas à ce qui était la meilleure décision. Elle avait raison. Ils ne devaient pas être vus ensemble. Cela provoquerait des complications, les obligerait à des explications qu’il n’avait pour sa part aucunement l’intention de donner.

Ils remontèrent vers la falaise pour emprunter le petit chemin escarpé, Rebecca devant, lui derrière, silencieux, plongé dans ses réflexions.

Drôle d’aventure qui heureusement se finissait bien, songeait-il.

Lorsqu’ils furent parvenus en haut, il lui tendit la main en un geste d’amitié.

– À toute à l’heure ? fit-il.

Elle hésita avant de la prendre, de la serrer rapidement.

– Non, on ne va pas se revoir tout de suite. Je pars pour New York dans quelques heures.

Elle lui avait répondu d’une voix qu’elle voulait sans doute indifférente, mais il y perçut une légère fêlure.

– Pourquoi ? demanda-t-il, étonné de ce départ dont il n’avait pas entendu parler.

– Les affaires...

Elle se retourna pour disparaître dans le bois sans lui laisser le temps de lui souhaiter bon voyage. Elle était devenue à nouveau froide et inaccessible.

Il haussa les épaules, dérouté par ce comportement si étrange.

Une rafale de vent lui fit prendre conscience qu’il était frigorifié. Il partit d’un bon pas vers le manoir. Les questions tourbillonnaient sous son crâne, sans trouver de réponses.

Il était temps qu’il reprenne le travail pour redevenir lui-même, admit-il avec un petit rire amusé.

Il devenait sentimental à jouer au héros de bande dessinée en sauvant une *Princesse de glace* en détresse. La situation aurait été cocasse s’il s’était agi d’une tout autre personne que la fille de Marshall Aberdeen.

Il réussit à se glisser dans le manoir sans se faire repérer, réintégra sa chambre avec un soupir de soulagement. L’ordre des choses était rétabli et dès aujourd’hui, il demanderait sa main à Vicky. Un sourire heureux naquit sur ses lèvres. Une bonne douche chaude et les émotions de la nuit disparaîtraient !

Une heure plus tard, il se présenta dans le salon où le petit déjeuner était servi. Il y trouva Marshall seul. La fête avait dû se poursuivre tard dans la nuit. Les invités s’étaient sans doute couchés à l’aube, au moment même où ils revenaient vers l’île.

– J’aimerais vous parler, monsieur Wayne, lâcha Marshall d’une voix sèche et inamicale.

Bruce fronça les sourcils, étonné de la froideur nouvelle de son hôte. Depuis une semaine, celui-ci l'appelait « Bruce », et le protocolaire « M. Wayne » dont il venait d'user lui fit courir un frisson dans le dos.

Leur escapade aurait-elle été découverte ?

Bah... Il lui suffirait d'expliquer la situation et tant pis pour Hamilton. Rebecca soutiendrait son histoire.

– Me permettez-vous de prendre mon petit déjeuner ? demanda-t-il avec un sourire aimable pour détendre l'atmosphère, montrer qu'il ne craignait rien.

Il n'avait rien à se reprocher. Au contraire, il avait secouru sa fille !

– Dans une demi-heure dans mon bureau !

Sur ces mots, Aberdeen se leva pesamment et sortit du salon.

Marshall froissa la lettre de Rebecca dans sa poche, furieux de la trahison de celle qu'il considérait comme l'héritière légitime du groupe. Elle l'avait honteusement trompé ! Le scandale de sa fuite avec Wayne allait éclabousser leur famille et leur respectabilité. Quant à Seth, il avait été d'une délicatesse parfaite en promettant de ne pas révéler son inconséquence.

Ce Wayne avait tout calculé. Tout était si clair ! Il avait compris que séduire Rebecca revenait à devenir l'héritier potentiel de la présidence du groupe. N'avait-il pas formé Rebecca pour maintenir sa politique ? Qu'elle reste le bras droit du futur dirigeant ? Lorsqu'il avait compris que Rebecca aurait plus de poids pour atteindre la présidence du groupe, il l'avait circonvenue, n'avait pas hésité à la déshonorer par cette fuite indigne. Mais il ferait payer à cet insolent son plan machiavélique ! Rebecca serait reniée, elle n'aurait pas un sou. Il la radierait de son testament, elle ne serait plus rien pour eux.

Bruce mangea de bon appétit, et une demi-heure plus tard, il se présenta au bureau de Marshall.

Un ordre sec retentit dans la grande pièce pour l'inviter à entrer.

– Asseyez-vous !

Bruce ne se formalisa pas de la voix froide de Marshall. Il n'était pas un pantin, cet homme ne l'impressionnait pas. Il s'assit malgré l'envie de rester debout pour prouver sa détermination à ne pas se soumettre.

– Où étiez-vous, cette nuit ? demanda Marshall d'un ton accusateur.

Bruce se rembrunit. Leur escapade avait-elle été découverte ?

Mieux valait avouer la vérité pour ne pas laisser s'installer de quiproquo. Mentir serait la pire des choses.

– À Long Island, dans une petite anse près des marais, répondit-il alors d'une voix assurée.

Bruce remarqua le frémissement de Marshall, la dureté du regard clair posé sur lui.

– Avec qui ?

– Rebecca. Je l'ai sauvée d'une manœuvre qu'Hamilton avait mise au point pour la déshonorer à vos yeux, en l'attirant sur un yacht. Je suis intervenu à temps, mais le courant nous a portés sur le continent. Demandez à votre fille, elle vous le confirmera.

– Évidemment ! ricana Marshall.

Bruce s' alarma, inquiet de s'être immiscé dans une affaire qui ne le concernait pas.

Marshall avait toujours semblé l’apprécier depuis le début de leur relation, mais il sentit que le vent avait tourné.

La porte du bureau s’ouvrit soudain violemment sur une Vicky échevelée, le visage tordu par un rictus de colère. La beauté avait déserté son beau visage. Bruce se leva, plus inquiet que l’instant précédent. Le regard bleu de la jeune femme le brûlait de son dédain.

Que se passe-t-il donc ?

La situation lui échappait sans qu’il comprenne pourquoi, et il fut assailli d’une angoisse confuse.

– Comment avez-vous osé ? cria Vicky d’une voix aiguë.

La question résonna comme une accusation dans le bureau.

– Je…

Le geste brutal et impérieux de Vicky l’interrompit.

Vicky se dirigea vers le bureau de son père d’une démarche raide. En quelques secondes, elle se connecta sur le site du journal à scandale et afficha les photos incriminantes.

Seth l’avait appelée pour lui demander si Rebecca était revenue, inquiet, prêt à pardonner à l’infidèle. Il avait tenté de lui cacher la vérité, mais avait fini par l’informer de cette publication. Comment Seth pouvait-il se montrer aussi conciliant ?

Elle-même bouillonnait de haine pour sa sœur, la traîtresse !

N’avait-elle pas détourné Bruce ?

Non pas qu’elle l’aime véritablement, mais il l’idolâtrait et elle s’était habituée à l’idée de l’épouser. Or, cette sainte-nitouche de Rebecca lui avait volé celui qu’elle considérait comme l’homme de sa vie par un hypocrite mensonge. Qu’il lui échappe et il lui devenait cher.

Son père poussa un cri de colère en découvrant les photos affichées sur l’écran de son ordinateur dont les légendes étaient plus qu’offensantes pour leur famille. Les deux corps étroitement enlacés étaient reconnaissables et le titre ne laissait aucun doute.

La Princesse de glace attirée par les étoiles ?

Le commentaire, sous les photos, était encore plus explicite.

Nous apprenons de source sûre que Mlle Rebecca Aberdeen, officiellement fiancée à M. Seth Hamilton, a été vue en compagnie de M. Bruce Wayne, dont personne n’ignore la cour effrénée qu’il menait auprès de Victoria Aberdeen. On disait même qu’ils étaient secrètement fiancés. M. Hamilton, effondré d’une telle trahison, se refuse à tous commentaires.

– Comment avez-vous pu me faire une chose pareille, alors que je vous aimais ? lança Vicky, en tournant l’écran vers Bruce.

Déboussolé par le vent de folie qui semblait souffler sur lui, Bruce poussa à son tour un cri en voyant les photos, s’approcha pour lire le titre et le commentaire accusateur, interloqué qu’un tel mensonge ait pu prendre corps.

– Tout cela est faux ! s’exclama-t-il, le regard flamboyant de colère.

– Vraiment ? Prétendez-vous que les photos sont truquées ? N'est-ce pas vous qui enlacez tendrement ma sœur, destinée à un autre homme ? martela Vicky avec grandiloquence.

– Vicky, laissez-moi vous expliquer !

– Non ! Je ne veux plus de vos mensonges !

Elle sortit du bureau en courant sans un regard pour lui.

Pourquoi avait-il voulu jouer au preux chevalier ?

Il maudit Hamilton et Rebecca, les incluant dans le même ressentiment, la même rage incisive.

– Rien de tout ceci n'est réel, monsieur, se défendit-il, face au regard glacial de Marshall. Je ne sais pas qui a intérêt à salir la réputation de votre fille et la mienne, mais je me suis contenté de la sortir d'un mauvais pas. Il ne s'est rien passé entre nous.

– Ce n'est pas ce que me laisse supposer ceci, déclara froidement Marshall, en lui tendant une lettre.

Bruce la prit et la lut.

« Pourquoi ? » fut la seule question cohérente qui lui vint à l'esprit. Pourquoi Rebecca avait-elle écrit une telle chose ? Un faux pour les confondre ?

– C'est absurde ! s'écria-t-il avec violence, révolté par une situation qu'il ne comprenait pas.

Il jeta la lettre sur le bureau comme si elle lui brûlait les doigts.

– C'est pourtant bien l'écriture de ma fille, objecta Marshall d'un ton dur. Elle-même avoue ses fautes, monsieur Wayne. Ayez au moins le courage de reconnaître les vôtres ! Je ne vous permettrai pas de vous défiler ! Personne ne se moquera de moi.

– Je n'ai commis aucune faute ! s'insurgea Bruce, la rage au cœur.

Il décortiquait les événements de la nuit pour tenter de comprendre cet incroyable imbroglio. Pourquoi Rebecca prétendait-elle l'aimer et avouait-elle qu'elle s'enfuyait avec lui ? Quel était le plan machiavélique qu'elle avait mis au point ?

Il ne doutait plus de sa culpabilité. Elle l'avait entraîné volontairement dans cette aventure, sans qu'il ne saisisse un trait mot de cette histoire rocambolesque !

Détestait-elle à ce point sa sœur qu'elle était prête à détruire sa propre réputation pour empêcher le bonheur de Vicky ?

Tout était si incohérent ! Mais une chose était certaine : elle payerait pour l'avoir manipulé ainsi ! À cause d'elle, il perdait la seule femme qui comptait dans sa vie. Son bonheur avait disparu avec les photos étalées sur l'écran de l'ordinateur. Vicky le méprisait. C'était un cauchemar !

– Ces photos sont la preuve de vos mensonges, monsieur Wayne. Je vous estimais, mais je me rends compte que je n'ai pas su découvrir à temps quel être abject vous êtes. Je refuse que ma fille, même si, désormais, elle n'est plus ma fille, soit couverte de honte par votre faute.

– Que voulez-vous dire ?

– N'était-il pas dans vos intentions de la compromettre ?

– Jamais !

– Ne mentez pas ! Vous espériez la compromettre pour que je ne puisse refuser votre mariage, ce qui vous permettait de mettre la main sur la fortune du groupe. Je vois clair dans vos manigances, Wayne, mais je ne vous laisserai pas faire et je vous écraserai sans pitié !

– Vous me menacez ? siffla Bruce d'une voix sourde.

– Non, je vous préviens. Je n'admettrai pas que Rebecca vive dans la honte, même si elle n'appartient plus à notre famille. J'ai les moyens de vous faire plier ! Une entrée en Bourse est toujours délicate pour une jeune entreprise.

– Précisez votre pensée, monsieur, dit Bruce, alors qu'un froid glacial fusait dans ses veines.

– Épousez Rebecca et je me montrerai magnanime.

– Et si elle refuse ?

Jamais elle ne l'épouserait. Elle avait fomenté ce plan diabolique pour se venger de Vicky, mais elle n'irait pas jusqu'à l'épouser pour faire endurer à sa sœur une plus grande humiliation. Comment avait-elle pu imaginer un plan pareil ?

Elle avait dormi dans ses bras avec tant d'abandon ! Elle avait montré une si grande détresse après l'agression d'Hamilton ! Tout cela n'avait donc été qu'une comédie ? Jamais il ne pourrait se lier à une telle femme. Elle le dégoûtait. Il la haïssait. Jamais il ne céderait au chantage.

– Pourquoi le ferait-elle ? répondit Marshall. Rebecca n'a aucun intérêt à refuser de vous épouser ! Mais si c'est malgré tout le cas, je me désintéresserai de vous. Ne croisez alors plus jamais ma route ou je serai impitoyable.

– Pas autant que moi, monsieur ! gronda Bruce.

Il quitta le bureau d'une démarche raide, l'esprit en ébullition.

Après avoir frappé un coup léger, Rebecca pénétra dans le bureau de son père. Elle lui trouva la mine fatiguée et s'inquiéta.

– Papa ?

Elle avait fait ses choix. Elle partait. Elle ne voulait plus croiser Bruce. Elle avait l'intention de demander à son père de l'autoriser à gérer les hôtels européens pour quelques mois ou plus. Un départ forcé pour oublier la folie d'une nuit et un regard gris envoûtant.

– Comment oses-tu te présenter devant moi ? l'apostropha-t-il d'une voix de tonnerre.

Elle se pétrifia, cligna des yeux, tout en enregistrant son attitude sévère et pleine de colère. Elle sentit le sang refluer de son visage en comprenant qu'il avait dû apprendre ce que Seth avait fomenté pour l'humilier.

– Mais, papa...

– Comment oses-tu, Rebecca ? souffla-t-il, l'air soudain plus désorienté que furieux.

Elle s'approcha du bureau, le cœur chaviré par son regard impitoyable.

– De quoi m'accuses-tu ?

Des photos, sur l'écran de l'ordinateur, l'interpellèrent. Elle se pencha, et lut, horrifiée. Seth ! Lui seul pouvait avoir inventé un tel plan pour l'humilier, la faire rejeter par sa famille.

– Papa, ce n'est pas ce que tu crois ! Bruce m'a...

– Ne te fatigue pas à inventer des mensonges. Je sais tout. Wayne sort de mon bureau à l'instant, répliqua-t-il d'un ton coupant.

Elle ne comprenait plus rien, tout à coup. Qu'avait raconté Bruce ?

– Épouse-le et notre honneur sera sauf, poursuivit-il d'une voix marquée de lassitude.

Elle sursauta à cette proposition. Jamais Bruce ne lui demanderait de l'épouser ! Il aimait Vicky, pas elle. Sans le vouloir, son père créait la confusion dans son esprit perturbé par des semaines de désarroi, faisait naître un nouvel espoir dans son cœur meurtri.

Bruce était-il venu lui demander sa main, après leur épopée ? Le moment où leurs lèvres avaient été si proches lui avait-il révélé son amour pour elle ? Avait-il senti les sentiments puissants qui la poussaient vers lui ?

Les questions tournoyaient dans sa tête, la folie reprenait le chemin de son cœur. Sa raison aveuglée sombrait de l'allégresse que les mots de son père – un consentement à leur union – venaient d'allumer en elle. Leur feu joyeux la réchauffait d'avoir été glacée si longtemps.

Bruce l'aimait donc ?

– Tu acceptes que je l'épouse ? demanda-t-elle timidement, effrayée par la violence qu'une telle phrase éveillait en elle.

Une exaltation indestructible qui lui ferait tout accepter de l'homme qu'elle aimait par-dessus tout.

– C'est la seule solution, gronda-t-il et ces paroles raffermirent encore son espoir fou.

Elle se perdait dans un rêve, la réalité à l'opposé de ce qu'elle imaginait. Elle se précipita vers lui.

– Merci, papa. Je t'aime !

Elle l'embrassa avec fougue, comme jamais auparavant.

Cette nouvelle balayait le peu de raison accrochée à son esprit. Son père acceptait sans ergoter qu'elle épouse Bruce !

Elle se précipita au salon pour rejoindre l'homme de sa vie. Il n'était pas là. Elle le chercha un moment, exaltée par des rêves de bonheur. Elle le découvrit près de l'embarcadère. Elle s'émut de sa grande silhouette isolée, debout face à la mer.

Marshall n'eut pas le courage d'annoncer à Rebecca qu'il la reniait, qu'elle ne serait plus jamais sa fille. Il ferait bonne figure jusqu'au mariage pour apaiser les remous inévitables qui allaient secouer son empire, mais ensuite, lorsqu'elle serait Mme Wayne, il lui signifierait son *licenciement* du clan Aberdeen.

Plus jamais il ne voudrait entendre parler d'elle.

Il froissa la lettre d'un geste rageur, sa déception d'avoir été trahi par Rebecca plus grande que son humiliation.

– Bruce !

Le dos tendu, Bruce se retourna à l'appel de son nom. Il scruta le visage rayonnant de Rebecca, se renfrogna de la voir réjouie. Il planta son regard dans les yeux clairs semblables à des bulles de champagne. Elle exultait d'avoir gagné ! Il l'en détesta un peu plus. Il n'avait pas le choix et devait se plier à la demande de Marshall. Il avait réfléchi à ses menaces. Elles étaient bien réelles. Aberdeen avait vraiment le pouvoir de détruire tout ce qu'il avait construit. Leur entrée en Bourse les fragilisait, ils le savaient tous les deux. S'il avait été seul, jamais il ne se serait plié à cette demande, mais trois cents employés dépendaient de lui. Il ne pouvait pas écarter le risque d'un désastre.

Il retint un ricanement amer. Oui, Rebecca avait gagné. Jamais plus Vicky ne voudrait entendre parler de lui, et Marshall avait été clair sur leurs futures relations. Rebecca n'irait pas jusqu'à l'épouser, mais il devait lui faire sa demande pour qu'elle avertisse son père de sa décision et de son refus.

– Voulez-vous m'épouser ? lança-t-il d'une voix sourde, où la rage grondait.

Il observa le visage où un sourire radieux éclaira l'onde des yeux clairs, remarqua le frémissement de contentement des traits débarrassés de leur froideur.

– Oui, Bruce. Je le veux.

Il entendit la jubilation dans sa voix. Ce *oui* le frappa comme une gifle. Il se crispa, recula, alors que Rebecca approchait. Pourquoi ?

Une idée l'effleura alors. Marshall l'avait reniée, il ne voyait pas d'autre explication. Les propos de Charly lui revinrent à l'esprit, confirmant son hypothèse : Rebecca était désormais sans ressources, et sa vengeance contre sa sœur se retournait contre elle ! Elle l'épousait pour l'argent, pour garder un

niveau de vie acceptable à ses yeux de riche héritière. Il retient un ricanement. Elle n'aurait rien de lui. Il se vengerait d'une telle bassesse.

– Bien, siffla-t-il. Il est préférable que nous quittions l'île dès aujourd'hui. Je... je vais voir votre père...

Il passa devant elle d'une démarche raide et s'éloigna sans la regarder.

Rebecca le regarda partir, déboussolée par sa fuite soudaine sans qu'il lui accorde un geste de tendresse.

Elle s'était précipitée, le cœur gonflé d'amour, émerveillée par le trouble qu'elle avait entendu dans sa voix. Elle comprenait que pour lui, faire une pareille demande était délicate. La veille encore, il serrait dans ses bras une autre femme. Elle lui avait souri, avait mis dans son regard tout son amour pour lui. Elle l'aimait.

En faisant sa demande si vite, il prouvait sa valeur. Il lui permettait d'éviter le scandale provoqué par les photos publiées, de sauver sa réputation et l'honneur de sa famille. Son amour se gonflait d'un sentiment de reconnaissance immense, d'une admiration sans bornes.

Il remontait l'allée d'un pas vif, le dos raide de la tension qu'elle avait senti vibrer en lui. La silhouette de Vicky dressée sur la terrasse lui donna l'explication du comportement distant de son fiancé. Elle s'émerveilla de sa délicatesse. Il ne voulait pas se montrer grossier envers sa sœur !

Il était tel qu'elle l'avait imaginé depuis des jours. Délicat, tendre et réservé.

Son chevalier au regard d'argent.

Son cœur bondit d'allégresse alors qu'elle retournait vers le manoir.

La froideur haineuse de Vicky la laissa de marbre, car plus rien ne comptait que son amour pour l'homme qui serait bientôt son mari. Un rêve qui se réalisait plus merveilleusement qu'elle ne l'avait espéré.

Elle se précipita vers la chambre de sa mère pour lui annoncer la nouvelle, mais celle-ci était souffrante et refusa de la voir.

Sur son nuage de bonheur, c'est à peine si elle remarqua l'attitude réservée de ses sœurs, leurs regards froids, désapprobateurs. Seul son avenir occupait ses pensées, sa raison ayant cessé de la mettre en garde contre la folie de son cœur.

Une heure plus tard, son père la convoquait dans son bureau, lui apprenait le départ de Bruce, les dispositions qu'ils avaient prises pour éviter le scandale. Ils souhaitaient que le mariage soit célébré très vite, et dans la plus stricte intimité pour couper court aux ragots.

Elle comprit les enjeux, sans même que son père n'y fasse allusion. L'entreprise de Bruce entrait en Bourse à la fin de la semaine. Leur mariage devait être maintenu secret pour ne pas provoquer une spéculation déstabilisante pour la petite entreprise.

La fille de Marshall Aberdeen épousait le P-DG de Batmanco. Une affaire juteuse pour les marchés financiers !

Toute à sa joie folle, elle n'accorda que peu d'importance à sa mère qui lui expliquait qu'elle ne pourrait pas la suivre à New York, aux réticences de son père... Elle partit confiante, le cœur empli d'un bonheur immense, les yeux rivés sur l'avenir, aveugle à tout ce qui n'était pas son amour comblé au-delà du réel.

L'amour étouffait sa raison dans un brasier féroce.

Chapitre 10

L'avion se posa sur la piste sans même qu'ils aient échangé un mot de tout le vol. Rebecca hésita à demander à Bruce pourquoi il était si sombre. La fatigue sans doute. Ils étaient partis si vite !

Elle sourit, admira les lumières de l'aéroport Charles de Gaulle où ils venaient d'atterrir. Une lune de miel en France effacerait les soucis de son mari. Il serait tout à elle, délivré des complications que leur mariage avait provoquées, les tenant éloignés l'un de l'autre depuis une semaine.

Une petite semaine depuis l'aventure qui les avait jetés sur le rivage du marais.

Une petite semaine depuis qu'il lui avait demandé de l'épouser et qu'un vent de folie furieuse avait soufflé sur sa vie.

Elle était survoltée par le bonheur que ces simples mots avaient provoqué : « Voulez-vous m'épouser ? »

Ils s'étaient à peine vus de la semaine. Ils avaient communiqué par messageries pour mettre au point la cérémonie de mariage, un simple mariage civil.

La fête religieuse aurait lieu plus tard, avait déclaré Bruce. Ses obligations l'appelaient en Europe pour deux mois.

La précipitation était venue de là. Leur départ avait provoqué un bouleversement brutal dans sa vie. Elle n'avait pas eu un instant, occupée à préparer son départ, le mariage, son avenir. La cérémonie avait été confidentielle au possible, maintenue secrète pour quelques semaines. Elle ne comprenait pas pourquoi. Faire taire les rumeurs en offrant aux yeux de tous leur bonheur comme un démenti aurait été plus simple, mais Bruce ne voyait pas les choses de cet œil. Elle s'était pliée à ses décisions, heureuse de lui faire plaisir.

La semaine était passée comme un ouragan. Bruce s'était occupé de tout avec diligence. Même si elle avait regretté l'absence de ses parents pendant la semaine, elle en avait compris la raison. Le jour du mariage, le visage fatigué de son père l'avait effrayée. Quant à sa mère, elle montrait une grande inquiétude pour la santé de son mari. Rebecca partait en Europe avec une pointe au cœur de les quitter si vite. Mandy et Elisabeth avaient assisté au mariage, mais pas Vicky. Elle ne pouvait pas lui en vouloir. La jalousie la taraudait encore. Elle avait peut-être espéré se faire épouser par Bruce...

Mais ce qui la perturbait plus que tout, c'était la distance de Bruce depuis la fin de la cérémonie. Pas une fois il ne l'avait embrassée, serrée contre lui ou ne lui avait dit des mots d'amour.

Ils s'étaient si peu vus ! À peine entraperçus entre deux rendez-vous de Bruce. Il avait travaillé d'arrache-pied avant leur départ. Charly, son ami et associé, s'était montré embarrassé, lorsqu'elle était venue voir Bruce au bureau. Ce dernier était absent. La réserve dont avait fait preuve Charly l'avait persuadée que Bruce n'aurait pas apprécié son intervention dans sa vie professionnelle. Elle s'était alors effacée pour ne pas le contrarier ou le bousculer. Ils auraient le temps de discuter pendant

leur lune de miel, s'était-elle dit, enivrée à la perspective de ces instants de paradis qu'elle avait planifiés avec soin.

À peine les registres signés, ils s'envolaient pour l'Europe !

Elle se tourna vers son mari, admira son profil ferme, étonnée de ne rien connaître de lui. Elle ne savait même pas s'il avait encore de la famille. Charly avait été le seul, de son côté, à assister à la courte cérémonie.

Heureusement, la folie des précédents jours se calmait enfin !

Depuis huit heures, Bruce Wayne était son mari et n'avait pas décroché un mot. Elle regarda l'alliance à son doigt, signe de leur union, preuve de leur amour mutuel.

« *Mutuel* » ? Le mot résonna bizarrement dans sa tête.

Soudain l'angoisse déferla. Le voile se déchira dans sa tête, et les incohérences de leur mariage lui apparurent avec une netteté affolante. Une panique incompréhensible l'envahit, alors que l'hôtesse leur conseillait de détacher leurs ceintures pour s'apprêter à descendre de l'appareil.

Ses mains tremblaient sur la boucle.

Bruce était déjà debout, il récupérait son bagage dans le coffre au-dessus de leurs sièges et ne fit rien pour l'aider.

– Tenez ! dit-il, en lui tendant son sac Versace.

Le ton était froid, impersonnel. Elle se glaça sous son regard acier insensible, à peine posé sur elle, comme s'il refusait de poser les yeux sur elle. La crispation était visible sur ses traits figés.

Quelle folie avait-elle faite ?

La terreur la paralysa. Elle regarda son sac comme si elle pouvait y puiser la force de se lever, de faire face à l'homme qui s'éloignait sans l'attendre. Son mari !

Le mot l'atteignit en plein cœur, et tout remonta comme une vague furieuse.

Toutes les incohérences. Tous les non-dits. Tous les gestes absents.

Il ne lui avait jamais dit « je t'aime ».

Il la vouvoyait comme s'ils étaient des étrangers, alors qu'il tutoyait Vicky avec cet accent tendre qu'il n'avait jamais eu pour elle.

Il ne la touchait jamais, comme si elle le dégoûtait, alors qu'il s'était montré si enveloppant avec Vicky.

Il ne la regardait pas, comme si sa vue lui était insupportable, alors qu'il ne détachait jamais les yeux de Vicky lorsqu'elle était présente.

Il ne lui parlait jamais, sauf pour les banalités de tous les jours, alors qu'il aimait confronter son point de vue avec Vicky dans des conversations amusantes, tendres ou émaillées de chamailleries.

Il l'appelait Rebecca et jamais Becky, alors qu'il n'avait jamais appelé Vicky que par son diminutif.

Il était froid et distant comme il ne l'avait jamais été, même lorsqu'elle le fuyait pour ne pas succomber à l'attirance qu'elle avait pour lui.

Il s'était montré amical, avait cherché à l'apprivoiser lorsqu'elle se déroba, et maintenant qu'ils étaient mariés, il était glacial.

– Allez-vous vous décider ? la houspilla-t-il.

Il venait de se retourner vers elle. Un éclat de dédain traversa ses yeux gris. Elle se sentit blêmir sous le feu de son regard dur, consciente soudain que rien n'était comme elle l'espérait.

Elle serra les dents pour ne pas hurler de désespoir. Le visage de son mari restait impavide, sans un soupçon de compassion pour elle.

Comment avait-elle pu être aussi aveugle et sourde ? Comment son amour pour lui avait-il pu effacer la vérité qui se faisait jour dans son cerveau ? Comment ?

Elle se leva lourdement, anéantie par son aveuglement.

Bruce attendit qu'elle se décide à le rejoindre, et remercia l'hôtesse d'un sourire. Elle prit son sac, s'y raccrocha comme à une bouée de sauvetage, chancela de tous les souvenirs en sarabande folle sous son crâne, assaillie par la triste vérité. Bruce ne l'aimait pas. Il ne l'avait jamais aimée.

Depuis une semaine, elle se leurrait sur les sentiments de celui qui était désormais son mari. Alors que son amour grandissait, se nourrissait de chimères, lui ne faisait que la mépriser.

Mais son cerveau refusait de croire à l'inéluctable.

Elle l'aimait. Elle le lui dirait. Ce soir, elle lui avouerait tout. Leur nuit à l'hôtel, son amour inexorable pour lui au fil des jours malgré ses résolutions, Vicky.

L'espoir renaissait comme une fleur au petit matin.

Elle le rejoignit, un nouvel élan au cœur. Il ne fit pas un geste vers elle, l'attendit à peine, alors qu'il se dirigeait vers le terminal, le téléphone en main.

– J'ai fait suivre les bagages à Toulouse, l'avertit-il en saisissant les deux petites valises qu'ils avaient préparées.

Elle comprenait pourquoi il lui avait demandé de préparer un bagage léger pour Paris. Elle qui avait cru qu'ils parcourraient les beautés de la ville en amoureux pour savourer le romantisme de la capitale française ! Elle déchantait durement.

Rien n'était comme elle l'avait espéré.

– Quand partons-nous à Toulouse ? demanda-t-elle d'une voix qu'elle espérait assurée, alors qu'elle était bouleversée.

– Demain. J'ai des rendez-vous dès le début de la semaine, répondit-il sans même lui jeter un regard.

Elle était quantité négligeable. Il ne tenait pas compte de son avis.

En quelques minutes, ils furent à la sortie de l'aéroport. Au lieu de se diriger vers le parking des navettes d'hôtels, Bruce l'entraîna vers la longue file des taxis.

– La navette de l'hôtel doit nous attendre, protesta-t-elle.

Elle tentait de se maintenir à sa hauteur, la main rude de Bruce accroché à son coude sans douceur. Il la traînait sans ménagement.

– Nous n'en avons pas besoin.

Il héla un taxi dont le chauffeur descendit pour leur ouvrir les portières et le coffre. Puis il la poussa à l'arrière, s'installa à l'avant près du conducteur, lui signifiant ainsi qu'elle n'était rien qu'un paquet dont il se débarrassait. Elle était anéantie par son comportement. Pourquoi il lui avait demandé de l'épouser, si c'était pour la traiter si mal ?

Pas à cause des photos compromettantes ou des commentaires insultants, tout de même ?

Jamais il ne se serrait plier à une telle mascarade. Elle seule aurait eu à subir les conséquences de la fureur de son père. Nous n'étions plus au Moyen Âge. Même Marshall Aberdeen n'avait aucun moyen de pression pour forcer la main d'un homme comme Bruce Wayne.

Alors pourquoi une telle mascarade dont elle prenait enfin la mesure désastreuse ?

À moins que son père ait menacé de la renier ? Bruce n'aurait pas été jusqu'au sacrifice de sa liberté pour la sauver de cette déchéance supposée ?

Les journaux auraient très vite cessé leur harcèlement, quitte à ce qu'elle s'exile pour quelques mois dans un quelconque hôtel du groupe.

Si l'on considérait tout cela, la demande de Bruce devenait incompréhensible. Pourquoi l'épouser, si c'était pour avoir ensuite ce comportement qui la mettait dans des transes douloureuses ?

Peut-être doutait-il de son amour à elle ? Elle non plus ne lui avait jamais dit « je t'aime ». S'inquiétait-il des sentiments qu'elle pouvait ressentir pour lui ? N'était-elle pas la Princesse de glace ? Pourquoi ne lui parlait-il plus ?

Elle était complètement perdue ! Le tourbillon de ses pensées lui faisait oublier l'endroit où elle était. Le taxi s'arrêta devant la façade d'un hôtel. Elle fronça les sourcils. Ce n'était pas l'Aberdeen Hôtel où ils devaient passer leur lune de miel ! Elle avait elle-même réservé la suite nuptiale, les repas gastronomiques, la promenade romantique sur la Seine à la nuit tombée.

Bruce était déjà sorti du taxi. Le portier vint lui ouvrir la portière, tandis que Bruce attendait avec impatience qu'elle descende de la voiture.

– Bruce, pourquoi ne sommes-nous pas à l'Aberdeen ?

– Ce n'est pas le lieu d'en discuter, répliqua-t-il sèchement, en la prenant par le bras pour la mener à l'intérieur de l'hôtel.

Le réceptionniste les accueillit avec déférence, le chasseur les accompagna à leurs chambres.

Leurs chambres, réalisa-t-elle en montant dans l'ascenseur. Son cœur se glaça. Elle ne pouvait ignorer ces signes plus longtemps...

Pourquoi ? hurlait une voix dans sa tête, ses pensées incohérentes, confuses.

Après l'avoir poussée dans la pièce, Bruce remercia le chasseur, et lui donna un pourboire pour se débarrasser de lui.

Il referma la porte de la chambre où seule sa valise trônait sur le banc au pied du lit.

– Pourquoi ne sommes-nous pas à l'Aberdeen ? demanda-t-elle de nouveau, dans l'attente angoissée de la réponse.

– Je n'y tenais pas, jeta-t-il, enfouissant les mains dans les poches de son pantalon d'un geste rageur.

– Pourquoi ?

Les soupçons assaillaient son cerveau anesthésié par des évidences qu'elle refusait encore d'admettre.

– Je n'ai nullement l'intention de devoir quoi que ce soit à votre père ou à la famille Aberdeen.

L'accent insultant avec lequel il prononça son nom de famille fut pour elle comme une giflette. Elle recula contre le lit. Le regard farouche de Bruce la brûla de sa dureté glaciale.

– Je ne comprends pas, Bruce...

– Vous ne comprenez pas, vraiment ? Seriez-vous amnésique ? La situation est parfaitement claire, pourtant, me semble-t-il, lança-t-il âprement.

Bruce se dirigea vers la fenêtre pour ne plus voir la traîtrise sur le visage de Rebecca. Les deux flaques de glace de son regard interrogatif, écarquillé sur une détresse qu'il se refusait à prendre en compte, n'étaient que mensonges.

Elle ne l'attendrait plus. Elle était une comédienne machiavélique. Il n'avait pas découvert pourquoi elle avait monté ce plan perfide contre lui, mais il l'avait contré sans même qu'elle s'en doute.

Dans quelques mois, dès que son entreprise serait à l'abri des machinations sournoises d'Aberdeen, il demanderait le divorce et l'obtiendrait sans difficulté. Elle ne serait jamais sa femme, il se l'était juré. Aucune cérémonie religieuse ne sanctifierait ce lien. Mais pendant tout le temps que durerait ce mariage factice, il ne se priverait pas de la faire souffrir, si c'était en son pouvoir. Il se vengerait de ce qu'elle lui avait infligé.

– Pourquoi m'avez-vous épousée ? demanda-t-elle.

– Et vous, Rebecca ? Pourquoi avez-vous accepté ma demande ? rétorqua-t-il méchamment, décidé à connaître la vérité de cette incroyable stupidité, même si son opinion était faite.

Elle n'avait pas mesuré toutes les conséquences du piège dans lequel elle l'avait entraîné pour se venger de sa sœur. Le reniement de son père l'avait poussée à l'épouser lui, faute de mieux.

Il bouillait depuis une semaine et il ne la ménagerait pas.

– Parce que je vous aime, Bruce, répondit-elle.

C'était comme si elle l'avait piqué avec un tison brûlant. Il se retourna d'un coup, furieux.

– Vous m'aimez, Rebecca ? Vous ne savez rien de l'amour. Vous êtes incapable de le ressentir. Si vous m'aviez aimé, vous m'auriez libéré du chantage que votre père a fait peser sur moi pour que je vous épouse !

– Du chantage ? Quel chantage ? bredouilla-t-elle sans qu'il s'attendrisse.

Il recula d'un pas, grondant de colère, son regard planté dans les yeux écarquillés où il refusait de lire l'incompréhension.

Mensonges ! pensa-t-il, ivre de rage qu'elle ose prétendre l'aimer.

– Ne faites pas l'innocente ! Vous savez parfaitement ce que votre père m'a imposé. Vous épouser ou il détruisait mon entreprise ! Vous seule auriez pu me libérer de cet ignoble chantage en refusant ma demande, mais vous en étiez l'instigatrice, n'est-ce pas ? Votre lettre en est la preuve. Vous aviez tout manigancé.

– Non !

Le cri étouffé de Rebecca n'arrêta pas le flot d'amertume rageuse de ses paroles.

– Ne me mentez pas ! Je ne sais pas quelle haine envers Vicky vous a fait inventer un plan aussi machiavélique, mais je ne suis pas dupe. Vous avez voulu m'épouser ? Parfait. Nous sommes mari et femme, mais n'attendez plus rien de moi. Vous ne m'êtes rien, et vous demeurerez une étrangère dans ma maison. Je ne vous accorde aucun droit sur ma vie. Vous serez mon épouse pour mes amis et mes connaissances, mais, pour moi vous n'êtes désormais plus rien. Dès que les manœuvres de votre père ne pourront plus mettre en péril mon entreprise, nous divorcerons. Je n'ai nullement l'intention de m'attacher à une femme telle que vous. Je vous hais, Rebecca Aberdeen ! Je regrette profondément d'avoir un jour voulu vous aider.

– Bruce, je..., commença-t-elle maladroitement.

D'un geste, il la fit taire, la rage au cœur.

– Taisez-vous ! tonna-t-il. Je refuse de vous écouter débiter de nouveaux mensonges ! Vous assumerez votre rôle d'épouse auprès de mes amis et de mes relations le temps de notre vie commune, qui ne saurait se prolonger. Je me désintéresse de ce que vous pouvez faire et devenir, une fois que nous serons divorcés. Je me plie à cette comédie pour sauver les emplois des personnes qui m'ont fait confiance. Une seule entourloupe de votre part et je vous jure que vous le payerez au centuple, votre père et vous ! J'y passerais peut-être ma vie, mais je vous détruirais comme vous avez voulu détruire ma vie.

Rebecca recula, une frayeur peinte sur le visage. Il se contenta, son envie de la gifler se gonflant de sa rage de plus en plus forte.

Rage d'avoir cru qu'elle était autre, rage d'avoir perdu celle qu'il aimait, rage d'avoir voulu faire de cette femme qui se tenait tremblante devant lui une amie, rage d'avoir voulu, un certain matin, céder à l'envie de la prendre dans ses bras et de l'embrasser.

Il avait été stupide face à la rouerie d'une pareille sorcière ! Il se maudissait d'avoir un jour posé les yeux sur une des filles Aberdeen.

Durant un instant, les yeux clairs éteints, noyés de larmes, le touchèrent. Un remords infime lui mordit le cœur, mais sa colère effaça bien vite ce bref moment de faiblesse. Rouerie encore !

Il se détourna, se dirigea vers la porte.

– Nous partirons à 10 heures, demain matin. Tenez-vous prête ! jeta-t-il d'un ton rude.

Il quitta la chambre sans un seul coup d'œil vers elle.

Anéantie, Rebecca se laissa lentement glisser au sol, renvoyant sans cesse le visage haineux de Bruce. Elle ne comprenait plus rien à ce qu'elle avait cru être le bonheur. Des sanglots silencieux la secouèrent dans une crise de désespoir destructeur.

Elle resta prostrée une partie de la nuit, recroquevillée au pied du lit, incapable de penser, de réfléchir. « Il me hait » étaient les seuls mots qui franchirent le brouillard dans lequel elle s'était enfoncée.

Jamais elle n'avait pensé qu'elle souffrirait autant, qu'elle ne serait plus qu'une coquille vide. Bruce l'avait déchirée de sa haine, de son mépris, sans même vouloir l'écouter. Tout le bonheur qu'elle avait ressenti pendant la semaine avait volé en éclat, brisé de milliers de morceaux fichés dans son cœur et son âme. Elle se mourait.

Tous ses rêves, ses espoirs se dissolvaient dans ces quelques mots : « Je vous hais, Rebecca Aberdeen. »

Le bruit du camion poubelle, dans la rue, la sortit de son apathie.

Elle se releva lourdement, moulue comme s'il l'avait frappée de ses poings et non de ses mots. Elle ne pouvait pas réfléchir. Elle ferma son esprit à tout, se coucha sur le lit, rabattit le couvre-lit sur son corps frissonnant, et sombra dans un sommeil douloureux, épuisée de fatigue.

La sonnerie du téléphone la tira de son gouffre obscur. Elle décrocha, hébétée, ne sachant plus ce qu'elle était.

– Je vous attends dans dix minutes, dit la voix grave de Bruce, gifle froide et tranchante de la dure réalité que devenait sa vie.

Un désastre monstrueux...

Elle se leva difficilement, alla dans la salle de bains, se baigna le visage, sans se regarder. Elle se dégoûtait autant qu'elle le dégoûtait.

Elle aurait dû questionner son père, Bruce, au lieu de croire à un rêve stupide qu'elle avait désiré de toutes ses forces. Elle était fautive en tout point.

Elle regarda sa tenue de voyage froissée, se changea pour garder un peu de sa dignité.

Elle ne montrerait jamais à Bruce combien il l'avait blessée, comment chaque mot tombé des lèvres tant aimées, chaque regard dédaigneux était une souffrance pour elle.

Elle se redressa dans un dernier sursaut d'orgueil, une révolte sourde au cœur, résolue et forte.

Il ne la plierait pas. Elle ne le supplierait pas.

Plus jamais, il n'entendrait l'aveu tendre avoué la veille au soir.

Jamais plus de tels mots ne franchiraient ses lèvres, pour qui que ce soit.

Pendant les quelques mois où elle serait sa femme, elle se montrerait digne, froide, indifférente. Un ricanement sourd résonna dans la chambre qu'elle quittait.

Elle redeviendrait la « princesse de glace » non plus à cause de sa timidité, mais parce que son cœur était mort dans cette chambre impersonnelle. Plus aucun sentiment n'effleurait jamais son cœur et son âme.

Son père, Bruce, Seth... Tous trois l'avaient brisée.

Maintenant, elle serait inaccessible à tous.

Bruce regardait Rebecca approcher, s'étonnant de sa démarche assurée. La veille, il avait lu la détresse dans son regard. Détresse profonde qui lui avait rappelé l'abandon qu'elle avait eu entre ses bras, après l'agression d'Hamilton. Mais il était sans remords pour les mots durs qu'il avait proférés,

libérant sa rage accumulée depuis une semaine. Une nuit de réflexion l'avait calmé, mais il était loin de lui pardonner sa trahison.

Pourtant, son « je vous aime, Bruce », dit de cette voix voilée, l'avait fait palpiter involontairement. Un nouveau piège qu'elle lui avait tendu, pour des motifs une fois de plus inconnus. Et la question revenait : « Pourquoi ? »

Lorsqu'elle fut près de lui, il vit mieux son visage, un visage ravagé par les larmes et une nuit blanche, probablement. Elle avait de larges cernes sombres, et ses yeux bleus paraissaient plus grands, immenses lacs d'une froideur jamais égalée. Plus un seul éclat n'y brillait. Il était invisible, et l'attitude de Rebecca plus glaciale qu'elle ne l'avait jamais été auparavant. Une banquise inaccessible. Mortelle.

– Bonjour, Bruce.

Plus un seul accent de chaleur.

Il frissonna de ces simples mots, dits sans haine, sans sentiment aucun.

Elle n'attendit pas qu'il lui réponde. Elle le dépassa pour sortir de l'hôtel sans s'occuper de lui, comme devenue indifférente à tout.

Le chasseur s'inclina devant elle sans qu'elle n'esquisse un remerciement, comme il l'avait toujours vu faire. Elle s'engouffra dans la porte à tambour, et monta dans le taxi.

Il se décida à la suivre. Un sentiment étrange l'étreignit un instant, comme un remords d'avoir provoqué chez elle cette nouvelle froideur, de l'avoir jetée, par ses mots insultants de la veille, dans ce gouffre d'insensibilité.

Les petits saluts bienveillants que les employés du manoir ou du Palace octroyaient à Rebecca lui revinrent en mémoire. Cette déférence amicale, les employés la témoignaient à elle seule. Elle y répondait toujours, avec ce petit sourire qui lui plissait les paupières.

Il se secoua pour ne pas s'attendrir, monta dans le taxi près d'elle. Il retint son ricanement. Jamais il ne ferait d'elle sa femme.

Il jeta un dernier regard à son profil pur, figé, comme un visage sculpté dans les glaces éternelles, avant de se détourner.

Tout était désormais dit entre eux.

Chapitre 11

– Je pars pour Francfort après-demain, j’y resterai quelques jours, annonça Bruce en se levant de table.

– Voulez-vous que je vous accompagne ? répondit Rebecca de cette voix impersonnelle qu’elle avait depuis quinze jours.

Depuis le matin où ils avaient quitté Paris.

Pas un jour, il n’avait pu lire un sentiment, un émoi, un signe de vie sur le visage figé même dans le sommeil, comme il avait pu le constater la veille.

Il était rentré tard. Il l’avait trouvée endormie sur le canapé du grand salon, un livre abandonné à ses pieds. Il l’avait regardée dormir. Le souvenir de son visage paisible, durant la nuit qu’ils avaient passée près du marais, lui était revenu en tête.

Aucun des traits de la jeune femme ne lui avait rappelé ce visage charmant qui l’avait un instant troublé. Même dans son sommeil, elle était froide, figure ciselée dans la glace immaculée. Plus rien ne vibrait en elle. Cette vibration dont il se souvenait avec une certaine émotion avait disparu, elle aussi.

Plus de sentiments, plus de palpitation, plus de frémissement. Rebecca n’exprimait plus rien.

Comme dans leurs conversations. Elle ne faisait que répondre à ses questions, sans jamais émettre un avis ou une opinion. Elle se pliait à ses volontés dans une totale indifférence.

Et cette attitude, bien plus que la révolte, le mettait mal à l’aise. Elle se montrait une parfaite maîtresse de maison, s’occupait de la résidence qu’il possédait aux alentours de Toulouse avec une efficacité impersonnelle. Lorsqu’il rentrait le soir, il retrouvait son logis tel qu’il l’avait quitté le matin. Rien n’avait bougé ou n’avait été déplacé, comme si Rebecca n’y vivait pas.

Elle était un fantôme.

– Si vous le désirez, Rebecca, répondit-il.

Il la regarda avec attention pour découvrir un signe, un simple frémissement qui lui prouverait qu’elle était à nouveau vivante, mais il ne décela rien, une fois de plus.

– Si cela ne vous dérange pas, je préfère rester ici...

Elle se leva pour débarrasser la table et plaça la vaisselle sur un plateau posé sur la petite console.

– Rebecca..., commença-t-il, sans savoir ce qu’il voulait lui dire.

La voir sourire, exprimer un sentiment ou même simplement frémir lui devenait soudain indispensable, mais son visage et son corps ne bronchèrent pas. Elle se contenta de se tourner vers lui, le regard impassible.

Mort, eut-il envie de dire, un remords au cœur.

– Oui ?

– Non, rien, maugréa-t-il, furieux contre lui, contre elle.

– Souhaitez-vous que je vous prépare une valise ? demanda-t-elle sans bouger.

Elle le fixait de ce regard qu'il lui devenait impossible de soutenir, tant sa froideur le glaçait. Il retint un soupir excédé.

– Non, Amandine s'en occupera.

– Quand devez-vous revenir ? s'enquit-elle, tout en poursuivant le débarrassage de la table, comme tous les matins.

Une question de pure politesse pour remplir son rôle de maîtresse de maison, réalisa-t-il.

– Mardi de la semaine prochaine.

– Voulez-vous que je vous conduise à l'aéroport ?

– Oui, si cela ne vous dérange pas.

– Si vous me communiquez l'heure de votre retour, je viendrai vous chercher.

– Merci, Rebecca, répondit-il, sans même que son remerciement ne la fasse broncher.

Il la regarda disparaître vers la cuisine, insupporté par cette situation ridicule.

Les journées étaient immuables entre eux depuis leur arrivée.

Dès le premier jour, elle lui avait demandé les consignes pour les repas, ce qu'elle aurait à faire, comme une femme de charge. De fait, elle se comportait en simple employée par son attitude d'une docilité indifférente.

Tous les matins, il descendait, trouvait le petit déjeuner prêt. Ils le prenaient ensemble sans parler d'autre chose que du temps, des nouvelles de la région.

Rebecca ne montrait aucune curiosité pour quoi que ce soit. Ni pour les environs, ni pour ce qu'il faisait, ni pour les activités dont elle pourrait bénéficier. Elle était comme insensible au monde extérieur. D'après Amandine, la femme de ménage qui venait deux fois par semaine, Rebecca s'installait dans le jardin et lisait, sans jamais faire une seule réflexion ou demande.

Il l'avait constaté lui-même, un jour qu'il était rentré plus tôt que prévu. Il l'avait trouvée dans le jardin, un livre entre les mains. Elle ne s'était pas étonnée de son retour, ne lui en avait pas demandé la raison.

Elle cuisinait divinement. Durant les quinze jours qui s'étaient écoulés, elle lui avait préparé des plats délicieux, dignes d'un grand cuisinier.

– Où avez-vous appris à cuisiner ? lui avait-il demandé un soir, après avoir dégusté une matelote de poissons savoureuse.

– À l'hôtel, avait-elle répondu comme elle le faisait souvent, sans donner plus de détails.

S'il n'insistait pas, elle ne dévoilait jamais plus. Lui arracher un mot était comme arracher une dent à une poule. Impossible ! En dépit de leur vie commune, elle restait pour lui une énigme plus secrète et impénétrable qu'à New York.

Il ne rentrait que pour le dîner. Comme le matin, leur conversation se limitait au strict minimum. S'il lui parlait de son travail, elle écoutait sagement, ne posait pas de question, montrant son désintérêt pour ce qu'il pouvait faire. Au bout de quelques jours, il avait renoncé à l'idée d'une conversation plus nourrie, perturbé par cette volonté qu'elle avait de n'être qu'un meuble dans sa maison.

– À ce soir, Rebecca.

– À ce soir, Bruce, répondit-elle, sans ajouter le « Bonne journée » auquel il s'attendait, compte tenu de son extrême politesse.

Il quitta la maison, un sentiment de rage impuissante au cœur.

La voiture disparut sous le regard attentif de Rebecca. Elle attendait cette occasion depuis leur arrivée. Enfin, elle allait pouvoir demander des comptes à son père. Elle se précipita dans le bureau, se connecta à Internet. En quelques clics, elle avait acheté ses billets d'avion. Un aller-retour exprès à New York. Elle appela la secrétaire de son père, lui ordonna de lui prendre rendez-vous. Elle voulait des explications et elle les aurait.

Quinze jours qu'ils étaient arrivés à Toulouse. Elle fourbissait ses armes. Elle avait eu le temps de réfléchir à sa situation. Une révolte grandissante gonflait son cœur où un espoir, pourtant, se nichait.

Dans moins de quelques semaines, elle se dégagerait des liens qui l'unissaient à Bruce. Elle ne voulait plus de cette folie, de cette vie à deux qu'ils ne partageraient jamais. Il la méprisait et aimait Vicky. Elle disparaîtrait pour lui laisser le champ libre, même si elle savait que jamais Vicky ne le rendrait heureux. Mais sa sœur incarnait le rêve de bonheur de Bruce. Elle, elle n'était rien pour lui, qu'une femme qu'il haïssait.

Qu'importe à présent... Qu'il soit malheureux avec Vicky ne la concernait plus. Elle s'en réjouissait même dans ses moments de révolte combative.

Mais avant de rompre le lien qui, pour l'instant, lui assurait une certaine aisance matérielle, elle devait régler la question de son avenir avec son père. Elle avait une idée précise de la situation. Du moins, le croyait-elle.

Elle prépara sa valise, appela un taxi. En moins d'une heure, elle était à l'aéroport, et déposait son bagage à la consigne.

Le surlendemain, elle s'envolerait pour New York. Avant même que Bruce ne revienne, elle serait à nouveau là, comme si elle n'avait pas bougé.

Le vol de Bruce était annoncé à 10 h 40.

Il gara la voiture sur le parking de l'aéroport. Il stoppa le moteur, se tourna vers Rebecca, assise à ses côtés.

Elle regardait à travers le pare-brise de ce regard impénétrable qui l'excédait de plus en plus. Il avait besoin de cet éloignement pour réfléchir à leur situation, devenue intenable au fil des jours. Il supportait mal son attitude, même s'il en était le seul responsable. Les mots blessants qu'il lui avait assénés sous le coup de la colère ne le quittaient plus. Il les regrettait presque. Ses sentiments n'avaient pas changé, mais le comportement de Rebecca était perturbant pour lui. Il s'en voulait, puis l'instant suivant, grondait de rage de s'être fait piéger.

– Saurez-vous conduire la voiture ? s'inquiéta-t-il.

La boîte de vitesses était une boîte mécanique.

– Oui.

Il retint son haut-le-corps, furieux du mutisme de sa femme. À ce rythme, ils n'auraient plus rien à se dire dans un mois ! Il soupira, secoua la tête de cette aberration qu'était leur mariage.

Il descendit de voiture, récupéra sa valise et son manteau sur le siège arrière.

– Je vous appellerai en arrivant, proposa-t-il dans un souci de conciliation, avec un vague remords à l'idée de la laisser seule dans un pays inconnu.

– Ne vous en sentez pas obligé, répliqua-t-elle.

Elle sortit à son tour de la voiture pour en faire le tour, sans s'émouvoir de la colère qu'il avait peine à contenir.

Elle lui faisait comprendre par cette remarque détachée qu'il n'était rien pour elle, tout comme il lui avait dit qu'elle ne serait jamais rien pour lui.

Il prit sa valise, sans un au revoir, et se dirigea vers le terminal nimbé de soleil.

Bruce entendit la voiture démarrer. Il se retourna, attendit inexplicablement un signe de Rebecca. Elle ne tourna même pas les yeux vers lui, toute son attention portée vers la sortie du parking. La colère se ranima en lui ; il maudit cette femme et son attitude indifférente. Elle lui pourrissait la vie.

Pourquoi ? Pourquoi avait-elle accepté de l'épouser ?

Il se frotta le front, comme si ce geste pouvait effacer la question devenue envahissante, même dans son travail. Plus il décortiquait la situation, plus elle devenait invraisemblable et incohérente.

Que croyait-elle obtenir de lui ? La liberté ? Une échappatoire au joug paternel ? Une sécurité financière après avoir été reniée ? Pourquoi ne réclamait-elle jamais un cent, depuis quinze jours ?

Pas une fois elle n'avait fait une quelconque réclamation. Cela le déstabilisait, ce comportement était incompréhensible. S'ils divorçaient, comme il le lui avait promis, de quoi vivrait-elle ?

Il poursuivit son chemin vers le terminal. Il devait oublier ce regard clair qui avait flamboyé et vibré d'une vie intense un matin maudit, bouleversant irrémédiablement sa vie.

Rebecca s'était retenue de l'appeler pour lui souhaiter bon voyage. Elle ne devait montrer aucune faiblesse. Il l'avait piétinée de son mépris. Elle ne devait jamais l'oublier. Il ne l'attendrait plus.

Jamais, s'était-elle promis. Ce jamais la pousserait à agir pour elle-même.

Elle attendit une heure dans la voiture, jusqu'au départ de l'avion de Bruce. Elle poussa un soupir de déception de sentir son cœur battre encore pour cet homme qui la haïssait. Elle se secoua. L'effacer de sa mémoire le plus vite possible. C'était sa priorité. Oublier cette folie qui l'avait détruite.

Il pleuvait quand l'avion se posa sur la piste de New York. Elle regarda la ville étalée sous ses yeux. En moins d'une heure, elle arriva au siège social de l'Aberdeen Compagnie. Le portier la salua avec ce sourire bienveillant auquel elle répondit à peine, l'esprit tendu vers l'entretien qu'elle devait avoir avec son père.

Nancy, la secrétaire particulière, la fit patienter quelques minutes avant de l'introduire dans le bureau paternel.

Elle s'avança, déterminée, sa froideur comme un masque dont elle ne pouvait plus se départir. Elle ne croyait pas son père capable de chantage, mais les propos de Bruce avaient été dévastateurs. Celui qu'elle avait toujours admiré avait perdu de sa superbe à ses yeux.

– Que veux-tu ? lui demanda Marshall froidement.

Il appréhendait l'entretien qu'elle lui avait imposé. Elle était partie si vite après le mariage que pour lui, l'affaire était close.

– Tu n'es plus ma fille depuis que tu m'as déshonoré en volant cet homme à ta sœur. Ne compte pas sur un quelconque héritage, je t'ai rayée de ma succession ! attaqua-t-il pour éloigner son indécision.

Camille refusait qu'il la renie, tandis que Vicky réclamait justice contre cette sœur indigne qui s'était jetée à la tête de celui en qui elle voyait son futur mari. Mandy et Elisabeth ne prenaient pas parti. Il doutait parfois du bien-fondé de ses décisions. Depuis le départ de Rebecca, force lui avait été

de reconnaître l'aide précieuse, efficace et discrète, qu'elle avait été. Mais le masque froid, d'une dureté inhabituelle, qu'il avait en face de lui le mettait soudain mal à l'aise.

– Avez-vous fait pression sur Bruce pour qu'il m'épouse ? demanda-t-elle de cette voix coupante qu'elle avait depuis son mariage.

Il tiqua du vouvoiement. Jamais auparavant elle ne l'avait vouvoyé.

– Il t'a déshonorée, se défendit-il orgueilleusement.

Il se remémorait ce matin où il avait posé son ultimatum à Wayne ; son droit de père bafoué l'avait incité à frapper durement.

Les mots de son père furent des aiguillons à la colère de Rebecca. Ainsi donc, il la rejetait ? Sans même l'en avertir, sans en discuter ? Il l'avait effacée de sa vie d'un coup de gomme, comme si elle n'avait jamais existé. La douleur, au lieu de l'affaiblir, la rendit au contraire plus dure, plus impitoyable, comme cette glace polaire à laquelle on la comparait si souvent.

– Il n'a rien fait de tel, père. Au contraire. Il m'a sorti des griffes de Seth Hamilton dont j'avais rejeté la demande en mariage, lui asséna-t-elle brutalement, décidée à tout lui révéler sans plus de ménagement.

Qui l'avait ménagé, elle ?

Personne. Et le jugement inique de son père montrait le peu d'attachement qu'il avait pour elle. Elle l'avait toujours su, mais se sentir rejetée par son propre sang était une douleur effrayante qui la poussait à ne plus s'émouvoir.

– Qu'est-ce que..., suffoqua-t-il.

– Oui. Celui que vous encensez n'a rien de reluisant. Il m'a entraînée sur un yacht pour me compromettre. C'est lui qui a convoqué le photographe pour prendre des photos. Bruce a eu vent de l'affaire et a voulu m'aider. Les circonstances ont joué contre nous. Je suppose que Seth vous a circonvenu par ses mensonges ? Vous préféreriez lui faire confiance plutôt qu'à votre propre fille !

– Qu'est-ce que tu essaies de me faire croire ? Ta lettre ! Ta lettre prouve que ce que tu dis est faux ! rétorqua-t-il, rouge de colère de ses accusations. Je l'ai lue et relue pendant des heures, j'en connais tous les termes !

– Ma « lettre » ? Elle vous avertissait que je venais de refuser la demande de Seth et que je retournais à New York, s'exclama-t-elle.

– Non ! Tu y disais que tu t'enfuyais avec Wayne. Tiens, la preuve !

Il ouvrit le tiroir de son bureau pour en sortir un feuillet qu'il lui tendit.

– Croyais-tu que j'allais la brûler ? C'est la preuve de ton comportement odieux.

Rebecca lut, les sourcils froncés. Elle retint son cri en arrivant aux derniers mots, une odieuse machination ! Jamais elle n'avait écrit ça ! Elle se déplaça vers la baie vitrée, y posa la lettre.

– Ce n'est pas moi qui ai écrit les derniers mots. Regardez, ce n'est pas exactement la même couleur d'encre et je ferme mes « e » à l'envers et non comme ceci, lui montra-t-elle.

Il examina la lettre. Son air atterré indiqua à Rebecca qu'il se rendait à l'évidence, prenant conscience du désastre, des bouleversements que quelques mots tracés avec malveillance avaient provoqués dans leurs vies.

Papa.

Je préfère t'annoncer moi-même que je viens de refuser d'être la femme de Seth Hamilton. Je sais que je vais te décevoir et j'en suis profondément chagrinée. Mais Seth n'est pas l'homme de ma vie. J'aimerais que tu me comprennes et que tu acceptes mon choix. Je pars avec Bruce Wayne pour vivre avec lui.

Ta fille qui t'aime.

La douleur du rejet fit place en elle à une fureur âpre. Ils l'avaient tous condamnée sur un faux. Et Seth était derrière cette machination. Qui d'autre, sinon ? Elle se promet qu'il ne s'en sortirait pas si facilement.

Comment son père qui la connaissait avait-il pu croire une telle ignominie de sa part ? Jamais elle ne se serait enfuie sans faire face à la situation. Et Bruce ?

– Bruce a lu cette lettre ? demanda-t-elle d'une voix sourde aux accents métalliques.

– Oui.

Son père se laissa tomber dans son fauteuil, le visage ravagé. Rebecca hocha la tête. Tout était parti de cette maudite lettre.

– L'avez-vous menacé pour le contraindre à m'épouser ?

Elle le fixait à présent avec une dureté impitoyable. Il n'y avait plus une once de pitié ou d'amour dans son cœur. Ne l'avait-il pas condamnée ? Ne lui avait-il pas fait endurer une douleur insupportable ?

– Répondez ! ordonna-t-elle.

C'en était fini de le ménager. Elle n'était plus rien pour lui, comme il n'était désormais plus rien pour elle. Sans l'ultimatum qu'il avait imposé à Bruce, celui-ci ne l'aurait jamais demandée en mariage. Elle serait retournée à New York, Londres ou Paris pour ne plus le côtoyer. Il aurait épousé Vicky et tout aurait été dit.

– Tu disais l'aimer, je...

Son rire métallique éclata dans la pièce comme un coup de fouet, sec, cinglant.

– Ce n'est que votre effroyable honneur que vous vouliez protéger, ne me faites pas l'affront de me faire croire que vous vouliez mon bonheur ! Je n'ai toujours été pour mère et vous qu'une déception, quand mes sœurs étaient, elles, portées au pinacle. Je me suis toujours pliée à vos désirs. J'ai respecté ce que vous nous imposiez, je me suis dévouée pour que mes sœurs soient dégagées des responsabilités qui leur incombaient. Je l'ai fait avec joie, parce que je vous aimais. Mais vous m'avez rejetée, vous m'avez condamnée sans m'entendre et avez imposé à un homme respectable le plus inique des marchés. Soyez heureux, Bruce me déteste. Nous allons divorcer, mais cela vous importera peu puisque je ne suis plus votre fille. Mais je réclame justice.

– « Divorcer » ? répéta-t-il, visiblement anéanti par la nouvelle.

Son rire claqua une fois encore, sarcastique, dédaigneux. Elle était animée d'une sourde rage mêlée d'une jubilation profonde. À son tour de lui faire mal !

– Oui. Le plus tôt possible. Mais cela ne vous regarde plus. Mais je réclame ce qui m'appartient.

– « Ce qui t'appartient » ?

– Ce qui me revient de droit et dont vous ne pouvez me spolier. Ma part d'héritage de grand-mère. Je vous seconde depuis six ans sans que vous ne m'ayez accordé aucun salaire sous prétexte que j'étais votre fille. J'ai dépensé bien moins que Vicky ou Mandy. J'exige l'Aberdeen Palace. Il ne comblera pas votre dette à mon égard pour le carnage que vous avez fait de ma vie par votre manque de confiance et votre orgueil démesuré et stupide, ni n'éteindra vos fautes. C'est la seule chose qui ne me fera pas vous détester.

– Becky ! la supplia-t-il pour la première fois de sa vie, tandis qu'elle se dirigeait vers la porte.

Elle se retourna, le toisa avec mépris.

– Becky n'existe plus pour vous. Il serait temps que vous ouvriez les yeux. J'ai toujours été digne de vous, mais vous ne m'avez jamais vue, tandis que d'autres vous trompaient honteusement. Demandez donc à Benjamin pourquoi Vicky réserve la chambre 312 et que le personnel y défile depuis des années, asséna-t-elle durement, sans s'attendrir de la silhouette tassée dans le fauteuil.

À son tour de faire souffrir ceux qu'elle avait aimés.

Elle sortit du bureau le cœur broyé par la douleur de n'avoir jamais été pour eux qu'une ombre dédaignée.

– Appelez ma mère et le Dr Lorimer, mon père va avoir un malaise, jeta-t-elle à Nancy avant de quitter le bureau d'une démarche raide.

Les larmes affluèrent à ses paupières lorsque le taxi s'arrêta à l'aéroport. La honte de ce qu'ils avaient fait d'elle la submergea, doublée d'un profond sentiment d'injustice.

Pour un homme qu'elle avait cru aimer, elle s'était jetée dans les bras d'un autre et désormais, elle en payait le prix.

Elle n'avait plus de famille et venait de rompre le dernier lien.

Comme elle romprait le dernier lien qui l'attachait à son mari.

Dès son retour.

Chapitre 12

Rebecca courait sur le chemin pour arriver à temps à la maison. Elle avait pris du retard et n'avait aucune envie que Bruce découvre ses activités.

Deux semaines étaient passées depuis son retour de New York et l'explication qu'elle avait eue avec lui.

Comme prévu, elle était allée l'attendre à l'aéroport.

– J'aimerais vous parler, Bruce, dès que vous serez disponible, lui avait-elle dit, lui laissant à peine le temps de s'affaler sur le canapé.

Il s'était redressé pour la détailler, le regard acéré. Elle n'avait pas failli sous son attention. Même si elle comprenait pourquoi il avait cédé au chantage de son père, elle ne lui pardonnait pas le fait qu'il ait pu croire qu'elle avait manigancé le piège où il était tombé. Aucun d'eux n'avait su parler. Ils se retrouvaient face à face dans une situation désastreuse pour l'un et l'autre.

Elle voulait son amour et lui ne voulait que se débarrasser d'elle. Elle ne se faisait plus d'illusions. Elle les avait perdues face au rejet de son père. La goutte qui avait fait déborder le vase de sa docilité. Elle allait reprendre sa liberté, vivre sa vie telle qu'elle la souhaitait. Elle écarterait le passé résolument, sans plus jamais se retourner. Ils n'étaient désormais plus rien pour elle.

– De quoi voulez-vous parler, Rebecca ?

– De notre divorce.

– De...

Il s'était redressé pour lui faire face.

– Il est temps que cette comédie cesse. Mon père ne fera rien contre vous, je m'en suis assurée. Il n'y a plus de raison que nous restions mariés. Nous pouvons divorcer en quelques heures. J'ai pris nos billets pour la semaine prochaine. Adeline m'a dit que vous étiez libre.

Il n'avait rien dit pendant de longues minutes.

– C'est ce que vous voulez ? avait-il demandé, alors qu'elle s'apprêtait à quitter la pièce pour fuir son silence.

– Oui.

Elle avait répondu fermement, sans se retourner, pour qu'il ne lise pas sur son visage l'espoir fou que cette simple question avait fait palpiter dans son cœur.

– Bien. Mais je vous demanderai un délai si cela ne vous est pas trop désagréable de rester officiellement ma femme jusqu'à notre retour aux États-Unis.

– Pourquoi ?

– Mes collaborateurs français souhaitent vous être présentés et j'aimerais garder une certaine crédibilité auprès d'eux. Un mariage express suivi d'un divorce tout aussi express n'est pas un signe

de stabilité. Je ne voudrais pas qu'ils doutent de... mon sérieux.

– Laissez-moi y réfléchir, avait-elle répondu, la gorge serrée d'angoisse.

Elle s'était enfuie à la cuisine, la préparation du repas lui servant de prétexte pour s'éloigner et retrouver son calme.

Le repas avait été silencieux, chacun plongé dans ses pensées sombres.

Elle avait retourné le problème dans tous les sens. Rester était un risque qu'elle ne voulait pas courir. Sa rancœur ne serait pas assez puissante pour annihiler les sentiments qu'elle savait profondément ancrés en elle, malgré sa détermination ou sa rage. Couper les ponts au plus vite était la seule solution. Accepter, une folie. Elle s'était décidée à refuser, mais elle avait été incapable de le lui annoncer ce soir-là.

– Bonsoir, Rebecca. J'aimerais sincèrement que vous réfléchissiez à mon offre, avait-il dit avant de disparaître dans sa chambre.

Le regard débarrassé du dédain ou du mépris habituel qu'il lui avait lancé l'avait bouleversée.

Elle n'en avait pas dormi de la nuit. Elle s'était retournée dans son lit pendant des heures, les paroles de Bruce comme un fer rouge dans son cerveau surchauffé. Tous les arguments en faveur de son départ immédiat avaient été pesés avec soin, mais son cœur battant avait rejeté chacun d'eux.

Pourrait-il l'aimer un jour ? Elle s'était posé la question à l'aube, alors que l'espoir renaissait dans son cœur. Puis elle l'avait rejetée avec force. N'avait-elle pas assez souffert ? N'avait-elle rien appris de ce que sa folie avait provoqué ?

Elle s'était levée épuisée, était descendue préparer le petit déjeuner, à peine concentrée sur ce qu'elle faisait. Elle devait refuser. Sa conviction était profonde. Pourtant, un faible espoir la retenait encore de dire non.

Bruce l'avait rejointe un quart d'heure plus tard, fraîchement rasé, son odeur d'eau de Cologne reconnaissable entre toutes. Elle avait imaginé ce qu'aurait pu être leur vie s'ils s'étaient rencontrés dans d'autres circonstances, sans complication, quiproquo ou chantage. Il n'y aurait pas eu de vie, parce qu'il aimait une autre femme. Le petit déjeuner avait été silencieux comme tous les matins.

Il avait quitté la maison avec un « Bonne journée, Rebecca » inhabituel.

Elle en avait vibré d'émotion de longues minutes, les oreilles bourdonnantes de sa voix que la sécheresse avait désertée. Toute la journée, elle avait hésité, tergiversé, saisi tous les prétextes pour fuir, mais ses pas refusaient de la porter en dehors de la maison.

Pour la première fois, elle en avait fait le tour. Elle avait tout observé pour découvrir qui était son mari. Amandine lui avait expliqué que Bruce avait retapé et décoré la vieille ferme. Elle s'était sentie en accord avec l'atmosphère de la maison où elle logeait en passagère clandestine depuis trois semaines. Dès le premier jour, elle avait eu envie de fleurir les pièces, avant que le dédain de son mari, ses propos méprisants n'étouffent son désir d'en faire un foyer. Cette maison n'en serait jamais un pour elle. Elle devait partir au plus vite pour espérer vivre.

Les barrières qu'elle avait dressées pour oublier ses sentiments ne résisteraient pas, s'il lui montrait un autre visage, un visage débarrassé de haine.

Le dilemme l'avait déchiré pendant deux jours, jusqu'à la veille du départ prévu pour le divorce. Bruce n'avait pas abordé le sujet, en attente de sa décision. Même si son comportement n'était plus teinté de dédain, il restait à distance.

– Alors, acceptez-vous de rester quelques semaines de plus ? avait-il demandé d'une voix indifférente ce jour-là au petit déjeuner.

Elle avait frémi intérieurement. Maintenir son attitude froide pour qu'il ne puisse se douter du bouleversement qu'il provoquait en elle par cette simple phrase avait été un acte difficile.

Pourquoi, au lieu de répondre « non », avait-elle voulu se prouver qu'il n'était rien pour elle ? Elle avait refusé de fuir pour se croire forte.

– Vous avez réellement besoin que nous restions mariés quelques semaines de plus ? avait-elle demandé avec un détachement forcé convaincant.

– Cela me rendrait service.

Elle s'était persuadée qu'elle pouvait lui accorder ces quelques semaines. Il n'était plus rien pour elle, s'était-elle forcée à croire. Il ne lui montrait aucune amitié, aucune attention. La folie de ses sentiments ne résisterait pas à cette indifférence polie. Elle avait donc accepté. Il avait simplement hoché la tête, sans un signe de contentement. Elle en avait été profondément désappointée avant de se gourmander. Le mépris de Bruce était le seul remède pour la débarrasser définitivement des sentiments qu'elle avait pour lui.

Dès leur retour et leur divorce, il retournerait vers Vicky. Il tenterait sa chance. Elle se chargerait d'apprendre à sa sœur la vérité sur leur mariage et celle-ci retournerait dans les bras de son amant. Six semaines encore et elle couperait les ponts.

Elle pressa le pas et, dans la courbe du chemin, heurta de plein fouet un homme qui arrivait en sens inverse. Elle poussa un cri de surprise et, sous la violence du choc, roula sur le sol mousseux.

Un juron la renseigna sur l'identité de l'homme. Bruce !

– Rebecca ? s'exclama-t-il en se frottant la poitrine où sa tête l'avait heurté.

Elle se releva, épousseta son jean sale, sa chemise poussiéreuse. Quelques mèches s'étaient échappées de la queue-de-cheval qu'elle se faisait à la hâte lorsqu'elle se sauvait de la maison pour rejoindre Clara, sa seule amie.

– Vous ne vous êtes pas fait mal ? s'inquiéta Bruce, d'un air de surprise.

Il considéra son accoutrement inhabituel, les sourcils froncés. Elle qui était toujours tirée à quatre épingles du matin au soir devait le surprendre avec sa tenue dépenaillée.

– Non, chevrotait-elle.

Elle reprenait son souffle, les mains sur les genoux, penchée en avant.

– Que faites-vous ici ? lui demanda-t-il.

Elle se redressa, plaquant aussitôt sur son visage son masque de froideur. Elle se détourna face au regard inquisiteur, troublée par l'acuité qu'il mettait à la détailler.

– Je cours.

– Vous courez ? Dans cette tenue ?

Elle avait la certitude qu'il ne la croyait pas.

– Elle est pratique et me protège des ronces, se défendit-elle d'un ton impersonnel, le menton relevé avec arrogance.

– Si vous le dites ! répliqua-t-il, le visage excédé.

Sans plus s'occuper de Bruce planté au milieu du chemin, elle reprit sa course pour corroborer son mensonge. À son grand étonnement, il se porta à sa hauteur d'une foulée souple, accorda son rythme sur le sien. Elle lui jeta un coup d'œil contrarié, constatant que lui ne courait pas pour rattraper le temps perdu. Sa tenue démontrait qu'il était adepte de ce sport. Elle ne s'en serait jamais doutée.

– Vous courez souvent ? demanda-t-il, calquant sa foulée sur la sienne.

Le coup d'œil perplexe sur ses ballerines tachées de peinture, sa tenue inadéquate à faire du sport ne la perturba pas. Elle hochait vaguement de la tête, à lui de choisir sa réponse. Le mutisme était la meilleure parade pour éviter qu'il la questionne sur ses occupations. Cela ne le regardait pas.

– Nous pourrions courir ensemble, si vous voulez ? Le travail à l'usine s'allège dans les prochaines semaines. Je vais pouvoir rentrer plus tôt, proposait-il d'une voix conciliante.

Elle lui lança un coup d'œil méfiant, puis répliqua sèchement :

– Je préfère courir seule.

– Comme il vous plaira.

D'un demi-tour brusque, il coupa court à la conversation sans issue, et reparti en sens inverse, sans un mot.

Elle le suivit des yeux, remarquant la foulée raidie par la tension qu'elle avait provoquée en rejetant sa proposition d'armistice. Elle ne s'attendait pas à une réaction aussi orgueilleuse de sa part.

Je l'ai vexé ! pensa-t-elle, un faible élan de regret au cœur.

Elle ralentit l'allure, et trottina jusqu'à la maison.

La déception bousculait ses résolutions. Depuis quinze jours, Bruce se montrait plus conciliant à son égard. Après des milliers de questions, des espoirs fous, ses résolutions de ne plus jamais s'intéresser à lui, la vérité lui avait broyé le cœur : Vicky.

Le mot *divorce*, la promesse que les menaces exercées par son père n'étaient plus de mise, l'espoir de reconquérir sa sœur avait adouci Bruce et modifié son attitude vis-à-vis d'elle. Il espérait sans doute qu'elle devienne son ambassadrice auprès de Vicky, qu'elle plaide sa cause. C'était ainsi qu'elle analysait son changement.

Il tentait par maintes manœuvres de *l'appriivoiser*, se montrait sociable, conciliant, sans se douter que ses attentions étaient des tortures insupportables pour elle.

Ses sentiments s'exacerbaient, ses espoirs renaissaient des cendres de son cœur. Sa raison demeurait le dernier frein à l'emballement de son cœur.

Elle résistait vaillamment, comptant les jours jusqu'à leur départ pour se donner le courage de ne pas céder. Quatre semaines, martelait son courage épuisé par une bataille dont elle connaissait l'issue : la défaite.

Sans Clara, elle aurait sombré dans une neurasthénie déprimante ou se serait noyée dans des sentiments impossibles. Elle rêvait d'un nouvel avenir, le construisait pas à pas à la barbe de Bruce. Quatre semaines pour acquérir sa totale liberté, son émancipation définitive. Elle effaçait tout, et sans remords les reniait tous d'avoir été bafouée.

Un sourire étira ses lèvres, ses yeux brillèrent des espoirs nouveaux insufflés par Clara.

– Libère-toi ! Vis ta vie, Becca. Toi seule peux décider de ton avenir.

Plus aucun contact, avait-elle décidé depuis quelques jours. Même si son père lui refusait le Palace, elle se savait assez forte pour faire face à sa nouvelle vie. Elle n'avait jamais eu des goûts de luxe. Travailler ne lui faisait pas peur tant qu'elle se libérait du joug du passé.

Quatre semaines encore...

Bruce pourrait choisir d'être malheureux avec Vicky, si cela lui chantait...

Y penser la fit se rembrunir. Mordue par la jalousie, elle sprinta sur les derniers mètres pour exhaler sa rage envers les hommes, pour extirper cette stupidité de vouloir les aimer. C'était une perte de temps et d'énergie.

Clara se moquait de l'amour, disait que ce n'était qu'un sentiment éphémère, une utopie faite pour disparaître à peine effleurée. Cette illusion du bonheur engluait, étouffait ce que l'on était au fond de soi, transcendait parfois sa nature profonde, mais détruisait plus souvent. On devenait l'autre en s'oubliant. Se libérer était le seul chemin possible vers une totale liberté.

Penser à Clara, à leur rencontre insolite, à leur amitié spontanée lui rendit le sourire. Sans la jeune artiste, jamais sa révolte n'aurait brisé son carcan de soumission. Clara la bousculait, ironisait à propos de ce qu'elle était, ridiculisait ses tourments, se moquait sans concession ni compassion de sa tiédeur. Elle ne la questionnait jamais sur son passé, son mari, sa vie.

Une simple rencontre dans un chemin creux, à quelques mètres de la maison, avait tout bousculé. Elle avait admiré le coup de pinceau incisif, les couleurs explosives des peintures posées dans le fossé. Elles avaient discuté art un long moment. La sympathie de cette première rencontre avait poussé l'artiste à proposer une visite guidée à la pauvre étrangère recluse qu'elle était.

Bruce à peine parti, elle rejoignait sa nouvelle amie. Elles sillonnaient la région au gré de leur fantaisie. Voir travailler Clara pendant des heures dans des lieux magnifiques était une expérience exaltante. La région la charmait de toutes ses découvertes. À tel point qu'elle s'était procuré un appareil photo pour emmagasiner ses émerveillements. Clara avait un œil critique, acéré. Elle la houspillait lorsqu'elle *foirait* une photo. Jamais personne ne l'avait poussée ainsi à donner le meilleur d'elle-même. Clara si, et elle le faisait avec une exigence mordante.

Rebecca se sentait revivre lorsque son œil se collait à l'objectif. Le frémissement qui la parcourait, lorsque la photo sublimait sa vision du sujet, était un plaisir dont elle se gavait. Dans ces moments-là, même son amour sans espoir pour Bruce s'effaçait. Sa quête de *LA* photo remplissait son âme de tout ce qu'elle n'avait jamais connu. Elle exprimait enfin ce qu'elle était au fond d'elle.

– C'est trop mièvre ! se plaignait parfois Clara de ce qu'elle-même considérait comme réussi.

– Mièvre ?

– Oui, trop commun. Tu ne ressembles pas à ça, Becca. Tu es... flamboyante, étincelante. Tu attires par ton mystère, le secret de ton regard. Tu dois faire parler ta nature profonde, ne pas te laisser étouffer par ton éducation. Tout ça, c'est commun, or, toi, tu peux faire de l'exceptionnel. Il faut te libérer, Becca. De tout ! lui avait asséné Clara sans douceur deux jours plus tôt.

« De tout » ? Elle s'était tout d'abord effrayée de la solution radicale imposée par son amie. Puis elle avait reconnu de la justesse son jugement.

Oui, se libérer de tout, et surtout de son amour pour un homme qui la haïssait.

Quatre semaines, se répéta-t-elle en poussant le portail du jardin, un sourire de triomphe aux lèvres.

Bruce exhalait sa mauvaise humeur dans sa course rapide.

Quand donc Rebecca cesserait-elle d'être glaciale ?

Son « Je préfère courir seule ! » l'avait blessé plus qu'il ne l'aurait voulu.

Il était responsable de cette situation, il en était conscient. Mais depuis deux semaines, il tentait d'apaiser l'atmosphère de plus en plus lourde entre eux, il faisait des efforts pour se faire pardonner les paroles insensées qu'il avait prononcées à Paris.

Aborder Rebecca équivalait à vouloir grimper l'Himalaya en short et tongs. Gel immédiat et engelures mortelles !

Il se sentait coupable depuis l'appel de Marshall, alors qu'il séjournait à Francfort. Le père de Rebecca avait fait le forcing pour lui parler. Au quinzième appel, il avait cédé. Marshall lui avait alors expliqué les dessous de cette histoire de lettre, qui n'était qu'un faux. Cette *preuve* irréfutable de la trahison de Rebecca n'en était donc pas une. Aberdeen avait cherché à découvrir la vérité sur l'implication d'Hamilton. L'interrogatoire avait été serré. Bruce avait admis qu'il avait sorti Rebecca des griffes de Seth sans dévoiler ses manigances déloyales. Il estimait que ce n'était pas à lui de le faire.

La question du divorce, abordée par Marshall, avait ouvert les vannes de sa révolte. Il n'avait mis aucune délicatesse à asséner quelques vérités à cet homme rétrograde. N'avait-il pas renié sa fille ? Le sort de Rebecca ne le concernait plus, lui avait-il dit. Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même au lieu d'accuser les autres du désastre qu'il était le seul à avoir provoqué. L'explication avait été rude, mais l'avait soulagé.

La volonté de Rebecca de divorcer le plus rapidement possible l'avait surpris. Mais ses soupçons ne s'étaient pas éteints pour autant. Même après cette mise à plat des faits, son comportement restait incohérent : elle l'épousait et trois semaines plus tard réclamait le divorce ?

À Paris, l'avait-elle cru assez stupide pour tomber dans le piège du « Je t'aime » ? et croire qu'il accepterait sans broncher de subir le chantage de Marshall ?

S'était-elle aperçue que la vie dorée qu'elle espérait était loin de ses attentes ?

La garder près de lui jusqu'à ce que la Batmanco vole de ses propres ailes lui avait paru une solution. Quelques semaines supplémentaires pour consolider leur entreprise étaient nécessaires afin de la soustraire aux menaces d'Aberdeen. L'excuse invoquée pour faire patienter Rebecca n'était qu'une demi-vérité. En réalité, son orgueil se rebellait d'avouer à ses partenaires européens qu'il divorçait moins de trois semaines après son mariage. Sa crédibilité morale aurait volé en éclat. Or, dans le milieu où il naviguait, cette crédibilité-là était primordiale. Cacher le divorce était impossible. Les journalistes étaient à l'affût depuis le scandale « La Princesse de glace attirée par les étoiles ». Laisser couler l'eau sous les ponts était préférable jusqu'à ce que l'attention médiatique se tourne vers d'autres proies.

Et puis, il devait réfléchir à ce que ce divorce impliquerait pour lui.

Vicky avait été sa première pensée lorsque Rebecca lui avait annoncé qu'elle avait programmé leur divorce et que Marshall renonçait aux représailles dont il l'avait menacé. Et Vicky ? s'était-il alors demandé. Elle l'avait condamné sans qu'il puisse s'expliquer. Et il s'était marié. Lui pardonnerait-elle ? Accepterait-elle de le revoir ?

La question ne le quitta pas jusqu'à son retour chez lui, de même qu'une autre, déstabilisante : *Pourquoi Rebecca a accepté de m'épouser pour divorcer si vite ?*

Il la trouva installée au salon, un livre à la main, soignée et élégante comme à l'accoutumée. Indifférente et glaciale, également. S'il ne l'avait pas surprise dans cette tenue débraillée inhabituelle, il ne l'aurait jamais crue capable d'être autre chose que cette femme froide et tirée à quatre épingles.

Que lui cachait-elle ? Elle lui mentait, il le sentait.

– Nous dînons au restaurant avec des amis, annonça-t-il sur un coup de tête.

Dans un autre cadre, peut-être se dévoilerait-elle.

– Ce soir ?

– Oui. Une invitation de dernière minute, mentit-il.

– Dois-je m'habiller ?

Il s'attarda sur sa silhouette mise en valeur par la jupe évasée d'une élégante simplicité, par le chemisier dont l'échancrure dévoilait sa gorge dorée. Une simplicité rehaussée par son maintien distingué, par son port de tête altier.

– Non. Votre tenue est parfaite.

Il ne l'avait jamais regardée comme aujourd'hui, constata-t-il, troublé de l'avoir tenue dans ses bras toute une nuit, près des marais, sans remarquer sa séduction. Il n'avait jamais vu que la glace bleutée de ses yeux où une étincelle avait vibré un certain soir, jusqu'à l'émouvoir. Il se détourna des aimants qu'étaient ces yeux de glace, perturbé de chercher à y revoir cette lueur de vie.

– Je me change et nous y allons, la prévint-il.

Rebecca regarda Bruce disparaître dans le hall, inquiète du regard qu'il lui avait lancé, comme si, tout à coup, il la voyait vraiment. Elle barricada ses pensées égarées, raffermi ses résolutions. Plus d'espoir fou, ni de folie.

Vicky, se força-t-elle à psalmodier pour écarter son trouble.

Elle s'angoissait de cette soirée imprévue, mais elle était là pour ça, après tout. Dès le premier jour, il avait été clair sur son rôle de petite femme soumise et obéissante. Elle avait détesté la soirée guindée où il l'avait traînée pour la présenter à ses collaborateurs. Elle avait détesté sa main sur son

bras ou sa taille. Elle avait détesté cette danse qu'il lui avait imposée. Elle avait détesté tout ce qu'ils étaient devenus à cause de l'intransigeance rétrograde de l'homme borné et au cœur sec qu'était son père. Elle avait détesté son envie de vouloir se blottir contre lui.

Chaque geste ou regard de Bruce avait ensuite occupé sa nuit. Elle n'en avait pas dormi pendant de longues heures. Elle avait maudit sa faiblesse. Dompter son cœur pour ne pas laisser ses sentiments l'engloutir était une bataille de tous les instants. Une bataille qu'elle s'effrayait de perdre à chacun des regards appuyés qu'il posait sur elle.

Quatre semaines encore...

Elle imagina sa vie avec Clara pour se donner du courage.

Son âme vibra de son espoir futur. Les yeux perdus dans la contemplation du jardin, elle sourit de ce que serait son avenir.

À son retour au salon, Bruce surprit le sourire éthéré de Rebecca. Un sourire, comme il ne lui en avait jamais vu depuis leur mariage. Silencieux, il resta à la porte, contempla sa femme immobile et rêveuse. Le rappel de ce matin étrange où il avait vibré du désir fou de l'embrasser remonta à sa mémoire. Il recula imperceptiblement pour mieux contempler ce visage débarrassé de sa gangue de froideur.

Elle dut le percevoir, car le masque glacé retomba sur les traits où une vie secrète avait vibré de douceur un millième de seconde.

Il s'efforça de chasser son trouble et s'approcha comme s'il venait simplement de revenir.

– Êtes-vous prête ?

Il resta à quelques pas, déconcerté par son désir de la prendre dans ses bras, de l'embrasser pour faire renaître ce sourire éthéré dont il s'était un instant émerveillé.

– Oui, répondit-elle.

Rebecca tenta de conserver une attitude impassible, mais le masque était de plus en plus difficile à maintenir, surtout lorsque les étoiles d'argent s'invitaient dans le regard de Bruce et lui rappelait ce qu'il était avant le drame.

Son cœur étouffait de son attirance pour celui qu'elle aimait malgré la haine et le mépris dont il faisait montre.

Vicky. Elle devait penser à Vicky...

Elle se reprit, écarta la folie.

Se remémora les paroles de Clara – un parapet pour ne pas tomber dans le gouffre d'un amour impossible.

Quatre semaines. Quatre semaines et tout serait terminé, se répéta-t-elle avec conviction.

Chapitre 13

Debout devant la baie vitrée de son bureau, Bruce réfléchissait. La Garonne scintillait de petits éclats de soleil, coulait lentement sans lui apporter l'apaisement habituel.

Marshall le harcelait depuis trois jours pour qu'il persuade Rebecca de répondre à ses appels. Or, il refusait de s'immiscer dans ce combat entre la fille et le père. C'étaient leurs affaires, il ne s'en mêlerait pas.

De toute manière, Rebecca ne l'écouterait pas.

Elle avait instauré entre eux cette barrière infranchissable, et le repoussait de sa froideur avec une détermination dont il s'agaçait tout en l'admirant. Lui qui la croyait mièvre et docile, il la découvrait intransigeante et tenace. Très tenace.

Il soupira de son indécision. Devait-il tout de même l'avertir de l'insistance de Marshall ?

D'un côté, il voulait rester neutre, mais de l'autre, Marshall pourrait devenir un allié pour plaider sa cause auprès de Vicky. Accepterait-elle de l'écouter pour qu'il s'explique ? Ou allait-elle se montrer aussi bornée que sa sœur aînée ?

La sonnerie du téléphone le sortit de ses réflexions moroses. Il retourna à son bureau, décrocha le combiné d'une main molle.

– Bruce Wayne, répondit-il d'une voix morne, découragé par tant de questions sans réponse.

– Salut Bruce, reconnut-il la voix enjouée de Charly.

– Bonjour Charly. Déjà levé ?

– Je dirais plutôt pas encore couché. Il n'est que 4 heures du matin, plaisanta Charly, la voix enrouée de ses excès.

– Nouvelle soirée ? demanda Bruce en souriant, heureux d'échapper aux mondanités où Charly adorait se pavaner.

Elles ne lui avaient guère réussi, à lui, depuis cinq mois. Il se retrouvait dans une situation inextricable dont il ne savait comment se sortir pour atteindre son but.

– Nouvelle est un bien grand mot. Rien ne change vraiment dans ce genre de soirée. Toujours les mêmes personnes, toujours les mêmes potins, toujours les mêmes buffets, répondit son ami d'un ton désenchanté.

– Pas même une épaule de femme pour que tu pleures de devoir te plier à tes devoirs ?

– Moque-toi ! Notre entrée en bourse, ton mariage avec Rebecca Aberdeen, votre fuite en France font les choux gras de tous, ici. Tout le monde veut connaître ma version de l'histoire romanesque entre Batman et la Princesse de glace, bougonna Charly, beaucoup moins enjoué.

Bruce se crispa de l'entendre parler de sa vie privée comme d'un fait divers dont semblaient se repaître leurs amis.

– Et que racontes-tu ?

– Rien. Je n'ai nullement l'intention de crier à la planète bourse que tu as épousé Rebecca à cause du chantage de son père. Notre titre s'est envolé avec la caution de l'empire Aberdeen. Certains prétendent que votre mariage a été un coup médiatique pour faire grimper le cours de nos actions.

Bruce grinça des dents, mécontent des commentaires que lui rapportait Charly.

– Quelqu'un se doute de quelque chose ?

– De l'histoire rocambolesque dans laquelle tu t'es fourré ? Non, pour l'instant tout le monde croit au coup de foudre ou au bébé.

Bruce se redressa, interloqué d'une telle stupidité.

– « Au bébé » ? finit-il par répéter.

– De nos jours, un mariage aussi précipité ne peut avoir que deux raisons. Soit l'un des deux mariés est proche de la fin et le mariage devint un dernier vœu à exaucer, ou la demoiselle est enceinte. Tout le monde connaît Aberdeen et ses positions moyenâgeuses. La balance penche donc pour l'arrivée prochaine d'un petit Wayne.

– C'est stupide !

– Pas plus que d'épouser une fille que tu détestes pour sauver ton entreprise ! Nous aurions pu faire face, Bruce. Aberdeen nous aurait peut-être contrés, mais nous nous en serions sortis. Nos contrats sont solides, nous aurions pu retarder l'entrée en bourse, le dénoncer pour manœuvres déloyales, voire chantage, si cela avait été nécessaire. Tu t'es comporté comme un crétin !

Une fois encore, Charly s'emportait, lui rappelant le piège dans lequel il s'était enlqué.

Dès son retour à New York, il lui avait annoncé ses fiançailles expresses avec Rebecca. Deux heures et une demi-bouteille de whisky avaient suffi à Charly pour lui faire avouer la galère dans laquelle il s'était embarqué. Aveuglé par sa rage vengeresse, il n'avait écouté aucune admonestation de son associé. Une seule chose comptait – se venger de Rebecca – et peu importait s'il gâchait sa vie.

Malgré ses exhortations, ses menaces, ses suppliques, son ami n'avait pu le dissuader d'épouser Rebecca. Il reconnaissait que le sauvetage de leur entreprise n'était qu'un prétexte. Son caractère orgueilleux l'avait poussé à foncer au lieu de réfléchir posément.

Bruce se passa la main sur ses yeux.

Charly avait raison, il n'avait été qu'un crétin.

S'il avait discuté calmement avec Rebecca, comme aurait dû le faire un homme sensé, la falsification de la lettre aurait été immédiatement découverte. Seth Hamilton aurait été confondu et lui-même aurait pu plaider sa cause auprès de Vicky, au lieu de supporter jour après jour la froideur de Rebecca.

Crétin était d'ailleurs un bien faible mot pour traduire ce qu'il était vraiment.

Le silence entre eux dura un long moment.

– Comment ça se passe avec ta... femme ? demanda finalement Charly d'une voix plus calme.

– Aussi bien que ça peut se passer avec un iceberg, maugréa Bruce, mécontent de n'avoir pas avancé d'un pouce vers elle.

– À ce point ? Vous n'avez pas pu trouver un terrain d'entente ? Elle ne m'avait pas semblé aussi froide que ça, lorsqu'elle est venue au bureau pour te voir.

– Tu l'as vue ? s'écria Bruce, étonné que son ami ne lui ait jamais parlé de la venue de sa fiancée.

Peut-être auraient-ils pu parler, éviter le gâchis qu'était devenue leur vie.

– Deux jours avant votre mariage. Elle est passée au bureau. Tu n'étais pas là, et elle n'a pas insisté. Mais elle était manifestement déçue.

– Tu lui as parlé ?

– Pas vraiment. Nous avons échangé les civilités d'usage. J'aurais mieux fait de lui dire ce que j'avais sur le cœur, au lieu de...

Un profond soupir de déception s'éleva d'un côté et de l'autre.

– Tout est de ma faute. Si elle se montre glaciale, c'est parce que je lui ai dit le fond de ma pensée à Paris, avoua Bruce que la culpabilité taraudait.

Pourquoi s'était-il laissé emporter ? Parce qu'il était fou de rage d'avoir perdu l'amour de sa vie, et qu'il voulait que Rebecca souffre comme il souffrait.

– Qu'est-ce que tu lui as dit ?

– Que je la haïssais, que je n'étais pas dupe de sa trahison et que nous divorcerions dès que j'en aurais la possibilité.

– Qu'est-ce qu'elle a répondu ?

– Rien, mentit-il.

Il ne pouvait pas dire à Charly qu'elle avait prétendu l'aimer. Une simple manœuvre pour ne pas se retrouver démunie. Il analysait froidement la situation depuis des jours. Il n'avait aucun doute sur les intentions de Rebecca en acceptant sa demande.

– Elle ne s'est pas expliquée ?

– À quoi bon. Je connais parfaitement ses raisons. Elle se retrouvait sur la paille, bannie du clan. Je ne suis même pas certain qu'elle possède des compétences professionnelles. Qu'a-t-elle fait dans le groupe, à part obéir aux ordres de son père ? Elle n'était qu'un pion, sans pouvoir de décision. Elle ne faisait que le représenter pour la galerie. J'étais le pigeon idéal pour lui permettre de rebondir ou de se dorer la pilule à mes frais. Je lui ai fait comprendre qu'elle n'obtiendrait rien de moi et certainement pas une pension alimentaire.

– Vous allez vraiment divorcer ? Papa Aberdeen risque de se montrer menaçant, si vous osez outrepasser les règles du clan.

– Il n'y a plus de règle qu'il puisse nous imposer. Rebecca a coupé les ponts avec sa famille et souhaite divorcer dès notre retour à New York. Marshall me harcèle depuis trois jours pour que je la persuade de l'appeler. Mais je ne m'en mêlerai pas. Qu'ils se débrouillent entre eux !

– Et toi ?

– Moi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Une fois le divorce prononcé, qu'est-ce que tu vas faire ? Tourner la page Aberdeen définitivement, ou en écrire une nouvelle ?

Le ton particulier de Charly démontrait qu'il n'était pas dupe, qu'il cernait le problème mieux qu'il ne le faisait lui-même. Les mises en garde de son ami sur les *particularités* des filles Aberdeen étaient tombées dans l'oreille d'un sourd. Son amour pour Vicky l'avait déboussolé et le déboussolait encore. Charly interrompit sa réflexion morose.

– Si tu souhaites reprendre la plume avec Vicky, tu ferais bien de t'activer avant qu'elle n'annonce ses fiançailles.

– Ses fiançailles ? Avec qui ?

– Seth Hamilton.

– Quoi ?!

Bruce se leva de son fauteuil, éberlué qu'Hamilton sévisse encore, après les révélations que Rebecca avait faites à son père.

Comment Marshall pouvait autoriser cet homme à courtiser sa fille chérie, alors que Seth avait fomenté ce plan machiavélique contre Rebecca et lui ? Était-ce la raison de son insistance à vouloir parler à sa fille ? Voulait-il connaître la vérité sur ce qu'il s'était passé sur le yacht ?

En quelques secondes, il analysa la situation. Seth jouait sur du velours du fait de leur départ pour la France. Rebecca n'avait rien révélé des circonstances de son *sauvetage*, seule la lettre falsifiée prouvait la trahison de Seth. À moins qu'il n'ait inventé de nouveaux mensonges pour se faire absoudre de ses fautes ?

L'homme se montrait plus rusé qu'il ne l'avait cru. Il avait su jouer des circonstances pour attirer la sympathie sur lui, se faire passer pour le fiancé bafoué. Et rafler la mise ! réalisa-t-il subitement.

Le plan était plus élaboré qu'il l'avait imaginé. Compromettre Rebecca et l'écartier lui aussi permettaient de dégager le terrain pour atteindre Vicky. D'une pierre deux coups.

– Tu ne t'intéresses plus à la vie new-yorkaise, Bruce ? Les fiançailles ne sont pas encore annoncées par décence ou pour ne pas faire la une de la presse, mais le rapprochement des deux « pauvres fiancés bafoués » ne laisse aucun doute sur la fin de cette histoire.

– Vicky ne peut pas l'épouser !

– Pourquoi ? Il est riche, séduisant, figure de la haute société, adulé par les foules depuis que la méchante Rebecca l'a humilié avec un pauvre industriel. Il a tout pour plaire.

– Elle ne l'aime pas ! s'emporta Bruce, atterré d'entendre des vérités fausses.

– Il n'est pas question d'amour, Bruce, mais d'affaires. Vicky n'a pas l'intention d'être le dindon de la farce. Elle, la plus royale des Aberdeen, supplantée par la Princesse de glace ! Elle doit être affreusement vexée et compte se venger de sa sœur. Surtout si elle pense que Marshall a forcé Rebecca à t'épouser pour laver l'offense que tu as infligée au clan. Tout le monde sait que Rebecca avait un penchant pour Seth, alors elle vole à sa sœur chérie l'amour de sa vie pour lui renvoyer la balle.

– C'est stupide !

– C'est féminin. Les femmes aiment le mélodrame. L'annonce de votre divorce n'a pas fuité, elle peut donc supposer que tu vas garder sa grande sœur. Quelle plus belle vengeance, en ce cas, que d'épouser Seth Hamilton ? Elle ne doit certainement pas connaître toutes les péripéties de ton sauvetage. Et je doute qu'Hamilton se vante d'avoir entraîné Rebecca sur ce rafiote. Si tu ne te décides pas à agir, Vicky risque de ne plus être disponible, si toutefois tu veux vraiment la reconquérir.

Bruce ferma les yeux, de nouvelles questions à l'esprit. Une chose était certaine : Seth Hamilton ne s'en sortirait pas aussi facilement ! Rebecca n'avouerait jamais son agression, elle était trop orgueilleuse pour dévoiler la vérité, mais lui n'avait plus aucun scrupule. Hamilton allait payer pour l'avoir piégé ! Réduire sa réputation à néant serait une juste punition de la trahison dont il avait fait preuve envers Rebecca.

– Il n'est pas question que je le laisse faire, gronda-t-il.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? Le provoquer en duel ? se moqua Charly.

– Non. Détruire sa réputation comme il a détruit celle de Rebecca et la mienne. Je doute que le père Hamilton apprécie d'apprendre que son fils chéri n'aurait pas hésité à violer une femme pour la forcer à l'épouser.

– La violer pour la forcer à l'épouser ? Qui te dit que Rebecca n'était pas consentante ? Elle l'a tout de même suivi de son plein gré. Qu'elle ne veuille pas se retrouver au lit avec lui, c'était son droit, mais rien ne te permet d'affirmer qu'il avait de mauvaises intentions. Les photos, OK, ce n'était pas très délicat, mais...

– Non, Charly. Rebecca venait de repousser sa demande en mariage. C'est ce qui a mis le feu aux poudres. Il n'avait pas l'intention de laisser filer la poule aux œufs d'or.

– Comment le sais-tu ? Elle te l'a dit ? Tu ne peux tout de même pas la croire ? N'oublie pas qu'elle t'a épousé pour se sortir d'un mauvais pas. Tu l'as dit toi-même, bannie du clan, elle n'avait plus aucune ressource. À part toi. Le pigeon chevaleresque. Le père Hamilton est moins prude qu'Aberdeen, mais il se fait un devoir de faire respecter la morale. Je ne crois pas qu'il aurait vu d'un bon œil les fiançailles de son fils avec une femme prise en flagrant délit d'infidélité. Et il a les moyens de le faire céder. N' imagine pas que Rebecca soit innocente, dans ce méli-mélo. Elle a su tirer son épingle du jeu.

– Elle est innocente sur ce point. Elle avait écrit à son père pour l'avertir qu'elle venait de refuser la demande de Seth. Crois-moi, la conversation que j'ai surprise était claire comme de l'eau de roche.

Hamilton n'avait pas l'intention de s'arrêter à un simple baiser, il avait tout prévu.

– Pourquoi n'as-tu rien dit, dans ce cas ? Tu le dénonçais publiquement et l'affaire était close. Aberdeen et Hamilton auraient étouffé l'histoire, ta petite incartade avec la Princesse de glace serait vite tombée dans l'oubli. Et tu ne serais pas dans cette galère.

– C'est ce que j'aurais dû faire, mais...

– ... Tu as voulu jouer au preux chevalier et protéger la pauvre petite innocente ? Sauf que la petite innocente est plus rouée que tu ne l'avais prévu. Méfie-toi pour le divorce. Elle pourrait te laminer. Il suffit qu'elle pleure devant le juge, prétexte le mariage forcé, pour que tu te retrouves en taule ou qu'elle t'extorque la moitié de ta fortune.

– Aucun risque. Je lui ai fait signer un contrat de mariage où il est spécifié qu'en cas de divorce, elle ne toucherait pas un centime de ma part, quelles que soient les circonstances qu'elle invoquerait. Je me suis prémuni de toutes nouvelles entourloupes de la famille Aberdeen.

– Et pourtant, tu es prêt à replonger avec la sœur. Tu ne serais pas un peu maso ?

– Vicky décidera. Je...

Il s'interrompt, ne sachant plus où il en était.

– Réfléchis avant de faire une nouvelle connerie. Accorde-toi un moment avant de vouloir te repasser la corde au cou avec ta belle Vicky. Tu devrais l'avertir des circonstances exactes de ton mariage, si tu veux qu'elle te pardonne. Qu'est-ce que tu comptes faire pour court-circuiter Hamilton ?

– Utiliser les moyens qu'il a utilisés. La presse. Demande à Nick de retrouver le photographe. Qu'il lui fasse miroiter ce qu'il faut pour lui faire avouer que Seth l'a payé pour les photos sur le bateau. Un nouveau scandale dans la sphère Hamilton-Aberdeen devrait faire réagir les papas.

– Tu vas être éclaboussé !

– Quelle importance ? Dans l'affaire, je suis le gentil. Je compte profiter de l'occasion pour rendre la monnaie de sa pièce à Aberdeen. J'ai été stupide de céder à son chantage. Maintenant, j'attaque.

– Et Rebecca ? Tu as réfléchi à ce que les remous risquent de provoquer ?

– Notre divorce n'en sera que plus mélodramatique. Le preux chevalier épouse la pauvre princesse pour lui éviter la honte du déshonneur et, après avoir rendu justice, il rend sa liberté à la belle. Aberdeen va adorer ! jubila Bruce.

Il avait été l'agneau amené à l'abattoir. Maintenant, il devenait le loup. Son bonheur en dépendait.

– Il va te massacrer !

– Je ne crois pas qu'il en soit encore capable. Je vais lui rendre un service en évitant que Seth Hamilton ne devienne son gendre. Imagine le scandale, si l'histoire ne sortait qu'après l'annonce des fiançailles de Vicky ou après le mariage ? Là, ce serait retentissant, avec des répercussions désastreuses sur les deux familles. Dévoiler l'infamie de Seth maintenant va limiter les dégâts. Aberdeen ne pourra pas s'interposer entre Vicky et moi.

– Et tu crois que Vicky va apprécier ton petit scénario ?

– Rassure-toi. Je resterai muet sur cette affaire, jouerai profil bas. Je vais simplement lancer des hameçons. Aberdeen fera lui-même le travail pour lyncher Seth. La rumeur est plus sournoise et plus efficace qu'une accusation publique. Faisons en sorte que le photographe lâche sa bombe et voyons comment Seth va répondre. Je doute que Vicky apprécie d'être une nouvelle fois ridiculisée. Elle va le lâcher. C'est tout ce que je veux. Pour le reste...

– Et Rebecca ? Tu la jettes dans la fosse aux lions. Elle va t'en vouloir à mort.

– Elle m'en veut déjà à mort. Un peu plus ou un peu moins ne fera pas de différence.

– Tu n'as pas peur des répercussions ?

– De quoi devrais-je avoir peur ? J’ai déjà affronté une tempête. Une seconde devrait remettre les choses à plat. Tu connais Nick autant que moi. Il adore découvrir les secrets des autres et patauger dans la boue. Un gars comme Seth Hamilton, c’est du pain béni pour lui. Et il ne lâchera pas l’affaire avec un pot-de-vin. Hamilton va se rendre compte que son argent ne le protège pas de la justice.

– Sans plainte de la part de Rebecca, l’affaire n’ira jamais jusque-là.

– Aucune importance. La réputation de Seth va lui coller aux basques. Un procès à l’issue duquel il serait acquitté l’absoudrait auprès du public. Tandis que là, le doute va persister pendant des mois, voire des années. C’est bien pire !

– Il pourrait t’attaquer pour coups et blessures afin de détourner l’attention. Tu l’as sévèrement rossé et il ne s’en est pas caché. Son petit discours larmoyant à la télé avec une grosse ecchymose au menton reste une preuve.

– Exactement ! La preuve que j’ai défendu Rebecca de son agression. Il aura du mal à certifier qu’il avait des intentions honnêtes, puisque j’ai dû intervenir d’une manière musclée et kidnapper Rebecca. Je crois qu’il aura du mal à défendre sa thèse du fiancé bafoué, si le photographe explique comment il nous a trouvés dans le marais. À part nous suivre, je l’imagine mal tomber sur nous par hasard. Qui pouvait le lancer à nos trousses à part Seth ?

– C’est un jeu dangereux, Bruce, le prévint Charly, manifestement inquiet de sa détermination à riposter.

– Oui. Et nous sommes plusieurs à jouer. Mais cette fois, c’est moi qui décide des règles. Les loups vont se manger entre eux. Aberdeen et Hamilton pères n’ont aucun intérêt à ce que Seth fasse des remous. Ils vont se charger de le bâillonner et de le circonvenir pour qu’il ne provoque pas de désastre. Tu connais le pouvoir d’un conseil d’administration autant que moi. S’il faut sacrifier quelqu’un, ils sacrifieront Seth.

– Et ils te laisseront le champ libre pour mener ta petite affaire auprès de Vicky.

– Si elle accepte de me parler, je la convaincrai de ma bonne foi.

– Rebecca pourra te servir de caution ?

– Je n’y tiens pas. Elle a été une victime autant que moi.

– Non, toi tu as été le dindon de la farce, mais ta femme n’a jamais été une victime. Il lui suffisait de porter plainte contre Hamilton et tout aurait été dit. Mais elle serait encore sous le joug de son père. Tu étais son billet pour sortie de prison. D’après certains bruits, il semblerait que papa Aberdeen veuille lui céder l’Aberdeen Palace. Ta petite colombe s’en sort avec les honneurs et un hôtel de plusieurs millions de dollars, dont les revenus annuels vont la rendre indépendante et riche.

– C’est quoi, cette histoire ?

– La stricte vérité. Je ne sais pas comment elle y est parvenue, mais il semble qu’elle ait fait plier son père. Elle l’a peut-être menacé de révéler à la presse le chantage dont il a abusé. En tout cas, ta femme est plus riche que toi. Alors, ne te laisse pas avoir par son joli minois. Rebecca Aberdeen est aussi rouée que son père. Plus maligne, même, et tout aussi dangereuse. Bon, j’ai une entreprise à faire tourner moi, alors je vais te laisser... Je te tiens au courant, dès que les hostilités seront lancées. Sois prudent, Bruce.

– Merci Charly.

Bruce raccrocha, songeur. Ainsi, Rebecca avait fait plier son père ? Par quel moyen ? La question alla rejoindre les autres sans qu’il y trouve une réponse logique. Une chose était cependant certaine : cette fois, il se battra pour atteindre son but. L’interphone sonna.

– Oui ?

– M. Aberdeen au téléphone. Il insiste, monsieur Wayne, l’informa la standardiste.

– Je prends.

Il était temps que Marshall lui explique pourquoi il insistait pour joindre Rebecca. Ne l'avait-il pas officiellement reniée, un certain matin ?

Il voulait en avoir le cœur net. Et par la même occasion, il lâcherait quelques indices pour que Marshall se prépare à la tempête qu'il venait de lancer sur eux.

Chapitre 14

La joue posée sur la main, Bruce rêvassait.

Cela lui arrivait de plus en plus souvent depuis quelques semaines. Rebecca avait accepté le délai de quinze jours supplémentaires qu'il avait proposé pour échapper à la tempête Hamilton. Tempête qu'il avait provoquée sans se douter que les remous seraient aussi tumultueux.

Nick avait fait un excellent travail. En moins de trois jours, le photographe avouait dans une interview que Seth Hamilton l'avait payé pour prendre des photos compromettantes sur le yacht. S'en était suivi un charivari médiatique qu'Aberdeen et Hamilton pères avaient tenté de canaliser.

La première question posée par les journalistes avait mis le feu aux poudres, provoquant un incendie plus spectaculaire que Bruce ne l'avait imaginé.

Pourquoi Seth Hamilton voulait-il compromettre publiquement celle qu'il prétendait être sa fiancée ?

Les spéculations avaient été bon train jusqu'au coup de tonnerre : des dettes de jeu !

Seth avait contracté d'énormes dettes de jeu sans que son père daigne les éponger. Les usuriers s'étaient montrés empressés à récupérer leur argent lorsqu'avait transpiré dans le milieu le bruit qu'Hamilton père avait coupé les vivres à son fils. Seth avait alors fait valoir son prochain mariage avec Rebecca, pour faire patienter les malfrats. La compromettre publiquement était une preuve que le mariage était à l'ordre du jour.

S'en étaient suivies des révélations peu reluisantes. Une jeune femme avait porté plainte pour agression sexuelle quelques mois auparavant. Rebecca Aberdeen avait été reléguée au fin fond du carton, tant l'affaire avait pris de l'ampleur. Plus personne ne s'intéressait à la pauvre jeune femme sacrifiée sur l'autel de la convoitise humaine. Seul Seth Hamilton et son futur procès occupaient les médias.

Rebecca n'avait montré aucune émotion lorsqu'il lui avait tendu le journal où les faits étaient exposés sans les fioritures journalistiques habituelles.

– Peut-être devrions-nous laisser passer l'orage ? avait-il proposé.

– Combien de temps ? s'était-elle contentée de demander sans un frémissement sur le visage.

– Quinze jours ?

Elle avait alors hoché de la tête, s'était levée de table et avait disparu, sans qu'il puisse deviner ce qu'elle pensait ou éprouvait. Il était devenu un observateur pointu des expressions de sa femme. Sans succès, malheureusement.

Il soupira comme souvent depuis une quinzaine de jours.

Il n'arrivait pas à percer la carapace dont elle s'entourait farouchement et éprouvait un sentiment étrange dont il ne pouvait se défaire. Sentiment qu'une aventure nautique avait effacé, pour les jeter

l'un contre l'autre comme des ennemis.

Plus de deux mois, à présent, qu'ils étaient mariés à la suite d'un quiproquo malheureux.

Il reprit son travail, mais renonça vite. Il était incapable de se concentrer depuis une semaine. Cette angoisse sourde, tapie au fond de lui, le rendait de méchante humeur. Inexplicablement.

La disparition systématique de Rebecca toute la journée, sans explication, le perturbait. Des questions tournaient sous son crâne, inlassablement, et lui brouillaient les idées. Il n'avait découvert son manège que la semaine précédente, lors d'un retour impromptu pour déjeuner. La maison était vide à son arrivée et Rebecca n'était réapparue que quatre heures plus tard.

Pourquoi lui avait-il fait croire qu'il venait d'arriver ?

Il n'en savait rien et son propre mensonge l'inquiétait. À sa question nonchalante sur la raison de son absence, elle avait répondu qu'elle était allée se promener, sans montrer un frisson d'embarras. Ce mensonge l'avait perturbé toute la nuit.

Il n'avait pu s'empêcher de mener sa petite enquête. Interrogée l'air de rien, Amandine lui avait avoué qu'elle ne voyait plus Rebecca depuis sept semaines. La maison était vide à son arrivée, vide à son départ. Bruce s'inquiétait de ces absences mystérieuses. Pour tenter de percer ce mystère, il lui en avait fait la remarque détachée, un soir, lors du dîner. Elle avait prétexté des courses à Toulouse, des balades. Mais sans voiture, elle ne pouvait s'éloigner.

Que faisait-elle réellement ?

L'énigme restait entière. Il n'avait pas percé le secret de ses escapades journalières. Et il s'en froissait sourdement.

Pourquoi lui mentait-elle au lieu de lui avouer les raisons de ses disparitions ?

Il se leva, fit le tour de son bureau, les mains dans les poches. Il devait découvrir ce qu'elle manigançait. Cela le rongait et il voulait savoir !

Dans trois jours, ils retournaient à New York. Elle n'avait pas caché qu'elle souhaitait que leur divorce soit prononcé rapidement. L'explication plausible à cet empressement le rendait grognon. Il se refusait à prononcer le mot, mais la sensation que cela provoquait en lui devenait insensée et incompréhensible.

Un amant ?

Un léger coup à la porte lui fit lever le nez. Damien, un collaborateur et ami, entra dans le grand bureau éclairé par la réverbération de la Garonne, nimbée de soleil.

– Le départ se prépare ? fit-il avec intérêt.

– Oui. Dans trois jours.

– Rebecca ne va pas regretter de partir ?

Damien s'assit dans le fauteuil en face du bureau où Bruce venait de prendre place.

– Non, je ne crois pas, soupira Bruce.

Rebecca avait hâte de partir, de couper les ponts. Elle avait déjà renvoyé une partie de ses bagages. Il s'en était étonné, mais elle avait répondu que c'était le plus simple. Ses bagages seraient à New York avant elle et l'attendraient au Palace, dont il savait qu'elle était désormais la propriétaire. Information qu'elle lui avait cachée malgré ses questions sur ce qu'elle ferait, une fois le divorce prononcé.

– Vous pourriez loger chez moi, à Edison ? lui avait-il proposé avec sollicitude, conscient que retourner dans sa famille était impossible pour elle.

Son refus obstiné de renouer avec eux était à la mesure de ce qu'elle avait enduré. Son père l'avait reniée, sa mère et ses sœurs l'avaient évitée comme une pestiférée lors de leur courte semaine de fiançailles. Une hypocrisie dont elle avait été profondément blessée. Il comprenait donc son désir de couper les liens, mais s'étonnait de sa détermination farouche à rompre avec son passé. Passé dont il faisait partie.

Sans en comprendre la raison, il était chagriné qu'elle le raye définitivement de sa vie. Il était l'artisan de cette situation, mais il s'agaçait de la résolution de Rebecca à l'effacer d'un coup de gomme.

– Je n'y tiens pas, lui avait-elle répondu, une façon de lui faire comprendre qu'il était indésirable dans sa vie.

Comment pouvait-elle montrer autant de froideur, d'indifférence, en dépit des essais de rapprochement qu'il avait tentés ?

– Pourquoi ? avait-il insisté, décidé à l'amadouer comme il tentait de le faire depuis des jours. Elle lui avait lancé un regard plus frigidant qu'un vent du pôle Nord.

– Je n'y tiens pas ! avait-elle répété d'un ton de colère rentrée.

Puis elle l'avait planté au milieu du dîner pour ne plus réapparaître de la soirée. C'était la première fois qu'elle réagissait autrement que par de l'indifférence. Et il en avait été perturbé.

– Elle semble s'être habituée à nos coutumes, commenta Damien, le sortant de sa rétrospective chagrine des dernières semaines.

– Pourquoi dis-tu ça ?

Rebecca ne s'était pas acclimatée. Elle ne lui avait jamais demandé une voiture, utilisait à peine les taxis, n'avait montré aucun intérêt pour la région, avait refusé les visites qu'il lui avait proposées.

Où disparaissait-elle, depuis toutes ces semaines ? Avec qui ? La question le taraudait.

Damien haussa les épaules avec nonchalance.

– Je l'ai croisée à la terrasse d'un café, hier, sur la grande place. Elle avait une bière à la main. Je n'ai pas eu le temps de la saluer, des amis l'ont rejointe.

– « Des amis » ?

– Hum... Un homme et une jeune femme. Elle leur a fait la bise, comme nous le faisons en France.

Bruce se souvenait l'étonnement que Rebecca avait marqué, au début, lorsque les gens s'embrassaient avec cette simplicité amicale.

– Des amis qu'elle a dû se faire, dit-il, un doute à l'esprit.

« Un homme et une jeune femme » ?

Elle ne lui avait jamais parlé de relations qu'elle s'était faites dans la région. Elle ne lui parlait jamais de rien ! Elle ne montrait aucun intérêt pour ses propres amis. Elle restait sur la défensive, jouait son rôle d'épouse réservée en public. Par orgueil, elle montrait une certaine affabilité, pour que personne ne puisse soupçonner leur situation délirante, mais ça n'allait jamais plus loin.

– Il m'a semblé reconnaître Jean Gratien, précisa Damien, une mimique incertaine sur le visage.

– « Jean Gratien » ? Qui est-ce ?

Ce nom lui évoquait vaguement quelque chose, mais quoi ?

– Un galeriste de Bordeaux. Célèbre comme le loup blanc dans la profession.

– Qu'est-ce que tu entends par là ?

Il se perdait parfois dans la manière imagée que les Français avaient d'exprimer une idée par des mots à mille lieues de l'idée principale.

– C'est un dénicheur de jeunes talents. Il est respecté dans le milieu de l'art et...

Damien s'interrompt. Il paraissait embarrassé, tout à coup, de lui rapporter ce qu'il avait vu la veille.

– Et ? insista Bruce.

La retenue de Damien fit monter en lui une bouffée d'angoisse.

– Oh ! tu sais ce que c'est... les ragots, se défendit alors Damien, mal à l'aise de quelque chose qu'il voulait lui cacher.

– Raconte ! ordonna Bruce, agacé par l'hésitation de son collaborateur.

Ses doutes étaient-ils fondés ? L'empressement de Rebecca à divorcer avait-il une raison sentimentale ?

– Jean Gratien est un homme à femmes, un séducteur, dirons-nous. Mais tu n'as rien à craindre. Rebecca t'adore. Elle n'a d'yeux que pour toi. Dès que tu disparais, elle te cherche du regard et ses yeux brillent lorsque tu apparais. C'est étonnant, la manière dont ils changent, passant de cette couleur terne à cette luminosité particulière, déclara Damien, un sourire attendri aux lèvres.

Bruce le fixait, ahuri par l'analyse si loin de la vérité que son ami enjolivait. La propension des Français au romantisme était un défaut récurrent chez son collaborateur, mais les mots le touchaient, son cœur battait d'un regain d'espoir inconnu.

Rebecca était-elle tombée sous le charme de ce Gratien ? La soudaine chaleur de son bureau l'étouffa. Prendre l'air pour éclaircir ses idées était nécessaire. Il se leva d'un bond, l'esprit chamboulé d'imaginer le regard de glace revivre.

– Je dois y aller !

Et il quitta le bureau sous le regard médusé de Damien.

Il devait remettre de l'ordre dans ses idées, trouver une parade ou avoir le courage d'interroger Rebecca jusqu'à ce qu'elle avoue.

À peine le seuil de l'immeuble franchi, Bruce se figea, perturbé par la force qui l'avait poussé à quitter son bureau. Qu'est-ce qu'il lui arrivait, bon sang ?

Pourquoi les propos de Damien l'avaient-ils rendu furieux et fébrile ? Si fébrile qu'il voulait rentrer pour découvrir ce que manigançait Rebecca ou lui faire avouer ce qu'elle lui cachait depuis des semaines.

Il soupira, angoissé par la confusion de ses idées, puis s'élança vers la Garonne pour s'aérer la tête et réfléchir posément.

Quoi qu'il fasse, Rebecca était de toutes ses pensées, et il s'en énervait obscurément.

Vicky ! Il aimait Vicky !

C'était du moins ce dont il avait essayé de se persuader, ces derniers temps, mais l'évidence lui étreignait le cœur : il y avait belle lurette que Vicky n'avait plus d'importance pour lui.

Le « je vous aime, Bruce » de Rebecca, prononcé de cette voix éraillée de tendresse, avait fait son chemin jusqu'à son cœur. L'écho que les mots avaient provoqué ce soir-là l'avait effrayé par leur vérité. Il s'était défendu, lui avait jeté au visage sa sentence avec une dureté impitoyable et il en payait le prix tous les jours.

Rebecca ne l'aimait plus, à présent.

Aimait-elle ce Gratien ? C'était l'explication plausible à toutes ses absences.

Il gronda de colère, le cœur étreint d'une rage impuissante. Il avait brisé de ses propres mains le bonheur qu'elle lui offrait. Il n'avait jamais su découvrir qui elle était.

Depuis un mois, depuis qu'un sourire merveilleux avait fleuri sur ses lèvres glacées, il l'avait entraînée parmi ses amis.

Pour la voir revivre, vibrer.

Pour se délecter de sa voix qui perdait de sa froideur avec les autres.

Pour détecter la moindre palpitation sur son visage, qui s'éclairait d'un sourire fugace, d'un étonnement, d'une gaieté éphémère. Son rire, alors qu'elle se moquait du chauffeur de son père, restait gravé dans sa mémoire.

Ce jour-là, elle était elle-même, il en était convaincu. C'était cette jeune femme-là qu'il voulait revoir, mais avec lui, Rebecca s'enfermait dans sa glaciale indifférence.

Comment pourrait-il la convaincre de son attachement, après les mots intransigeants qu'il avait eus ?

« Je vous hais », lui avait-il crié pour résister au désir de la prendre dans ses bras, de l’embrasser, son orgueil trop puissant pour laisser éclore ce qu’il s’avouait aujourd’hui.

Il aimait sa femme !

Il s’assit sur un banc pour regarder l’eau de la Garonne couler à ses pieds, accablé d’avoir tout gâché avec autant de stupidité.

La volonté farouche de Rebecca de divorcer dès leur retour lui faisait peur.

Un autre homme ?

Oui. Il le sentait au fond de lui. Elle s’était éloignée parce qu’un autre avait fait battre son cœur après que lui l’ait piétiné. La douleur dans sa poitrine lui fit prendre conscience qu’il ne supporterait pas de la perdre.

Il allait se battre !

Il n’avait aucune idée de ce qu’il pouvait faire, mais tenterait quelque chose. Lui dire qu’il l’aimait ? Elle ne le croirait pas. Pas après ce qu’il avait dit à propos de Vicky, de ce qu’elle était pour lui.

La tête penchée sur l’épaule, Clara observait Bruce depuis un moment. Elle sourit, ravie d’avoir trouvé celui qu’elle cherchait. Il ressemblait au portrait que Becca avait voulu lui cacher.

Ce visage d’homme pensif était tel que son amie l’avait dessiné, un après-midi de cafard. Il manquait cependant le sourire en coin pour que le charme viril soit aussi parfait que l’avait reproduit Becca. Et les yeux... Rebecca avait un joli coup de crayon, mais elle exprimait mieux son talent à travers ses photos.

Sauf que depuis trois jours, elle ne tirait plus rien de son appareil que des clichés d’une tristesse désespérante. Elle était déboussolée, passait par des accès de frénésie créatrice, pour tomber ensuite dans une apathie dont il était difficile de la sortir. Et parler de son mari n’arrangeait pas les choses. Alors Clara avait décidé d’intervenir.

Un tel talent ne pouvait pas être gâché à cause d’une situation dont Becca refusait de parler.

Pourquoi divorçaient-ils après seulement quelques semaines de mariage ?

Rebecca était folle amoureuse de son mari !

Tous les signes étaient là. Les rêveries devant un portrait crayonné malgré soi, le souffle retenu dès que le nom de Bruce était prononcé, cette manière dont son regard étincelait parfois, et ce sourire éthéré, indécis à exprimer de qui était la seule vérité. Oui, Becca aimait Bruce. Elle l’aimait d’un amour dévorant, au-delà de ce qu’elle-même pouvait imaginer.

Jean avait accepté de l’aider à résoudre cette énigme. Son ami avait surtout reniflé le talent brut caché sous cette chape de soumission dont Becca avait tant de mal à se débarrasser. Clara s’était donc donné pour mission d’extorquer à Bruce la raison de leur divorce. Becca était plus muette qu’un millier de carpes à ce sujet. La seule raison valable qu’elle voyait à cette aberration était que l’homme dont le regard plongeait dans la Garonne n’aimait pas sa femme. Elle le lui ferait avouer, dût-elle le torturer.

Elle s’approcha, s’assit sur le banc, le fixa d’un regard insistant pendant de longues secondes.

Son insistance déranger son voisin de banc. Il lui jeta un regard sévère d’un air rogue, souhaitant sûrement la contraindre à quitter *son* banc.

Mignon ! pensa-t-elle, plus attentive aux expressions de ce visage d’homme perplexe.

Elle lui balança un sourire mutin dont elle connaissait l’impact sur les hommes, s’amusa de le voir se rembrunir, prêt à lâcher le banc pour ne pas être importuné.

– Vous avez de très beaux yeux, dit-elle.

Le sursaut de Bruce, la lueur médusée du regard ne l'arrêtèrent pas.

– Vous avez un beau visage, mais je crois qu'elle devrait retravailler votre menton. À moins qu'il ne soit moins autoritaire lorsque vous souriez ? continua-t-elle sans tenir compte de l'exclamation outrée qu'il avait poussée.

– Mademoiselle !

– Clara, Bruce, pas mademoiselle...

Elle lui tendit la main pour le sortir de sa pétrification soudaine.

Qui était cette folle ? lut-elle dans ses yeux perturbés.

– Becca est douée en dessin, vous savez ?

Elle s'enchantait de l'effet que ce simple prénom provoqua chez lui. Ses yeux gris, jusque-là assombrés, s'éclairèrent de l'intérieur, les pépites d'argent donnèrent une profondeur nouvelle à ce visage concentré par l'hébétude.

Sublime ! Il était vraiment beau, lorsqu'il rayonnait de ce feu secret. Et tout ça pour un simple prénom ? Elle était jalouse que son amie possède l'amour de cet homme.

Quel malentendu les séparait pour qu'ils divorcent ?

– Vous connaissez Rebecca ? s'étonna Bruce.

La manière dont la jeune femme l'avait abordé le déstabilisait, mais sa manière de dire « Becca » était la preuve de leur amitié.

– Oui. C'est une grande amie. J'aimerais savoir pourquoi vous voulez divorcer ?

– Je ne veux pas divorcer, c'est elle qui le veut, protesta-t-il.

Comment cette inconnue pouvait-elle connaître ce qu'ils cachaient minutieusement à tous ? Rebecca s'était donc confiée à elle ?

– Pourquoi ?

– Je n'en sais rien.

– Vous l'aimez ?

– Oui.

– Beaucoup ?

– Oui. Je... elle fait partie de moi.

– Alors, il ne faut pas la laisser partir.

– Pourquoi ?

– Elle vous aime profondément.

– Comment le savez-vous ?

– Elle vous dessine.

– Elle me dessine ?

– Oui. Vous. Rien ni personne d'autre. Et on ne dessine que ce que l'on aime.

Le silence s'établit après cet échange ping-pong. Bruce était K-O. Rebecca le dessinait ? Jamais il ne s'était douté qu'elle dessinait. À vrai dire, il ne connaissait pas grand-chose d'elle. Depuis leur arrivée, il n'avait rien découvert de ce qu'elle était. Il savait juste qu'elle pouvait se montrer glaciale, sans une once d'attendrissement, pendant des mois.

– Pourquoi est-elle si froide ? demanda-t-il.

L'angoisse de perdre Rebecca lui devenait intolérable.

– Elle se protège. Je vais lui tirer les vers du nez et je vous dirais ce que j'ai appris. Becca vous aime, Bruce. Vous méritez d'être heureux, tous les deux. Vous me plaisez beaucoup vous savez...

Elle l'enveloppa d'un regard appréciateur et il se sentit rougir.

– Merci, Clara.

Celle-ci gloussa, manifestement amusée de le voir embarrassé par ses avances.

Elle se leva, le salua et s'éloigna. Son départ le laissa étourdi par la brièveté de leur conversation. La conclusion de leur entretien avait fait naître une tempête sous son crâne. Rebecca l'aimait ? Malgré les mots durs qu'il lui avait dits ? Le mépris dont il l'avait couvert ?

Il se sentait revivre. Son cœur battait d'une allégresse nouvelle. Il se battrait ! Rebecca devrait s'expliquer, quitte à la séquestrer !

– J'ai vu ton mari, lâcha Clara de but en blanc, alors qu'elle venait de la rejoindre à la terrasse du café où elles s'étaient donné rendez-vous.

– Quoi ? hoqueta Rebecca, abasourdie.

– Il était assis sur un banc, sur le bord de la Garonne. Il est encore plus canon en vrai.

– Tu as vu Bruce ?

Elle avait le cœur tout retourné de le savoir proche.

– Oui. Il était tout malheureux. Il regardait le fleuve d'un drôle d'air. J'ai cru qu'il allait s'y jeter !

– Bruce ?

– Oui. Ton Bruce. Il a un chagrin d'amour. Il en a tous les symptômes.

La raison du chagrin de Bruce, Rebecca la connaissait : Vicky.

Elle se renfrogna sous le regard pers inquisiteur de son amie.

– Crois-moi, Becca. Je m'y connais en chagrin d'amour. Ton homme est malheureux.

Rebecca lâcha un petit rire douloureux. Clara n'imaginait pas à quel point elle voyait juste et faux à la fois !

– Il devrait plutôt être heureux. Il va retrouver l'amour de sa vie, gronda-t-elle, furieuse que ces quelques mots lui serrent à ce point le cœur de désespoir.

– C'est pour ça que vous divorcez ? À cause d'une autre femme ?

Rebecca hocha la tête, les larmes au bord des paupières.

Quoi qu'elle fasse, elle n'arrivait pas à chasser Bruce de son cœur. Le dernier mois avait été pire que tout. Il l'avait entraînée dans le cercle de ses amis, avait montré son vrai visage, sa simplicité bon enfant, son humour, l'amitié franche qu'il accordait sans restriction, sa bonne humeur, son charme. Elle avait tenté de rester froide, distante, mais parfois le masque craquait. Le regard de Bruce devenait alors comme un fer rouge sur son visage.

Vicky, se força-t-elle à répéter trois fois comme un remède pour éloigner le mauvais sort.

– Oui. Ma sœur.

– Ta sœur ? s'exclama Clara. Qu'est-ce que tu vas faire, alors ?

– Laisser le champ libre à Vicky. Il l'aime.

– Oh ! souffla Clara.

Quoi qu'en dise Becca, songea Clara, cette Vicky n'avait aucune chance. Bruce n'aimait que sa femme, et d'un amour profond. Elle décida que son nouveau prénom serait Cupidon pour les jours à venir.

Elle possédait toutes les informations nécessaires pour jouer avec un arc et des flèches.

Le regard de Becca exprimait son désarroi, celui de Bruce avait montré sa détermination : de parfaits ingrédients pour concocter une petite sauce à la mode romantique !

L'amour pouvait tout, à condition de lui donner un sérieux coup de pouce.

Chapitre 15

– Madame Wayne !

Rebecca rentrait de l'une de ses longues promenades dans le parc en face de l'hôtel. Elle se figea un instant, puis s'approcha du comptoir, l'air hébété, comme si s'entendre appeler ainsi était un choc pour elle. Mais il ne pouvait tout de même plus lui donner du Mlle Rebecca ! songea Benjamin. Elle était mariée, à présent...

– Oui, Benjamin ?

– M. Wayne a appelé. Il désire louer une suite, l'informa-t-il, avec un rien d'embarras face à la situation qui perdurait depuis le retour de Rebecca.

Elle refusait les appels de son mari, s'enfermait dans sa suite, n'acceptait de visite de personne, encore moins de son mari. Et elle disparaissait sans que personne ne puisse la joindre ou avoir une idée de l'endroit où elle se cachait.

Bruce Wayne avait fait le pied de grue au téléphone deux jours d'affilée, avant de se décider à louer une chambre vacante. Elle n'avait pas montré le bout de son nez pendant le court séjour de son mari. Elle semblait avoir un sixième sens pour l'éviter. Sixième sens dont il soupçonnait l'origine. Jimmy, le portier. Il adorait sa petite princesse et était prêt à tout pour qu'elle se sente chez elle au Palace.

Il regarda autour de lui, gonflé de fierté. L'Aberdeen Palace était devenu le Palace. Uniquement ça. Tous se réjouissaient d'avoir Rebecca pour patronne. Pour elle, ils étaient prêts à tout. Même à la protéger de son mari.

Il trouvait pourtant Wayne sympathique, loin de ce prétentieux d'Hamilton dont la presse se délectait des misères juridiques. Wayne avait toujours montré un grand respect pour le personnel, les saluait cordialement, mais depuis deux jours il s'énervait, c'était vrai, de ne pouvoir joindre sa femme fantôme.

Benjamin attendit la décision de la jeune femme, toujours indécise devant le comptoir. Sa lassitude, ses yeux embrumés de tristesse le chagrinaient.

Pourquoi une dispute entre jeunes mariés ne pouvait-elle pas se résoudre plus simplement qu'en une partie de cache-cache qui les mettait tous dans une situation difficile ? Leur fidélité allait à Rebecca, mais ils s'étaient tous passionnés pour la romance relatée par les journaux. Rebecca était rayonnante, la semaine avant son départ !

Un rayonnement effacé depuis son retour.

– Dites-lui qu’il..., commença Rebecca. Non. Dites-lui que nous sommes complets, argua-t-elle pour ne pas supporter un deuxième séjour de son mari à l’hôtel.

À peine une semaine qu’elle avait posé le pied à l’aéroport et l’envie de repartir la tenaillait déjà. Elle la tenaillait plus fort de jour en jour à cause de l’insistance de Bruce à vouloir la rencontrer. Elle avait été claire, pourtant !

– Transmettez-moi les papiers du divorce avant la fin de la semaine, lui avait-elle demandé, pour couper court à tout ce qui tentait de la détourner de son avenir.

– Peut-être pourrions-nous en discuter ? avait-il eu le culot de proposer.

– Certainement pas ! Tout a été dit. Avant la fin de la semaine. Sinon mes avocats s’en occuperont.

– Venez avec moi à Edison, Rebecca. Nous...

– Non. Si vous voulez me joindre, je serais au Palace. Adieu, Bruce, l’avait-elle salué avant de fuir, les larmes aux yeux.

Pourquoi, durant cette brève conversation, l’avait-il regardée avec ce regard perturbant aux étoiles d’argent ?

Les derniers jours de leur cohabitation, il s’était montré prévenant au-delà des convenances. Depuis que Clara avait affirmé qu’il avait un chagrin d’amour. Elle en avait pleuré toute la nuit, puis au matin, elle s’était reconstitué un masque d’impassibilité avec son orgueil blessé.

Vicky ! psalmodiait-elle, pour écarter la folie.

Elle n’était pas entrée dans son jeu, s’était barricadée avec sa rancune pour que les barrières érigées ne se brisent pas et elle avec.

Elle n’était pas dupe, ni idiote. Il se montrait courtois uniquement pour qu’elle plaide sa cause auprès de sa sœur ! Et depuis leur retour aux États-Unis, il la harcelait. Tous les jours. Il était allé jusqu’à louer une chambre à l’hôtel pour la forcer à céder. Elle s’était alors trouvée dans l’obligation de prendre une chambre dans un établissement concurrent le temps du séjour de Bruce. Un comble !

Elle faisait la sourde oreille, refusait de le voir, de prendre ses appels. Tout autant que ceux de son père, de sa mère, de ses sœurs. Vicky était la seule à être honnête et à n’avoir pas tenté de la contacter.

Tout était clair pour elle. Dans deux jours, elle repartait en France et les écartait tous de sa vie. Résolument.

– Madame Wayne ! la retint Benjamin, alors qu’elle se détournait vers les ascenseurs.

– Oui ?

– Une jeune dame vous attend dans le salon jaune.

– « Une jeune dame » ? A-t-elle laissé son nom ?

– Non, madame. Mais il m’a semblé reconnaître un accent français.

– Merci Benjamin. Je ne suis là pour personne ce soir, prévint-elle, certaine que ses consignes seraient respectées.

Jimmy était le meilleur espion à sa solde. Dès que Bruce ou qu’un membre de la famille montrait le bout de son nez, il la prévenait. Elle connaissait chaque recoin de l’hôtel pour se cacher, le temps de l’alerte. Bruce était le plus persévérant et s’agaçait manifestement de ce jeu de cache-cache.

Il n’avait qu’à appeler Vicky ! Il était assez grand pour ne pas avoir besoin d’un émissaire. Elle doutait qu’elle soit le bon émissaire en la matière. Vicky la détestait. Surtout depuis la catastrophe Seth. Deux possibilités de mariage avaient échappé à sa sœur par sa faute. Ce n’étaient pas des sésames adéquats !

Rebecca entra dans le salon jaune, et s’immobilisa en reconnaissant la tenue bariolée de Clara.

Que faisait-elle là ? Elles avaient prévu de se rejoindre à Paris trois jours plus tard, pour des visites de galeries avec Jean.

– Clara ?

– Becca !

Clara se précipita dans ses bras.

– Il est à toi, cet hôtel ?

– Officiellement, oui. Depuis une semaine, répondit Rebecca, en regardant autour d'elle avec fierté.

Il lui ressemblait, ce vieux dinosaure. Discret, sans tapage luxueux, mais avec une élégance surannée, une distinction d'un autre temps. Les gens qui y travaillaient étaient sa famille. Ils étaient prévenants, attentifs au moindre de ses désirs. Leur bonjour ou leur salut lui réchauffaient le cœur.

– Il est à moi et tous ceux qui y travaillent sont un peu ma famille. J'ai l'intention de faire leurs portraits pour une exposition dans le grand hall. Sans eux, le Palace n'est rien.

– Tu veux leur rendre hommage ? C'est sympa, comme idée. Une salle d'exposition personnelle avec un public sans cesse renouvelé ? L'idée peut se montrer payante.

Clara observa autour d'elle, jaugeant en professionnelle le potentiel d'un tel endroit.

– Tu as du nez, Becca. Ce serait un tremplin parfait. Tu m'exposeras ?

– C'est négociable.

– OK, pour moi. Je te loge, tu me loges. Kif-kif bourricot, s'esclaffa-t-elle. Maintenant, fais-moi visiter ton palace. Je ne suis jamais entrée dans un hôtel de cette classe de toute ma vie. Peut-être que j'y trouverai de l'inspiration ?

– Viens, je vais te montrer mon domaine.

Pendant l'heure suivante, elles parcoururent l'hôtel de long en large, par les grands couloirs des étages, les petits escaliers de service, les monte-charge ou les ascenseurs. Clara s'extasiait, riait, montrait ce qui avait un intérêt artistique pour une photographe, bousculait Rebecca par sa vivacité frénétique.

– C'est fabuleux, ici ! Si tu m'invites à y rester quelques jours, même dans une petite chambre du personnel, je crois pouvoir m'occuper de manière fructueuse. C'est... royal !

– Nous avons rendez-vous avec Jean dans deux jours, Clara.

– Jean peut attendre. Surtout si tu lui présentes ensuite une série de photos prises ici. Ce serait hyper original, vivant, et ça montrerait un monde secret que le public ignore. Le public adore les secrets !

– Non. Je ne peux pas. Plus tard, marmonna Rebecca, l'entraînant de force vers le salon de thé, sur la terrasse du troisième étage.

– Pourquoi ? Rien ne nous presse. À moins que quelque chose ne te fasse fuir ? demanda Clara, un sourire taquin au coin des lèvres.

Rebecca la poussa dans un coin discret de la charmante salle vitrée, troublée par la question sous-jacente.

– Qu'est-ce qui pourrait me faire fuir ? répliqua-t-elle avec un rien d'effronterie.

Elle s'assit à une petite table, regarda autour d'elle, respira l'atmosphère de son hôtel. Se sentir chez elle apaisait son désarroi.

– Ton mari, répondit Clara du tac au tac.

La mine chagrine de Rebecca – chagrine et agacée – n'échappa pas à Clara, mais elle savait à quoi s'en tenir.

Bruce l'avait appelée à l'aide l'avant-veille. Il lui avait offert le billet aller-retour en première classe, l'avait accueillie à l'aéroport, avec une tête d'enterrement.

– Elle ne veut pas me parler, ni me voir, avait-il dit en préambule, sans un bonsoir ou une bise fraternelle.

Il était déboussolé, malheureux, angoissé de ne plus savoir comment aborder sa femme fantôme.

– Et Vicky ? Vous l’avez revue ? avait-elle demandé, pour connaître les dessous de l’affaire.

– Non.

– Peut-être devriez-vous la rencontrer, vérifier que vos sentiments pour elle sont vraiment morts, que seule Becca compte pour vous ?

– Je n’ai pas besoin de la rencontrer pour savoir ce que j’éprouve pour ma femme. Vicky m’a ébloui, sans conteste, mais Rebecca, elle, m’a attiré, intrigué. Je n’ai pas su voir ce qu’elle était parce que je me persuadais que Vicky était la seule femme de ma vie. Ce n’était qu’une illusion.

– Une illusion que vous étiez prêt à demander en mariage !

– Avec des doutes énormes. Mais j’ai pris du recul vis-à-vis d’elle, depuis... Je sais que ce que j’éprouvais n’était qu’illusion. Je l’ai parée de toutes les qualités pour ne pas voir ses défauts. Rebecca m’a permis d’éviter ce qui aurait été un naufrage. Mais, je ne veux pas que mon mariage avec elle en soit un. Je *sais* qu’il n’en sera pas un, avait-il rectifié, une farouche lueur guerrière dans le regard.

Sublime, s’était-elle dit, soupirant de n’avoir pas d’homme aussi tenace et amoureux dans sa vie. Elle avait pris le taureau par les cornes et allait pousser Rebecca à admettre que son mari était l’homme le plus important de sa vie.

– Mon ex-mari, la reprit Rebecca d’un ton farouche.

– Parce que vous avez divorcé ?

Rebecca se détourna vers la baie vitrée ouverte et laissa son regard errer sur la ville.

Bruce n’avait fait aucune démarche pour le divorce et risquait même de faire traîner la procédure aussi longtemps que possible.

– Alors ? C’est bon ? Tu es une femme libre ? insista Clara.

– Non, grommela Rebecca.

Elle plongeait le nez dans la carte, pour ne pas montrer son désarroi.

Après sa rencontre avec Bruce, Clara n’avait cessé de la tarabuster, lui dressant la liste des qualités de « son mari ». Il était beau, charmant, et son regard lorsqu’il pétillait d’étincelles était irrésistible ! Elle ne lui avait rien épargné, l’avait questionnée à l’envie, jusqu’à ce qu’elle se sauve pour ne plus devoir parler de Bruce, de Vicky, et de tout ce qui la désespérait.

« Affronte la vérité en face ! » lui martelait Clara.

Elle en était incapable, parce que c’était trop douloureux. Même si elle savait que Bruce n’aimait que Vicky, elle n’avait pu arracher ce chiendent qu’était son amour pour lui.

« Son mari »... Quelle ironie !

– « Non » ? Tu veux dire que vous êtes encore mariés ?

– Oui.

– Une question de délai ? Je sais que chez nous, ça peut prendre des mois. Mais dès que les papiers sont signés, on peut considérer que le divorce est effectif. Vous avez signé les papiers ?

Elles se turent le temps que la serveuse dépose devant elles thé et petits gâteaux. Rebecca servit le thé, le visage fermé, impassible, les yeux embués.

Clara respecta son silence, la fixant par-dessus sa tasse de thé fumant avec un petit air satisfait déconcertant.

– Alors ? Les papiers sont signés ? redemanda-t-elle avec insistance.

– Non.

– « Non » ? Ne me dis pas que tu ne veux plus divorcer ?

– Si, je le veux.

Non ! Tu ne le veux pas ! Tu veux le garder pour toi, l'empêcher de pouvoir aimer Vicky, murmura la voix de sa conscience.

Elle plongea dans sa tasse, perturbée par cette révélation.

– Vraiment ? On ne le dirait pas.

– Je veux divorcer ! asséna-t-elle aussi fermement que pouvait chevroter sa voix.

– Je n'en crois rien. En réalité, tu ne veux pas lui accorder le divorce tout de suite. Je ne vois pas quelle autre raison te pousserait à partir si vite, si les papiers ne sont pas signés. Moi, si je devais divorcer, que je le voulais vraiment, je ne partirais pas avant d'avoir les papiers en poche.

– Il ne m'a rien transmis.

– Tu n'as pas d'avocats peut-être ? Avec un bazar pareil – elle désigna la salle d'un geste circulaire –, ne me dis pas que tu n'as pas un avocat chevronné qui aurait pu lancer la procédure. En réalité, tu es jalouse.

– Non !

– Si. Tu es tellement jalouse de ta sœur que tu t'emploies à faire traîner les choses. Rien que pour les emmerder. Moi, je ferais pareil. Si l'homme que j'aime avait le culot d'aimer ma frangine, je crois que je serais capable du pire. L'idée de faire traîner le divorce, c'est pas mal... Si ta sœur est aussi coincée que toi, c'est de bonne guerre.

– Je ne suis pas coincée ! s'offusqua Rebecca, rouge du regard sans complaisance de Clara.

Elles n'avaient jamais abordé la question intime du mariage, depuis qu'elles étaient amies. Clara montrait une liberté avec les hommes dont elle-même se sentait incapable. La seule fois où elle avait dérogé à ses principes, tout avait dérapé. Elle s'était retrouvée mariée à un homme qui la haïssait, alors qu'elle l'aimait plus que tout. Le dégoût qu'elle avait ressenti, lorsque Seth l'avait embrassée, l'avait bouleversée, au point qu'elle aurait capitulé par lassitude. C'était sa punition. Elle l'avait ressenti comme telle.

– Si, tu l'es, Princesse de glace ! Tu croyais que tu pouvais me le cacher ? J'aime tout connaître de mes amies, surtout celles que j'apprécie. Internet est une fabuleuse source d'informations.

Rebecca se crispa de découvrir que Clara s'était renseignée sur elle, sur sa vie passée. Elle qui voulait faire table rase du passé, il la rattrapait.

Clara posa la main sur sa main tremblante.

– Je ne te juge pas, Becca. Je t'admire de respecter tes convictions personnelles, même si ton père t'a imposé un régime de dictature. Tu es libre de tes choix, personne ne peut décider pour toi. Pas plus que tu ne peux décider pour ta sœur et Bruce. S'ils s'aiment, tu ne peux les priver d'une partie de leur amour sous prétexte que tu veux te venger.

– Rassure-toi, je ne les priverai de rien ! Vicky n'a pas la même pudeur que moi à se jeter dans le lit d'un homme, grogna Rebecca, furieuse du jugement inique de Clara.

Puis elle frissonna de ses propres mots. Elle non plus n'avait eu aucune pudeur à se jeter dans le lit d'un homme. Bien lui en avait pris !

– Oh ? Tu veux dire qu'elle ne respecte pas la loi martiale imposée par ton père ?

– Vicky n'a jamais respecté aucune loi, comme tu dis. Elle ne fait que ce qu'elle veut.

– Attends, je ne comprends plus, là... Pourquoi Bruce t'a-t-il épousée, si ta sœur et lui étaient amants ? Ça n'a aucun sens !

– Il a voulu protéger son entreprise à cause des menaces de mon père. Il me hait.

– S'il te déteste autant que tu le dis, pourquoi ne t'a-t-il pas envoyé les papiers du divorce en recommandé ? Dès votre arrivée ? Moi, j'aurais prévu mon coup depuis des semaines !

– Ils doivent être prêts depuis le jour de notre mariage. Simplement, il veut quelque chose de moi, répondit Rebecca la rage au cœur.

– Quoi ? Il veut profiter de toi encore un peu ? Tu es une bombe au lit et il...

Clara s'interrompt, amusée par la rougeur furibonde de son amie. Bon, les conditions du mariage étaient encore pires que ce qu'elle avait imaginé, mais elle se doutait que les deux époux n'avaient pas consommé le mariage. Elle avait épluché toute la presse sur l'affaire « Princesse de glace et Batman », découvert les conditions rocambolesques de leur union. Pressé par ses questions, Bruce lui avait presque tout avoué. *Presque*. Le détail de leur vie intime était resté scellé. Une incongruité dans son monde à elle !

– Non ?

Elle lui serra la main pour s'excuser de la bousculer, puis reprit :

– C'est mieux, dans ce cas. Oublie-le, tourne la page et entame toi-même les formalités pour divorcer au plus vite. Qu'est-ce qu'il veut de toi, exactement ?

– Que je plaide sa cause auprès de Vicky.

Clara fronça les sourcils. Cette hypothèse de Rebecca ne correspondait pas à celles que Bruce et elle avaient faites au cours de la nuit, mais c'était la seule cohérente.

Pourquoi n'y avaient-ils pas pensé ?

Ils avaient écarté Vicky comme quantité négligeable. En réalité, la quantité négligeable était la seule barrière entre un homme et une femme amoureux l'un de l'autre.

– Dans ce cas, fais-le !

– Non ! s'insurgea Rebecca, révoltée à l'idée de jeter Bruce dans les bras de sa sœur. Je ne...

Vicky le rendrait malheureux, elle le savait mieux que quiconque. Elle ne pourrait jamais apprécier la vie de Bruce, sa maison de Toulouse, son horreur des fêtes guindées. Il ferait tout ce qu'elle désirerait, mais ce ne serait jamais assez. Elle l'étoufferait, le piétinerait, en ferait un pantin.

– Tu quoi ? D'après toi, il l'aime. Laisse-les courir leur chance ensemble ! S'il se plante, tant pis pour lui. Tu dis qu'il te déteste, alors ne fais pas de sentimentalisme. Moi, je serais enchantée de voir un de mes ex mal assorti en ménage et malheureux. Surtout s'il m'a fait souffrir. Arrête de t'accrocher à un rêve. Laisse-le partir.

– Non...

– Si. Et tu vas le faire dès ce soir. Tu appelles ta frangine, tu la supplies de le voir, tu fixes toi-même le rendez-vous et tu les laisses se débrouiller. Ensuite, dès demain, tu t'occupes des papiers du divorce, et nous partirons comme prévu dans deux jours.

– Je...

– Fais-le, Becca. Comment veux-tu avancer, sinon ? Tu ne vas pas te morfondre pour un homme qui n'a aucun sentiment pour toi ? Appelle ta sœur !

Elle lui tendit son téléphone d'un geste autoritaire pour ne lui laisser aucune échappatoire.

Rebecca regarda le téléphone un long moment, indécise. Clara avait raison. Tant pis pour Bruce s'il était idiot et ne voyait pas quel danger Vicky représentait pour lui. N'avait-elle pas décidé de couper les ponts avec son passé ? Il était temps pour elle de faire le dernier pas vers sa liberté. Elle attrapa le téléphone, composa le numéro de sa sœur, pria pour qu'elle décroche.

– Victoria Aberdeen, roucoula la voix enchanteresse de Vicky.

– Bonjour Vicky, c'est Rebecca.

– Qu'est-ce que tu veux ?

La voix enchanteresse s'était muée en celle d'un dogue prêt à mordre.

– Je t'appelle pour t'avertir que...

Le coup de pied de Clara la fit grimacer, les yeux pers lui ordonnaient de ne pas se dégonfler.

– Pour m'avertir de quoi ? Que tu as eu le culot de me voler mon fiancé, pour ensuite m'humilier publiquement ?

– T'humilier ? En quoi est-ce que je t'ai humiliée ?

– En ne disant rien à propos de Seth ! Tu l'as fait exprès, c'est ça ? Tu savais qu'il avait des dettes. C'est pour ça que tu t'es rabattue sur Bruce. Et ensuite, tu joues à la pauvre petite victime pour que papa te donne le Palace ? Tu n'es qu'une...

– Ne dis pas quelque chose que tu pourrais regretter, Vicky. Je voulais simplement te prévenir que Bruce t'aime toujours.

– Évidemment qu'il m'aime ! Tu croyais pouvoir le convaincre de t'aimer, toi ? ricana Vicky méchamment.

Rebecca ferma les yeux pour ne pas lui raccrocher au nez. Clara lui serra la main pour l'encourager à faire ce qu'elle redoutait : jeter Bruce dans un piège mortel.

– Non, souffla-t-elle, le cœur serré. Bruce et moi divorçons, lança-t-elle sans respirer, pour que sa sœur n'entende pas sa détresse.

Le dernier pas venait d'être franchi. Il n'y avait plus de retour en arrière possible.

– Vous... divorcez ? Papa le sait ?

– Oui. Et il ne dira rien. Notre mariage n'était qu'une... mascarade. Bruce m'a épousée parce que papa l'y a forcé. Il n'a jamais voulu de moi et...

Elle s'arrêta là, incapable d'avouer sa honte. Le rire sarcastique à l'autre bout du fil éclata à son oreille comme la pire des insultes.

– Tu veux dire que vous n'avez pas couché ensemble ?

La jubilation était audible dans sa voix éraillée.

Rebecca respira lentement, refusa de céder à son envie de cracher qu'elle avait couché avec Bruce pour faire taire cette arrogance, pour éteindre le sourire de triomphe qu'elle imaginait sans peine sur le visage de sa sœur. Mais ce secret-là n'était qu'à elle. Il était sa honte et son paradis.

Son enfer pour longtemps, réalisa-t-elle, en imaginant Vicky et Bruce ensemble.

– Écoute, Vicky. Bruce est quelqu'un de loyal et de droit. Il t'aime. Il sera à l'hôtel ce soir. Suite impériale, dit-elle d'une traite, avant de raccrocher pour ne pas avoir à subir une humiliation supplémentaire.

Elle tremblait toute, l'irréversible était désormais en marche.

– Suite impériale ? Ouah, tu leur fais là un beau cadeau d'adieu ! Maintenant, occupe-toi de Bruce, lui enjoignit Clara, un merveilleux sourire de joie accroché aux lèvres.

Rebecca appela la réception tant qu'il lui restait assez de volonté.

– Benjamin ?

– Oui, madame ?

– Avez-vous averti M. Wayne que nous étions complets ?

– Oui, madame. Il y a un peu plus d'une heure.

– Rappelez-le et réservez-lui la suite impériale. Champagne et chocolat, précisa Rebecca d'un ton aussi neutre que possible.

– Bien, madame.

Elle le remercia d'un ton las. Elle se sentait vidée par l'épisode que Clara la forçait à écrire. Le dernier. Tout était dit, désormais. Bruce allait retrouver Vicky. Ils allaient faire l'amour sans même que Bruce se doute que son inconnue d'une nuit pleurerait toutes les larmes de son corps à l'étage supérieur.

– C'est la seule solution pour avancer, Becca. Maintenant, va pleurer un bon coup, soûle-toi, jette-leur les sorts les plus horribles qui soient et tire la chasse. Une nouvelle ère s'ouvre devant Becca Deen, la photographe des recoins d'hôtel ! Jean va adorer !

– Becca Deen ? On dirait presque Bécassine !

– C'est un peu ce que tu es. Une Bécassine de l'amour. La prochaine fois, fais le bon choix. À tout malheur est bon, dit-on chez nous. La preuve... Grâce à ton mariage raté, tu vas pouvoir enfin vivre ce que tu es. Une telle chance ne se présente qu'une fois. Saisis-la à bras-le-corps. Bon, je te laisse, j'ai un homme à voir.

– Un homme ?

– Eh oui, ma chérie. J'ai une vie sexuelle à assumer, moi !

Rebecca la regarda s'éloigner, hébétée par son commentaire autant que par la rapidité de son départ. Le programme de Clara lui convenait. Pleurer, se soûler et jeter des sorts !

Chapitre 16

Rebecca se retourna dans son lit, regarda l'heure à l'horloge lumineuse. Minuit.

L'heure du crime, ricana-t-elle, en frappant son oreiller d'un poing rageur.

Dire qu'à l'étage inférieur, Vicky et Bruce...

Elle grogna, se retourna pour ne pas imaginer la chose.

C'est ce que tu voulais, après tout, pensa-t-elle, alors qu'une larme coulait sur sa joue.

Elle hoqueta pour contenir ses sanglots, ne pas se laisser aller à une énième crise de larmes depuis deux heures. Elle avait épuisé son imagination avec les pires sorts possibles. Son estomac s'était révolté au troisième cocktail. Soûlerie avortée.

Un bruit la figea soudain de terreur. Quelqu'un marchait dans le salon !

Elle se redressa, affolée. La porte de sa chambre s'ouvrit lentement comme dans un film d'horreur. Une grande ombre se découpa dans la lumière tamisée.

Rebecca poussa un cri, tendit la main vers l'interrupteur.

– Non ! N'allume pas ! ordonna une voix grave familière.

Elle se pétrifia, le souffle court, les bras hérissés de chair de poule.

En deux enjambées, il était là. Elle entendit le peignoir qui tombait sur le sol. Elle poussa un cri lorsqu'elle le vit si près, hoqueta d'être repoussée dans le lit par un corps nu.

– Je ne savais pas qu'à l'Aberdeen Palace, on garnissait les lits, dit Bruce.

Il prit Rebecca dans ses bras pour l'embrasser, comme il en rêvait depuis des jours. Plus encore, il s'émerveilla de la douceur des lèvres inertes. Il la caressa d'un baiser sensuel, se réjouit de son halètement sous ses lèvres gourmandes.

– La prochaine fois, je préfère te trouver toi dans mon lit plutôt que ta sœur !

Il alluma la lumière pour la contempler. Elle était sublime, pétrifiée comme une statue, les yeux écarquillés de surprise et d'incompréhension. Vibrants de vie. Il ne put s'empêcher de rire, embrassa sa bouche entrouverte par la surprise, le souffle à peine exhalé entre les lèvres qui s'éveillaient sous son baiser tendre.

– Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-elle, lorsqu'il la libéra, ses yeux plantés dans son regard clair.

– Je suis venu te demander l'asile. Ta sœur occupe mon lit, et je n'avais pas l'intention de répondre à ses avances. Il n'y a que toi qui as le droit de te glisser dans mon lit pour me faire l'amour, murmura-t-il avec un sourire espiègle.

Le teint doré de Rebecca vira au rouge brique. Il rit sourdement, embrassa ses lèvres douces.

– Comment le sais-tu ? bafouilla-t-elle, le souffle court.

Il rit dans son cou, inspira profondément le long de sa veine palpitante.

– Ton parfum, avoua-t-il avec un soupir de bonheur.

La nuit dans le marais, il avait entrevu la vérité, mais tout était si confus à l'époque que l'évidence avait pris un long chemin pour éclater de sa vérité.

Ce soir, quand il avait trouvé Vicky dans son lit, nue et offerte, il avait su.

Et il avait quitté la suite immédiatement.

– Vicky a presque le même parfum que toi, mais toi seule possèdes cette fragrance particulière.

Je l'ai reconnue le lendemain, lorsque je t'ai croisée dans le hall, mais tu as si bien brouillé les cartes, que cet indice pour retrouver mon inconnue d'une nuit m'a échappé. Jusqu'à ce soir. Tout m'est revenu en mémoire et surtout ce parfum mystérieux que je n'ai jamais oublié.

– Comment es-tu entré ici ?

Rebecca gémit de la main aventureuse qu'il avait glissée sous sa chemise de nuit, de la caresse dont elle n'avait rien oublié.

– J'ai dû parlementer avec Benjamin pendant plus d'une heure. Il te voue une admiration sans bornes. Franchement, je suis jaloux, murmura-t-il, la bouche perdue sur sa gorge, qu'il avait dévoilée.

Puis il attrapa le bord de sa chemise de nuit, la fit glisser par-dessus sa tête. Elle le laissa faire, inerte, le regard indécis, inquiet.

– Je t'aime, mon inconnue de l'Aberdeen Palace. Tu m'as rendu fou, Rebecca. Fou d'amour. Ton souvenir ne m'a pas quitté un seul instant. Je suis tombé amoureux d'un fantôme qui m'a offert la plus belle nuit d'amour, pour m'abandonner ensuite à mon désespoir. J'ai mis du temps à te retrouver, mais désormais, je ne te quitterai plus. Tu es à moi, chuchota-t-il contre sa bouche qui se rapprocha pour l'embrasser comme un aveu.

Elle savourait les mots de Bruce, ses yeux d'argent brillant d'une sincérité dont elle ne pouvait douter. Leurs mains se retrouvèrent, s'explorèrent comme la première fois, leurs regards soudés, leurs lèvres jointes pour les plus beaux aveux. Elle retrouva toutes les sensations qui l'avaient marquée au fer rouge, cette nuit-là.

La bouche ferme de Bruce se fit avide comme la première nuit, exigea son dû si longtemps attendu, alors que leurs peaux se retrouvaient, leurs mains se découvraient. Elle s'abandonna avec tout son amour, s'offrit à ses caresses brûlantes.

Ils se mouvaient avec le même d'abandon, attentifs l'un à l'autre, émerveillés de se redécouvrir avec cette force retrouvée, avec ce partage de leur amour.

Leurs corps se tendirent de la même attente avant que, d'un même cri, ils ne se fracassent d'une extase parfaite. Leurs souffles restèrent suspendus dans l'air avant d'exhaler un dernier râle de plaisir. Ils s'abreuvèrent à la même source, leurs lèvres soudées sur les mots d'amour éternel que leurs yeux échangeaient.

– Je vous aime, mademoiselle Aberdeen. Voulez-vous m'épouser ? murmura Bruce contre ses lèvres offertes à sa caresse.

Elle se mit à rire d'un rire doux, empli d'allégresse, avant que leurs lèvres ne scellent leur accord.

– Nous sommes encore mariés, monsieur Wayne. Pour l'instant, vous avez refusé de signer les papiers du divorce.

Il se lova contre elle.

– Vraiment ? souffla-t-il avec un rire triomphant.

Elle lui caressa la joue.

– Pourquoi ?

– Parce que je t'aime, Rebecca.

– Et... Vicky ?

Bruce expira profondément, se rapprocha d'elle, et s'accoua contre elle.

– Vicky m'a subjugué, je l'avoue. Mais toi seule as conquis mon amour. Je suis tombé amoureux de la femme qui s'est glissée dans mon lit, cette nuit-là. J'ai cru que c'était Vicky. Je me suis leurré sur mes sentiments. Mon inconnue de l'Aberdeen Palace a été la seule à m'avoir ému jusqu'au fond de l'âme. Mais elle restait une inconnue, un doux rêve, un espoir déçu. Je ne t'ai pas vue, Becca. Et pourtant, je voulais que tu deviennes mon amie. Je voulais te découvrir, te connaître. Mais tu t'es toujours cachée derrière ces yeux-là, dit-il, lui caressant les paupières. Le soir où je t'ai demandé de ne pas rester avec Hamilton, je t'ai vue. Un court instant. Et mon cœur a été emprisonné dans la glace de ton regard. Mais j'étais aveuglé par la beauté de ta sœur. Alors que tu es bien plus exceptionnelle.

Les larmes roulèrent sur les joues de Rebecca. Bruce poussa une exclamation sourde, et ses lèvres cueillirent ses larmes.

– Ne pleure pas, mon amour, chuchota-t-il avec tristesse.

Il caressa ses joues humides, et le sourire reflorissait sur sa bouche tremblante.

– Pourquoi m'aimes-tu ? demanda-t-elle pour qu'il la rassure encore.

Elle ne pouvait croire à son rêve, bien qu'il la serre contre lui pour lui prouver qu'elle était tout pour lui.

– Parce que tu es toi, Rebecca. Personne ne te ressemble. Sous la glace, c'est un feu dévorant qui brûle. Et je veux m'y brûler pour la vie entière. Ton rire m'a envoûté, tu sais.

– Mon rire ?

– Oui. Le jour où tu as plongé dans la piscine avec le chauffeur de ton père, tu riais. En toute liberté. Ce jour-là, je t'ai vue. Mais, tout était confus. Et toi, Becca, pourquoi m'aimes-tu ?

– Qui te dit que je t'aime ? minauda-t-elle, la voix assourdie par les sentiments éclatants que les mots de Bruce distillaient dans son âme.

Il l'embrassa avec avidité pour la punir de sa méchanceté. Il la fit capituler par ses caresses et ses baisers, imposa son amour, prit ce qu'elle lui avouait avec abandon, la blottit contre lui, comme le rappel d'une nuit sombre, dans un marais lugubre.

– Ton regard me dit que tu m'aimes.

Jamais Bruce n'avait été si bien, si serein, si heureux de sentir sa chaleur.

– Pourquoi es-tu venue dans ma chambre, cette nuit-là ? demanda-t-il, la tête de Rebecca nichée au creux de son épaule.

Il était curieux de connaître le début de cette étrange histoire qui les mènerait désormais au paradis. Elle se raidit, mais la caresse dans son dos la rassura. Il devait savoir.

– La suite était réservée pour Seth, avoua-t-elle d'une voix voilée de contrition.

Il frémit. La voix de son inconnue !

– Seth ?

– Je l'aimais. Je... je voulais lui prouver mon amour, alors j'ai décidé de... sauter le pas, murmura-t-elle en rougissant.

– « Sauter le pas » ? J'aime beaucoup la manière dont vous sautez le pas, madame Wayne. Tu savais qui j'étais ?

– Non. Je ne l’ai su que lorsque tu as demandé à voir Vicky, le lendemain. Je… je me suis sentie si…

De sa bouche, il étouffa la honte de Rebecca, lui avouant une fois de plus, par la fièvre de son baiser, tout son amour.

– Non, Rebecca. Tu as fait un don merveilleux à un inconnu. Cet inconnu te remercie de ce présent immense qui a transformé sa vie, lui a permis de trouver l’amour d’une femme exceptionnelle. Me pardonneras-tu les paroles que je t’ai dites à Paris ?

– Elles sont pardonnées depuis longtemps. Tu m’as dévoré le cœur, ce soir-là. J’ai cru que je pourrais te chasser de mes pensées. Tant que tu me méprisais, je pouvais t’en vouloir, me barricader. Mais lorsque tu m’as à nouveau regardée sans haine, je n’ai pu effacer ce que tu avais fait naître en moi cette nuit-là. Je me calfeutrais comme je le pouvais, mais tu brisais mes barrières. D’un seul regard. Je t’aime, Bruce. Je t’ai aimé, cette nuit-là, même si je t’ai pris pour un autre. C’est toi, uniquement toi, qui m’as fait découvrir le paradis. C’était si puissant, si fort !

– Si Clara ne m’avait pas dit que tu m’aimais, je t’aurais laissée partir. Elle m’a dit que tu m’aimais et qu’elle ne comprenait pas que nous divorcions. Je venais de prendre conscience que toi seule comptais, mais que tu ne pouvais plus m’aimer. Ton « Je t’aime Bruce » à Paris me dévorait le cœur depuis des jours. Mais parce que je t’aimais, je t’aurais laissée partir.

– Sans te battre ?

– J’avais brisé ton amour par mes paroles injustes. Je ne pouvais pas croire que tu m’aimais encore. Et j’étais jaloux de cet homme qui te faisait désertier la maison pour le rejoindre.

Elle se redressa, offusquée qu’il puisse croire à son indignité.

– Un homme ? Quel homme ?

Il défroissa d’un doigt son visage étonné.

– L’homme avec qui tu bois de la bière à la terrasse d’un café.

– Jean ?

– Oui. Jean. L’homme aux mille maîtresses.

– « Mille » ? Tant que ça !

Rebecca se serra amoureusement contre lui. La pointe de jalousie qu’elle sentait chez lui l’amusait, la rendait pleinement heureuse. Elle repensa aux avances de Jean. Il n’avait pu la détourner de son amour, malgré la volonté qu’elle mettait à étouffer la folie qui lui rongait le cœur. Rien ni personne ne pourrait jamais la détourner de son amour dévorant.

– Oui. Tant que ça.

Bruce avait répondu d’un air qu’il espérait sans doute détaché, et jouait avec ses cheveux, pour cacher sa jalousie, peut-être, sa détresse en l’imaginant dans les bras d’un autre.

– Tu étais jaloux ? demanda-t-elle, enchantée de le sentir crispé contre elle.

– Oui. C’était confus, mais de savoir que tu disparaissais de la maison, et que tu rejoignais probablement un homme m’a fait prendre conscience que je t’aimais, ma femme chérie.

– J’aime que tu sois jaloux, soupira-t-elle, espiègle.

– Aurais-je des raisons de le devenir ? murmura-t-il avec la certitude qu’elle était à lui.

– Non, monsieur Wayne, vous occupez trop mes pensées, mon cœur et mon âme pour que quiconque puisse s’immiscer entre nous, chuchota-t-elle d’une voix mutine.

– Et je vais marquer ton corps au fer rouge de mes baisers !

Il l’attrapa par la nuque pour la ployer sur lui, l’embrasser avec une avidité qui les fit gémir à l’unisson.

– Il est déjà marqué au fer rouge. Il t'appartient jusqu'à la fin des temps, souffla-t-elle en répondant avec fougue à son baiser enivrant.

– Tu m'appartiens, Rebecca, et moi, je serai à toi pour toujours.

À nouveau, le désir les poussa sur de nouveaux chemins, leur découverte plus belle que les précédentes. L'amour transcendait leur corps à corps, les portait dans des contrées de plaisir intense. Ils s'abandonnèrent au jeu sensuel et hardi d'explorations sans fin. Leurs bouches répétèrent à l'infini l'amour qui les unissait d'une frénésie nouvelle, pleine de tendresse et de fougue.

– Mon inconnue du Palace, soupira Bruce blotti contre sa poitrine. Tu es mon paradis sur terre.

– Et toi, mon enfer, chuchota-t-elle en caressant sa joue râpeuse.

Il se redressa, une moue désappointée sur son visage chiffonné.

– Ton enfer ? C'est un compliment, ça ?

– Non. C'est ce que tu étais pour moi. Est-ce que Vicky et toi, vous...

Elle se sentit rougir de poser la question qui la torturait, malgré les aveux d'amour de Bruce.

– Nous quoi ?

Il s'amusait visiblement de son embarras.

– Tu sais très bien ce que je veux dire !

– Je crois, oui... Non, Rebecca. Je n'ai jamais couché avec ta sœur. Elle ne me l'aurait pas permis. Sauf hier soir, quand tu as décidé de me l'offrir en cadeau d'adieu. C'était de très mauvais goût. Tu pensais vraiment que j'allais tomber dans ton piège ?

– Ce n'était pas un piège, s'offusqua-t-elle, soulagée qu'il ait résisté aux charmes de sa sœur.

– Non ? Moi, j'appelle ça un piège de vouloir faire tomber un homme honnête dans les filets d'une croqueuse de diamants !

– Vicky n'est pas une croqueuse de diamants, marmonna-t-elle un rien de fidélité familiale encore accrochée à l'esprit.

– Si. Ta sœur n'est intéressée que par un compte en banque. Je suis certain que si je lui avais dit que la Batmanco venait de faire faillite, elle aurait fui à toute vitesse.

– Et à moi, tu ne le dis pas ?

– Non. Parce que tu es plus riche que moi ! répondit-il, en souriant effrontément.

Puis il ferma sa bouche effarée par un baiser langoureux.

– C'est pour ça que tu...

– Non ! Mais c'est une belle cerise sur le gâteau. Même sans la cerise, je veux bien manger du gâteau pour le reste de mes jours. Même rassis !

– « Rassis » ?

– Quand tu seras vieille, laide, ridée, grosse, je continuerai à te déguster, promis !

– Je ne suis pas certaine de ne pas vouloir divorcer, gémit-elle devant le tableau déprimant qu'il faisait de leur avenir.

Bruce rit de bon cœur, la serra contre lui pour lui prouver qu'elle serait toujours la plus belle pour lui.

– Vicky aussi est riche. Plus que moi, relança-t-elle, sans pouvoir s'empêcher d'espérer l'entendre dire des méchancetés sur sa sœur.

Il se redressa, la regarda dans les yeux, un étonnement pétillant dans les yeux gris.

– Ta sœur ? Riche ? Madame Wayne, il serait peut-être temps de répondre aux appels de votre père ou de votre mère !

– Non. Ils n'existent plus !

– Si. Ils existent toujours et je compte bien que nos enfants tarabustent ton père pour le faire tourner en bourrique. Il t'aime. Je ne dis pas qu'il n'est pas coupable d'avoir fait beaucoup d'erreurs,

mais il veut s'amender. Nous ne le changerons pas, lui et sa vision rétrograde de la vie, mais nous pourrions tout de même le rendre plus tolérant.

– C'est une mule.

– Je connais quelqu'un de plus mule que lui ! Un chien ne fait pas un chat, affirma-t-il, un sourire taquin aux lèvres.

– Non. Je suis désolée, Bruce, mais je n'ai jamais compté pour eux. Ils m'ont toujours considérée comme une quantité négligeable. Ils ne sont fiers que de Vicky, Mandy ou Elisabeth. Moi, je suis le vilain petit canard.

– Et le vilain petit canard devient un merveilleux cygne que tout le monde admire. Tu te trompes sur la fierté que tes parents peuvent avoir pour tes sœurs. Et Vicky t'en veut à mort. Évite de la croiser pendant quelques mois.

– Ça, je m'en doute. Elle doit mal digérer que tu me préfères à elle...

Elle savoura sa victoire d'un baiser possessif et il rit de sa fougue.

– Je ne te préfère pas à elle. Toi, je t'aime. C'est totalement différent. Tu t'es imposée à moi, un point c'est tout. Aucune préférence de ma part, une simple évidence, murmura-t-il contre ses lèvres tremblantes.

– Je t'aime.

– Je l'espère bien. Et pour ton information, ta sœur ne te déteste pas à cause de moi, mais bien par ce que ton départ a provoqué.

– Mon départ ? Quel départ ? Mon père m'a jetée dehors sans sommation, ma mère m'a rejetée alors que j'avais besoin d'elle, et mes sœurs se sont réjouies de mon malheur comme d'habitude.

– Peut-être, mais Marshall a pris conscience de ses erreurs lorsque tu es venue le voir. Il m'a aussitôt appelé pour m'expliquer, pour la lettre.

– Tu savais ?

– Oui, ma chérie. Mais tu es plus impénétrable que toutes les glaces des pôles réunis. Je voulais t'en parler, seulement... impossible de t'atteindre. Ça m'a énervé. Ton père a pris conscience de ta valeur, de ton abnégation et du soutien que tu as été pour lui depuis six ans. Tu lui as ouvert les yeux. Conséquence, depuis deux mois, Vicky n'a plus un seul moyen de subsistance. Il lui a coupé les vivres. C'est pour cette raison qu'elle s'est jetée dans les bras d'Hamilton. Pour retrouver un pigeon assez riche. C'est aussi pourquoi elle a sauté dans mon lit, ce soir. Par ta faute.

– Tu veux dire que...

– Ta sœur est fauchée comme les blés. Ton père lui a mis le marché en main. Elle travaille, elle obtient un salaire, mais plus aucun passe-droit. Plus de dot à 10 millions de dollars. Si elle ne se trouve pas un mari riche rapidement, elle va devoir mettre la main à la pâte.

– Je connais le travail que papa va lui proposer. Représentation avec soirées mondaines, bla-bla-bla...

Bruce se mit à rire, effaça d'un baiser la moue contrariée sur ses lèvres boudeuses.

– Erreur, madame Wayne ! Mlle Aberdeen doit prouver sa valeur en travaillant dans les hôtels. D'après le bruit qui court, elle pourrait bien commencer comme serveuse au restaurant de l'hôtel d'Atlanta dans quelques jours. J'étais sa dernière chance de ne pas finir habillée d'un joli tablier blanc.

– Non ? souffla Rebecca, abasourdie par les nouvelles dont Bruce semblait certain.

– Si. C'est pour ça que tu dois laisser une chance à tes parents.

– Comment es-tu au courant de tout ça ?

– Ton père m'appelle depuis des semaines pour que je te supplie de lui pardonner. J'ai toujours refusé. J'en ai profité pour lui dire quelques vérités bien sonnées. Malgré tout, il continue à m'appeler, et ne me garde pas rancune de ma franchise.

– Tu l’as apprivoisé ?

– « Apprivoisé » ? Je doute que ton père s’apprivoise. L’attendrir avec quelques bons coups bien sentis semble plus efficace. Tu as commencé, j’ai continué. Mais j’aime bien ses idées moralisatrices, dit-il en la lovant contre lui.

– Pourquoi ?

– Parce que j’ai la plus merveilleuse des femmes ! Et le cadeau que tu m’as fait une certaine nuit restera le plus beau présent qu’une femme peut faire à un homme. Même si tu t’es trompé d’homme, cela a scellé notre destin. Je compte interdire à mes filles de coucher avec un garçon jusqu’à leurs fiançailles.

– Ce sera à elles de choisir. Et si nous avons des garçons ? Tu leur interdiras de faire l’amour à une femme inconnue qui se glisse dans leur lit ?

– Non. Ils pourraient découvrir l’amour vrai.

Ils soupirèrent du même bien-être heureux, blottis l’un contre l’autre.

– Dis, tu crois qu’on pourrait vivre en France ? murmura-t-elle dans un bâillement.

– Tu veux ?

– Oui. Je crois que là-bas, tout sera différent.

– Je serai obligé de revenir ici de temps en temps.

– Moi aussi. J’ai un hôtel à faire tourner. Pour assurer nos arrières, si tes petits joujoux s’égarent dans l’espace. Et puis, je crois que je vais installer une galerie pour artistes fauchés dans le hall et les salons de l’hôtel. Jean…

– Pas de Jean !

– C’est un galeriste reconnu et il aime mes photos.

– Tes photos ou toi ?

Rebecca se redressa à peine, posa un baiser sur son cœur.

– Mes photos.

– J’ai hâte de les voir. J’ai hâte de découvrir tout ce que vous avez caché sous la glace de votre froideur, madame Wayne.

– Je n’ai jamais été froide. J’avais peur, c’est tout, bredouilla-t-elle d’une voix emportée par le sommeil.

– Je suis là si tu as peur, mon amour. Je serai toujours là pour toi, murmura-t-il en embrassant sa chevelure soyeuse.

Il la reconnaissait enfin, et son cœur palpitait de milliers d’étincelles de bonheur.

– Je t’aime mon amour, murmura-t-elle avant de s’endormir.

Bruce ferma les yeux sur son bonheur.

– Je t’aime ma femme chérie, chuchota-t-il contre son oreille fine, son souffle apaisé d’être arrivé à bon port, son paradis semé d’étoiles, de reflet de lune dans la glace parfaite d’un regard brûlant.

Il la serra contre lui, recouvrit leurs corps du drap, savoura la vie vibrante d’amour qu’un simple souffle apaisé sur sa poitrine allumait dans ses veines.

Une vie pleine d’amour, de fabuleuses découvertes.

Comme le paradis qu’une mystérieuse inconnue lui avait offert comme un ange descendu sur terre.

Son ange. Sa femme.

Harlequin HQN[®] est une marque déposée par HarperCollins France SA

© 2016 HarperCollins France SA

Conception graphique : Tangui Morin

© JUPITER IMAGES/Royalty Free

ISTOCK/Inarik/Getty Images/Royalty Free

ISBN : 9782280363198

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85 boulevard Vincent Auriol -75646 Paris Cedex 13

01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

Romane ROSE

Pour faire fondre son cœur

Quand un feu brûlant se cache derrière un cœur de glace.

On l'appelle la princesse de glace. Un surnom blessant que Rebecca a appris à ignorer. Car, pour survivre dans le milieu de la haute bourgeoisie, elle a dû entourer son cœur d'une solide carapace et se forger une armure de froideur. Pourtant, un cœur, elle en a un ! D'ailleurs, il bat pour Seth Hamilton, l'homme qu'elle aime plus que tout. L'homme pour lequel elle va passer outre à l'interdiction de son père, l'homme à qui elle va offrir sa virginité avant d'être unie à lui par les liens sacrés du mariage. Mais, après une nuit passionnée, les premiers rayons du soleil révèlent sa terrible méprise : l'homme à qui elle s'est offerte n'est pas Seth mais Bruce Wayne, le nouveau petit ami de sa sœur Vicky ! En cause, un changement d'attribution de la suite à la dernière minute et sa pudeur qui lui a soufflé de ne pas allumer la lumière. Rongée par la honte, Rebecca prend la fuite et se jure de protéger ce secret. Pourtant, le souvenir des mains de Bruce sur son corps et de sa tendresse ne cesse de la hanter...

Bercée depuis toujours par la romance, **Romane Rose** vous invite dans un univers où, malgré les obstacles, l'amour est toujours le grand vainqueur. Un amour qui se décline à toutes les sauces – épicées, sucrées, acidulées... – et ravira toutes les romantiques amatrices de happy end !

